SURHUMANITÉS



LA RACE QUI VAINCRA
et autres histoires

SOMMAIRE

- Préface 3
- Notes 32
- Bibliographie 35

- Alfred CAPUS : *L'Homme-bicycle* 41
- Octave BELIARD : *Le Malacanthrope* 47
- Gabriel de TARDE : *Les Géants chauves* 53
- Jules SAGERET : *La Race qui vaincra* 73
- Henri-Jacques PROUMEN : *Surhommes* 93
- Henri-Jacques PROUMEN : *Points de vue...* 97
- Jean RAMEAU : *Empoisonnement au XXI° siècle* 101
- Jean RAMEAU : *La Vie électrique* 105
- Max DAIREAUX : *En plein vol* 109
- Paul MICHEL : *La Flamme sacrée* 117

- Table des gravures 122

SURHUMANITÉS



La Race qui vaincra
et autres histoires

Anthologie sur les surhommes
et les races futures

composée et préfacée
par Marc MADOURAUD

1995

TABLE DES GRAVURES

Anonyme, tiré de l'article anonyme *Les Habitants de la lune*, in «Le Petit Robinson» nº 36 du 10 mars 1926 : 4ème de couverture.

Anonyme (BOITARD ?), *Études astronomiques*, in «Musée des Familles» de 1838 à 1840 : 1ère de couverture, pp. 1 & 121.

I. BÉRIC, *Les Chasseurs d'hommes* de René Thévenin, in «Sciences & Voyages» : pp. 5, 17 & 115.

BERTALL, *Louis Lambert* : p. 51.

BERTALL, *Le Monde tel qu'il sera* d'Émile Souvestre : pp. 9, 13 & 27.

GRANDVILLE, *Un autre monde*, H. Fournier, 1844 : p. 46.

Frank R. PAUL, *Ralph 124 C41 +* de Hugo Gernsback, in «Amazing Stories Quarterly» de janvier 1929 : p. 104.

Albert ROBIDA, *La Guerre au XXe siècle*, in «La Caricature» nº 200 du 27 octobre 1883 : pp. 61, 65 & 69.

Albert ROBIDA, *La Vie électrique* : p. 55.

Albert ROBIDA, *Voyage de fiançailles au XXe siècle* : pp. 34 & 59.

Wallace SAATY, *One hundred generations* de Philip J. Bartel, in «Wonder Stories» de septembre 1935 : p. 116.

Alain SAINT–OGAN, *Le Dernier piéton*, in «Almanach Illustré du Petit Parisien» : p. 108.

Hans WESSOLOWSKI, *Two sane men* (gros plan) d'Oliver Saari, in «Astounding Stories» de juin 1937 : p. 52.

Lumen WINTER, *Twenty–five centuries late* de Philip J. Bartel, in «Wonder Stories» de novembre 1934 : p. 116.

SURHOMMES et RACES FUTURES
dans la littérature francophone
1799 – 1960

1) AU NOM DE QUELLE RACE ?

Stricto sensu, est dit surhomme celui qui dépasse largement par ses capacités – physiques ou intellectuelles – ses contemporains. Il est évident qu'un benêt parmi de sombres idiots passera pour un génie, tandis qu'un parfait surdoué, perdu au milieu d'autres prodiges, ne pourra être qualifié ainsi.

Pas question de se lancer dans un catalogue de tous les pouvoirs qu'ont attribués les auteurs de science–fiction à leurs héros; télépathie, magnétisme, immortalité, etc. font bien de leurs récipiendaires des hommes au–dessus du commun des mortels, mais nous nous contenterons d'étudier – cette idée n'est pas aisée à définir – les surhommes considérés comme tels dans les textes cités. par exemple, la volonté d'un savant de créer l'être suprême, ou l'émergence d'une race appelée à supplanter l'homme.

La race... Terme qui engendra tant de folies, et les engendre encore. Si j'étais de nature sérieuse, je m'appesantirais sur Nietzsche et fustigerais les zélateurs du mythe nazi de l'homme supérieur. J'en resterai – le lecteur m'en saura gré – à nos petites élucubrations littéraires.

De même, nous nous bornerons au domaine francophone, suffisamment copieux pour notre appétit. Bien sûr, les anglo–saxons y commirent bien des oeuvres remarquables, à commencer par Olaf Stapledon, mais, vous le constaterez, nous n'avons guère à rougir de notre patrimoine.

2) L'HOMME ? UN SURVIVANT !

Alors même qu'il n'était qu'une pauvre créature se réfugiant dans les cavernes, à la merci d'un environnement hostile, l'homme a bien failli être supplanté par d'autres formes de vie.

Ainsi, ces étranges êtres que furent *Les Xipéhuz* (1887), des formes géométriques belliqueuses décrites par **J.H. ROSNY aîné**,

furent à deux doigts de damer le pion à l'humanité en tant que maîtres de la Terre.

D'autres races nous supplantèrent temporairement, nous ravalant même au rang d'esclaves ou d'animaux domestiques. Les Kirubis, ou Chérubins – ces espèces de minotaures dont les derniers descendants figurent dans ***La Jeune fille en proie au monstre*** (**Pierre de La Batut**, 1921) – tapis dans leur monde souterrain, ont la ferme intention de reconquérir la Terre que les hommes leur avaient jadis enlevée. Quant aux mammouths intelligents du roman de **Luc Alberny** ***Le Mammouth bleu*** (1935) – eux aussi retirés sous terre en compagnie des deux derniers centaures –, ils se contentent désormais d'une vie somme toute assez végétative.

L'homme ne doit donc qu'à ses propres qualités d'adaptation et de résistance – et à la chance – d'avoir survécu jusqu'à aujourd'hui, évoluant lentement pour devenir tel que nous le connaissons...

2) UN PRÉSENT... INQUIÉTANT

a) Les Prétendants au sceptre

Bien des races vivent à côté de nous, dans des existences parallèles, sans que nous en ayons la moindre intuition : les Moedigen et les Vuren d'***Un autre monde*** de **J.H. Rosny aîné** (1895) ou ***Les Anekphantes*** de **Roger Farney** (dans ***Deux histoires fabuleuses***, 1931); toutes n'ont pas ce pacifisme...

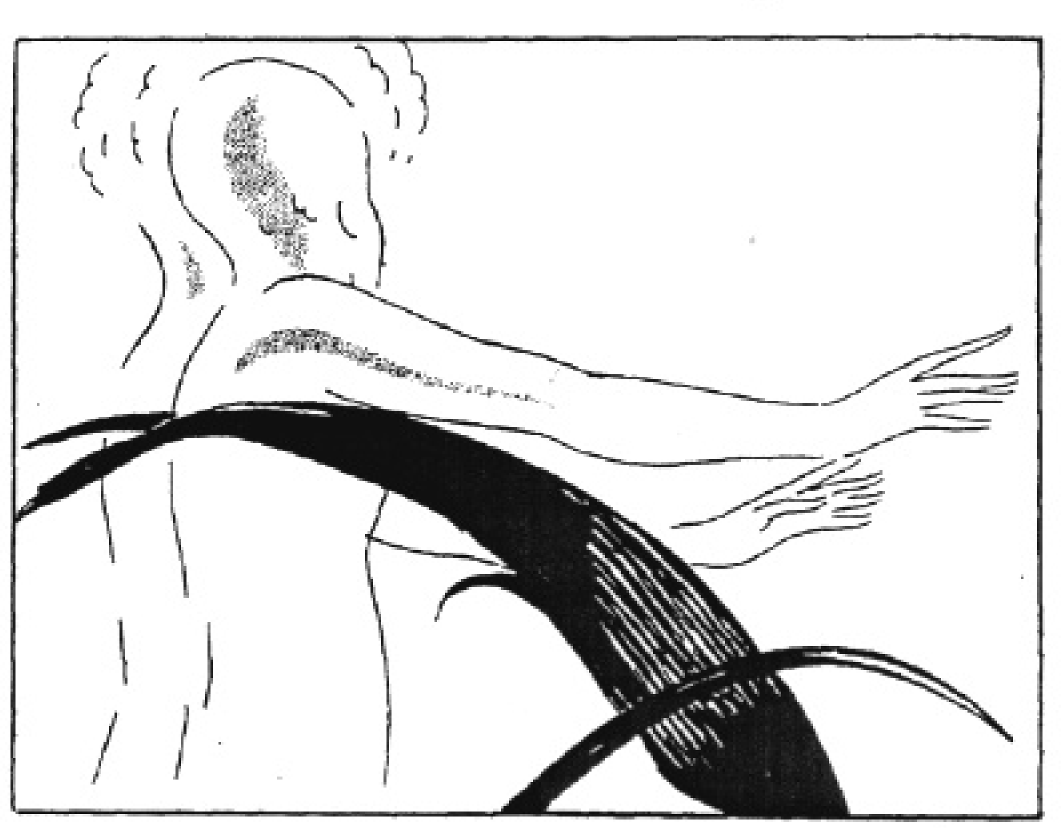
A notre époque, d'autres êtres tentent de nous ravir la suprématie : des races dont nous ne soupçonnions même pas l'existence sur notre globe, comme ces insectes géants intelligents, résidant au Pôle Nord (dans ***L'Humanité enchaînée***, ***Les Mystères de demain*** nº 4 de **H.J. Magog** et **Paul Féval fils**, 1923), qui décident un beau jour d'envahir les autres continents.

Et jusqu'aux animaux, les plus inoffensifs se révélant les plus dangereux : les diptères de ***La Guerre des mouches*** (**Jacques Spitz**, 1938), après avoir acquis une conscience collective, se chargent d'éliminer l'humanité en lui inoculant diverses maladies.

Mais ce ne sont là que remplacements – tentés ou réussis – d'une race humaine par une autre non humaine. Et si le danger venait... de l'être humain ?

b) Apparition du Surhomme

Apparaissent ainsi, fruits du hasard ou conçus savamment, des hommes dotés d'une particularité qui les rend, sinon toujours supérieurs, du moins différents de leurs contemporains.



Dès 1799, **Claude de Saint-Martin**, dans ***Le Crocodile, ou la guerre du bien et du mal***, nous décrit une sorte de société secrète constituée de surhommes, la «Société des Indépendants», qui communiquent par télépathie.

Passons d'abord quelques surhommes «excentriques» qui ne constitueront pas, loin s'en faut, l'étalon en ce domaine.

L'un des plus curieux fut certes le Duc Multipliandre, que nous décrivit **Restif de la Bretonne** dans ***Les Posthumes*** en 1802. Ce héros peut, entre autres, transférer son âme dans un autre corps (il s'est ainsi substitué aux grands de ce monde), envoyer son esprit à travers les astres ou prédire l'avenir. Et il glane au passage les secrets d'immortalité, d'invisibilité et du vol aérien ! Son destin est évidemment des plus cosmiques...

Quant au *Surmâle* d'**Alfred Jarry** (1902), ses exploits bêtement sportifs ne nous font pas oublier ses prouesses sexuelles, assez surprenantes, et même éreintantes pour ses partenaires.

Autre avatar atypique, l'Arcandre d'**André Arnyvelde**, avec ***L'Arche*** (1921, appréciez l'allitération en «A»). Le narrateur fait dans une forêt une étrange rencontre, celle d'un homme aux étonnants pouvoirs, qui déclare être un «arcandre». Il peut en effet se métamorphoser en toute chose ou en tout être, traverser l'espace et le temps, se fondre dans un être vivant pour en ressentir toutes les impressions, et il transmet temporairement ces pouvoirs au narrateur afin que celui-ci puisse goûter à ses joies. L'Arcandre l'a choisi car il était habité tant par la passion que par la soif de connaissances, et lui explique que lui aussi a été un homme, devenu surhomme un beau jour.

Sachez seulement pour votre culture qu'il s'agit d'une «*race procédant de la puissance majeure des hommes, émanations, vivantes synthèses, incarnations de l'esprit superlatif de l'homme.*» Et si cela ne vous suffit pas...

D'autres détiennent des pouvoirs sans même en connaître la cause : le garçon de ***La Partie de boules*** (1935) – une «Pagnolade» de **Jean Martet** – est doué des dons de guérison et de télékinésie, et les applique tout naturellement, indifférent à leur origine. Mais il rencontre sa Némésis involontaire en la personne d'une jeune fille dont l'égoïsme repousse son amour.

Le prototype du génie naturel – le surhomme commun pourrait-on dire, sans pouvoir réellement extraordinaire – nous fut donné par **Honoré de Balzac** et son *Louis Lambert* (1832). Mais ici, nous sommes à la lisière de la conjecture, le caractère surhumain de ce pauvre Lambert ne sortant pas exagérément des normes.

Le petit Louis fait preuve, depuis sa plus tendre enfance, de facultés intellectuelles peu ordinaires, dévorant livre sur livre pour accroître ses connaissances. Sa vie méditative va prendre le pas sur sa vie physique, et s'il est capable d'échafauder les théories les plus brillantes et les plus originales, il ne réussit en aucun façon à assurer son existence matérielle. Il gagne pourtant l'amour d'une belle... et ce changement le fait basculer dans la folie, une sorte d'autisme où il ne

reconnait plus grand monde et débite de temps à autre des phrases probablement géniales, mais absconses pour le commun des mortels.

Encore un génie naturel (un Louis Lambert plus dynamique ?), macrocéphale de surcroît, pour **Camille Debans**, qui nous relate la navrante vie d'***Un fou d'après-demain*** (1896) : Hombre, enfant d'une précocité inouïe et d'un cerveau anormalement développé, s'est rapidement assimilé toutes les sciences et tous les arts. Au cours de son existence, il lègue à l'humanité des inventions toutes plus étonnantes les unes que les autres, mais sa quête ne peut s'arrêter là : pour pouvoir progresser dans la connaissance, il lui faut connaître la mort... et donc se suicider !

La méthode de **Georges Lebas**, pour devenir un surhomme, est aussi simple que difficile à réaliser : il faut de la volonté, une volonté féroce, inébranlable : «*La plus grande puissance du monde, c'est la volonté. (...) Projetez-là comme un fluide sur l'objet qui dort en apparence, par la vertu de ce philtre vous réveillerez son âme paisible en lui insufflant l'énergie nécessaire au mouvement. L'inerte matière vibrera et dépendra de vos ordres !*»

Ainsi raisonne ***Jean Arlog le premier surhomme*** (1921), un homme taciturne dont la bizarrerie tranche sur l'exubérance de ses concitoyens d'Orthez. Devant le narrateur médusé, il use de télékinésie sur divers objets, sur son mobilier, et même sur une locomotive qu'il immobilise. En outre, il affirme pouvoir agir sur le temps et connaître les pensées de ses contemporains. Et tout cela par la seule puissance de sa résolution !

La Province – du moins en littérature – a tôt fait de sentir le soufre derrière tout comportement inhabituel; alors là, pensez donc, le surhomme passe rapidement pour un sorcier, puis pour le Diable lui-même, endossant à son insu le moindre incident qui se déroule dans les environs. D'abord indifférent devant l'hostilité, mais rapidement excédé, Arlog décide tout bonnement d'interrompre la rotation de la Terre, de «*retourner le Grand Sablier du Temps*», comme il dit. L'effort se révèle trop important, et le premier surhomme meurt, dans la solitude, comme il a toujours vécu...

Mais il n'existe pas seulement que des phénomènes isolés, des cas particuliers, caprices de Dame Nature : l'homme, désireux d'élever sa race à des sommets inaccessibles, a voulu aussi créer ses

propres surhommes. Et le premier texte qui traite de cette création artificielle semble être ***Solênopédie*** (1838) d'un auteur inconnu, le **Comte Dalbis**.

Le plus simple, tout comme Jean-Luc Buard l'a fait dans son remarquable article [1], est de reprendre le résumé que fit un lecteur en 1931 pour les «Chroniques du Mercure de France» : «*Au moyen de tubes métalliques introduits dans la boîte crânienne de certains animaux, un extraordinaire savant, caché en pleines Pyrénées, près de Barèges, modifie à son gré la mentalité de ses opérés (ours, chiens, loups, vautours, etc.) Il parvient à donner l'intelligence humaine aux bêtes les plus stupides ou les plus sauvages. Dans le castel délabré qui lui sert de refuge, castel perdu dans la montagne comme une île au milieu de l'océan, toutes les fonctions dont les domestiques s'acquittent ordinairement sont remplies par des animaux d'espèces différentes, animaux dont la matière cérébrale a été travaillée par le fantastique chirurgien. Ses expériences ne se bornent pas d'ailleurs à des cervelles animales; ils opèrent aussi sur des cervelles humaines. Quelques enfants, soumis à ses travaux, vont acquérir des dons supérieurs, prévus et bien déterminés à l'avance.*»

Ce terme «Solênopédie» provient de deux mots grecs *solenos* (tuyau) et *peideia* (éducation). Le savant précité, T., trépane le crâne de ses patients, les raccorde à un réseau de tuyaux et leur injecte des produits pour stimuler la matière cérébrale. Hélas, nous n'avons pas ici de précisions sur le devenir de ces enfants, probablement promis au plus brillant avenir si l'on en juge le succès des opérations sur les animaux.

C'est aussi la première utilisation conjecturale de cette fausse science en vogue à l'époque, la Phrénologie, qui se basait sur l'étude comparée de l'intelligence d'un être et de ses excroissances ou dépressions crâniennes. La Phrénologie fera bien d'autres adeptes littéraires, tant sur le plan de la création de génies (voir plus loin Forest et Tarde) que de leur simple supériorité sur le commun des mortels (les macrocéphales bosselés d'*Archéopolis*, type de surhomme que l'on retrouvera dans toute l'histoire de la SF, voire tout simplement pour différencier les savants géniaux, comme ceux de Cami [2] par exemple).

Louis Forest nous précise les aptitudes de ses petits prodiges artificiels dans ***On vole des enfants à Paris*** (1906). Des enfants de six ans, tous très intelligents, disparaissent mystérieusement. Le

coupable, un chirurgien teuton des plus connus, nommé le docteur Flax (tiens, tiens !) [3] a enlevé ces gamins pour en faire des sujets d'expérience : il compte en faire des génies !



Se basant sur la théorie qui veut que les hydrocéphales soient par nature idiots, ce savant a desséché leurs cerveaux en y greffant un bout de métal radioactif (le *flaxium*). Le résultat ? Chaque enfant est désormais doté d'un génie spécifique : musique, chimie, élevage ou, moins commun, celui de l'ameublement confortable !

Le repaire de Flax est assiégé pour délivrer les captifs. Mais ceux-ci ont fourni à leur geôlier-expérimentateur quelques armes extraordinaires qui repoussent l'assaut des sauveteurs. Seules des mésententes chez les génies en herbe – qui finiront par subir l'opération inverse – décident de la défaite de Flax, pygmalion de l'intelligence.

Un vrai surhomme, créé à partir de pas grand chose – un résidus de bagne pour le moins brutal – c'est ce que nous proposa **Guy de Téramond** dans ***Le Miracle du Pr Wolmar*** (1910), connu aussi sous le titre ***L'Homme qui peut tout***.

Partie à la découverte de l'homme mystérieux ayant résolu des problèmes dits insolubles (comme le mouvement perpétuel ou la quadrature du cercle), une expédition scientifique rencontre au pôle un savant génial, ancien bagnard que le professeur Wolmar avait pris jadis pour cobaye, selon ses théories néo–phrénologiques :

«Adepte de la théorie fameuse qu'il n'y ait pas de criminels mais seulement des malades irresponsables, il avait affirmé que, pour les débarrasser de leurs mauvais instincts, il suffisait de nettoyer leur cerveau des adhérences qui les causaient.»

L'intervention sur le criminel avait paru échouer, rejetant Wolmar dans l'anonymat. Toutefois, l'effet s'était fait sentir plus tard, et non seulement l'homme était guéri de ses pulsions, mais il était devenu un véritable génie ! Dans son repaire secret, il a maîtrisé l'énergie atomique, construit un avion amphibie. Son retour dans le monde civilisé le rend amer : il s'aperçoit qu'il ne peut apporter la paix qu'en faisant régner la terreur, et que le bonheur qu'il cherchait n'est que de l'égoïsme. Il finit par retrouver l'exil, laissant la Terre à son chaos...

Entre parenthèses, le thème de «l'homme amélioré», qui n'est après tout que la première étape sur la longue voie qui mène au surhomme, fut réutilisé à plusieurs reprises.

En 1937 sortit ***Les Fils de Balaoo*** de **Gaston Leroux** et **Stanislas–André Steeman** – le second developpant un projet du premier – où l'homme–singe de *Balaoo* reprenait du service, cette fois–ci dans un but philanthropique. Après diverses aventures policières sans aucun intérêt, le lecteur apprend l'enlèvement de divers chefs d'état; Balaoo et ses amis les singes intelligents leur ont appliqué le programme de leur bienfaiteur, le Dr Sadzot : la régénération de l'humanité.

Les politiciens ont été opérés de «*cette protubérance cervicale (...) située derrière le contour supérieur de l'oreille et que la phrénologie nomme la destructivité. La destructivité, le plus pernicieux et le plus redoutable des penchants de l'état social, voilà la maladie dont nous les avons guéris !*» De même, des criminels, traités eux aussi, «*ne pourront plus tuer parce que le scalpel leur a enseigné à jamais la bonté !*»

Quant à l'étrange docteur Boëthos de ***La Dame d'onze heures*** (1938) de **Pierre Apestéguy**, il attend un homme «*qui ait eu la faculté mentale d'accomplir le geste de mort de sa propre autorité*» pour accomplir son projet : «*situer le siège précis du mal dans le cerveau*» puis «*en retirant aux individus, selon leur hérédité cellulaire, quelques microns de matière grise, on supprimerait le risque de guerre, la jalousie, le besoin de parler pour ne rien dire, bref toutes les plaies du monde.*» Résultat, «*on procédera sur les nouveaux comme pour un vulgaire vaccin : le premier venu, on l'opérera du crime ou du vol comme des amygdales ou de l'appendicite.*»

Hélas, le moment venu, l'opération échoue; il faudrait «*intervenir trop profondément dans les éléments essentiels de l'homme pour y détruire, après des millénaires d'atavisme, l'instinct primitif du meurtre.*» Quel pessimisme !

Notons quand même que ce genre d'opération, mariant phrénologie et chirurgie, peut avoir l'effet inverse : créer des idiots, des brutes spécialisées. Le médecin maintenu en captivité par ***Le Maître de l'ombre*** – **Maurice Barrère**, 1911 – lui a fourni une armée de serviteurs aussi trépanés que diligents, grâce à ses découvertes : «*par l'atrophie artificielle de telle ou telle partie du cerveau, j'étais parvenu à produire la perte de la parole articulée, l'oubli des mots, l'impossibilité de lire l'écriture, etc...*»

Autre apprenti sorcier, le docteur Fléchère, héros du roman de **Noëlle Roger**, ***Le Nouvel Adam***, renommé pour ses travaux sur les glandes endocrines, crée – presque par inadvertance, pourrait–on dire – lui aussi son surhomme, en insérant un greffon dans le cerveau d'un grand blessé. Ce dernier, Silenrieux, cancre par vocation, se met soudain, sa guérison réussie, à faire preuve d'une formidable intelligence; sa soif de connaissances n'a plus de borne, et il se lance lui aussi dans la médecine.

Hélas, son avidité intellectuelle excessive s'accompagne d'un total manque de scrupules. S'attaque–t–il à un remède contre le cancer ou la tuberculose ? Bon nombre de malades, cobayes involontaires, jonchent bientôt le chemin de sa réussite. Exilé en province et éloigné des éprouvettes, il se lance dans la physique. Là, ses travaux sur les ondes courtes et la désintégration moléculaire provoquent séismes, morts subites et même la destruction totale d'un

village.

Les exhortations de son créateur, l'emprisonnement dans un asile, l'amour d'une jeune femme, rien n'arrête Silenrieux. Même si au départ ses intentions sont pures – il veut guérir l'humanité de ses maux : la maladie, la faim, le manque d'énergie – ses méthodes le sont excessivement moins. Il n'hésite jamais à sacrifier la vie de ses contemporains pour concrétiser ses hypothèses. Il meurt d'ailleurs au cours d'une de ses expériences, en compagnie de Fléchère, alors qu'il venait de pulvériser une partie du littoral batave.

Son drame, comme celui de bien des surhommes : d'être trop en avance sur son temps : «*L'Homme de l'avenir qui avait surgi, solitaire, au sein du genre humain bouleversé.*» Les autres hommes, comme il le dit à son bienfaiteur, ont «*des yeux qui ne voient que le présent.*» Il ne pense qu'à la future humanité, tenant l'actuelle pour négligeable : ses pas de géant dans l'avenir lui font oublier le présent. Le «duel» final engloutira tant la créature – le surhomme «*condamné à chercher toujours, livré sans défense à mon cerveau accéléré*» – et le créateur, qui «*a outrepassé le droit d'un homme*».

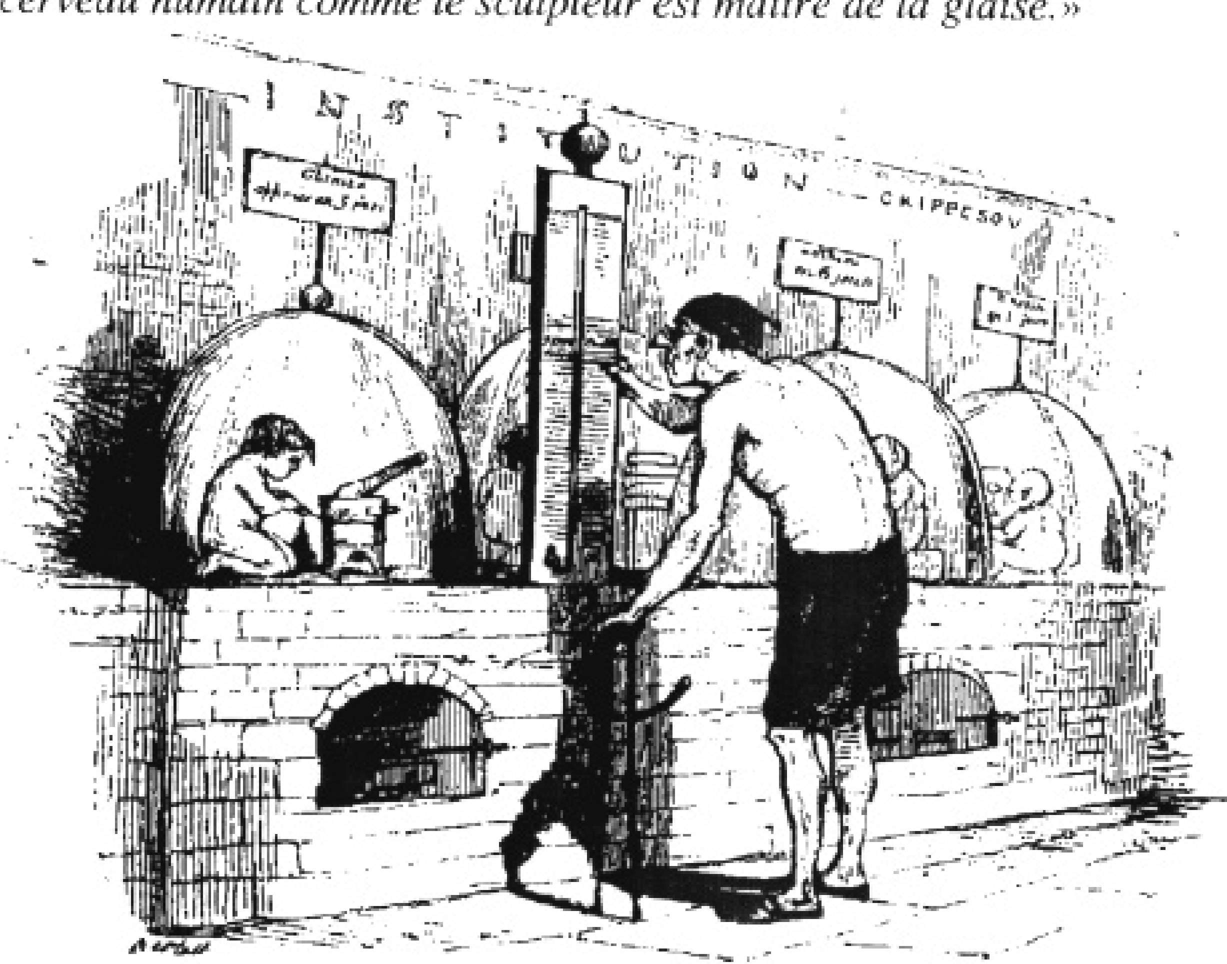
Partisan apparent de la phrénologie, Dormier, le médecin de **Marc La Marche** dans ***Tréponème***, Dormier, utilise curieusement la méthode employée déjà dans ***Solênopédie***. Il ouvre le crâne du patient et lui injecte dans des parties bien déterminées du cerveau un sérum destiné à exciter son intelligence et son talent.

Mais ici, ce n'est pas tant la technique chirurgicale qui compte que l'origine du produit injecté dans la cervelle. Dormier s'est intéressé au cas des syphilitiques car il s'est aperçu que pour certains cette maladie était synonyme de génie. «*De ces temps date mon idée de procurer au monde une élite en me servant de l'action de la syphilis sur les cerveaux.*»

«*Il faut exciter les centres psychiques atrophiés ou latents, les revigorer, leur donner pleine puissance. Comment ? Par le tréponème. Oui, le tréponème peut cela. Sous certaines conditions les poisons qu'il secrète ont la propriété remarquable d'exalter les cellules nerveuses et de leur donner cette activité.*» Là, Dormier se heurte à la voracité du tréponème, qui, laissé libre, réduit bien vite le génie à l'état de légume. D'où son idée de rendre le microbe inoffensif, en lui prenant son pouvoir, tout en abandonnant sa nocivité :

D'abord à partir du cerveau de syphilitiques (imaginez la

consommation en cobayes humains !), puis de leur moelle épinière Dormier fabrique «*le Grand Élixir* (qui) *instillé dans les centres nerveux, les exalte, les améliore, les porte à plein rendement. C'est le stimulant magnifique des neurones nonchalants.*» Il extraie aussi le «*Petit Élixir*», le «*destructeur* (...) *Il atrophie les cellules qu'il touche et je m'en sers pour diminuer l'énergie des centres nerveux dont le trop d'importance dans un caractère pourrait nuire à son perfectionnement. Muni de ces deux liquides,* (...) *je dispose d'un cerveau humain comme le sculpteur est maître de la glaise.*»



Ainsi, pour faire un surhomme : «*J'ai fait trois injections du Grand Élixir; une pour l'imagination, une dans le centre de la patience, la dernière dans l'orgueil dont* (il) *manquait; il en faut pour vaincre. Le Petit Élixir a tué l'entêtement, l'attirance vers les femmes, l'esprit d'imitation, les tendances matérialistes, états d'esprits dangereux pour monter vers les cimes.*»

Ainsi, au bout d'une «cure» de quelques mois, il transforme des patients au départ talentueux en réels génies dans leurs domaines : poésie, peinture, etc... Il lui reste donc à créer l'homme parfait –

selon ses critères – doué de toutes les qualités.

Mais si son produit est parfait, sa technique bien au point, le savant n'a pas compté avec les impondérables : d'abord son surhomme sur lequel il mettait tous ses espoirs meurt dans un accident, puis il tombe à son tour, victime de l'opération qui devait le métamorphoser.

De la phrénologie, passons maintenant à une autre théorie scientifique, celle de l'évolutionnisme, chère à Lamarck et à Darwin. Et nous arriverons tout naturellement à la création naturelle d'êtres différents, l'émergence d'une race, qui ne représente pas un échelon supérieur à l'homme, mais est tout simplement «autre», produit d'une évolution parallèle, comme le conte **René Thévenin**, dans ***Les Chasseurs d'hommes*** (1929/30).

A la recherche d'une créature dont les empreintes ne ressemblent à aucun animal connu, le héros part au Congo belge et voit sa route parsemée d'étranges décès, les victimes étant réduites en poudre ! Il se retrouve bientôt prisonnier, en compagnie d'une charmante écossaise, dans un parc entouré d'une invisible enceinte.

Tous deux sont devenus les jouets, les animaux domestiques d'un étrange couple, difficilement définissable, à commencer par la femelle : «*Autour de cette forme qui, par ses lignes générales, rappelait une forme humaine, il y avait une sorte d'écran d'air plus dense, quelque chose comme une atmosphère figée, épaissie, intermédiaire à l'état gazeux et à l'état liquide, mais qui suivait les lignes des membres et du torse et s'adaptait à leurs mouvements comme une étoffe souple.* (...)

La tête de l'être s'en dégageait complètement. (...) *Je voyais surtout deux yeux aux large prunelles, qui me regardaient fixement.* (...) *La ligne des sourcils était à peine indiquée. Au-dessus de leur ombre s'élevait un front très haut* (...) *couronné d'une mousse de cheveux si légers et si clairs qu'ils traçaient une espèce de nimbe lumineux.* (...) *Dans l'ensemble, cette physionomie extraordinaire, malgré toutes les singularités qu'elle offrait, avait je ne sais quel charme intraduisible.*»

Leur moyen de subsistance est des plus curieux : usant de leurs étranges pouvoirs – notamment un don de fascination – ils prennent les hommes pour proie car ils ont besoin de leur sang. Quant à leur origine, elle reste inconnue, le héros émettant l'hypothèse qu'ils puissent être le résultat d'une évolution parallèle à l'humanité.

Et ils demeureront à jamais une énigme... Deux chasseurs surviennent, l'un devient l'ardent admirateur des créatures, l'autre leur ennemi juré. Le «mâle» est tué, et la «femelle», après avoir désintégré le cadavre de son compagnon, part à la recherche du bourreau et disparaît à jamais de la vie du narrateur. Cette nouvelle est-elle donc vouée à s'éteindre ?

c) Émergence d'une nouvelle race

De l'exception à la règle générale, tout comme de l'individu isolé à la race, il n'y a qu'un pas. Un nouveau peuple naît – une minorité souvent haïe ou crainte de l'humanité et qui ne demande qu'à remplacer celle-ci.

Et revenons à notre surhomme. L'Homo Sapiens est souvent à l'origine, comme on l'a vu de ce nouvel être. Certains, même, prônent l'arrivée de ces «remplaçants».

Albert Robida lui-même n'a créé son surhomme qu'à un exemplaire dans *La Vie électrique* (1890) – repris tel quel dans *Voyage de fiançailles au XXème siècle* (1892) – et son spécimen, Sulfatin, sort tout droit des éprouvettes : «*Sulfatin, en un mot, est une création; un laboratoire de chimie a entendu ses premiers vagissements, un bocal a été son berceau ! Il est né il y a une quarantaine d'années, des combinaisons chimiques d'un docteur mort fou* (...) *échantillon produit artificiellement de l'homme naturel, exempt des déformations intellectuelles amenées au cours d'une longue suite de générations.*»

D'où une croissance parfaite pour cet être neuf : «*L'esprit de Sulfatin, cerveau neuf, terrain absolument vierge, se développait régulièrement et logiquement, suivant ses observations personnelles. Extrêmement intelligent, manifestant une véritable fringale, pour ainsi dire, d'étude et de science, Sulfatin* (...) *devint peu à peu un ingénieur médical de premier ordre. Et si l'esprit progressait sans cesse, le corps aussi se développait admirablement, défiant toute attaque des microbes innombrables et de toutes natures parmi lesquels nous évoluons. Cet organisme tout neuf, sans aucune tare ni défectuosité physiologique atavique, ne donnait à peu près aucune prise aux maladies.*»

Hélas, l'aliénation de son créateur empêche l'expérience d'être reproduite. Ce qui n'est pas le cas dans ***Trois ombres sur Paris***

(1928) : **H.J. Magog** transcrit la profession de foi du professeur Fringue – celui-là même qui interchangeait cerveaux humain et simiesque dans ***L'Homme qui devint gorille*** – qui déclare : «*Je vous doterai du maximum d'intelligence. Et tous les hommes seront enfin égaux.*» Le savant a trouvé le moyen de doter chaque individu – aussi idiot soit-il – d'une intelligence stupéfiante, au prix d'une intervention chirurgicale :

«*Je suis arrivé à comprendre que le cerveau n'était pas le centre producteur, mais un simple accumulateur, l'appareil qui capte et qui emmagasine.* (...) *Je puis emmagasiner le fluide mystérieux qui fait les génies.*» Et en augmentant artificiellement cette capacité cérébrale, il s'avère capable de créer un surhomme.

Et ce génie, Fringue et son compère Clodomir rêvent de l'offrir à tout être humain, du plus humble au plus fortuné... Voilà où le bât blesse : l'élite politique et sociale en place n'a cure de voir ses privilèges partagés par la plèbe; donner l'intelligence à tous, c'est créer une égalité parfaite et donc abolir toute idée de domination. Fringue est donc mis au secret, mais Clodomir parvient à se cacher et commence à oeuvrer dans la clandestinité. La nuit, ses sbires enlèvent des passants, qui sont retrouvés quelques jours plus tard, hagards, dotés d'un pansement masquant les traces d'une opération... et de l'étincelle de génie qui leur manquait auparavant.

Mais les pauvres surhommes – doit-on les appeler ainsi, eux qui ne sont guère que des victimes ? – sont repris par les autorités et isolés dans des sortes de... camps de concentration ! Pendant ce temps, Clodomir, déguisé, et son protégé – sa création ! – infiltrent l'élite et parviennent, sous couvert de lutter contre «l'envahisseur», à envoyer les prisonniers sur une île isolée... qui servira ainsi de base pour l'extension de la race future.

Toutes ces nobles ambitions sont finalement enrayées par l'amour d'un jeune homme qui, même une fois opéré, ne renonce pas à sa bien-aimée et provoque l'abandon de l'oeuvre «clandestine» de Clodomir. D'où l'exil définitif des génies sur l'île, et le remords pour le héros d'avoir condamné l'humanité à «*être une foule rampante et ensommeillée, avec de toutes petites pensées, d'infimes rêves dans des cerveaux minuscules, que comprimaient l'ossification des crânes.*» Plus tard, apprenons-nous, l'île et ses surhommes disparaissent dans un cataclysme... qui n'est naturel que pour les naïfs.

Un degré encore au-dessus des surhommes de Magog – qui n'étaient encore que des hommes, avec leurs défauts – ceux de **Henri-Jacques Proumen**, dans ***Le Sceptre volé aux hommes*** (1930) (4), sont bien plus inquiétants.



Proumen s'était déjà essayé à ce thème avec ***Sur le chemin des dieux*** (1928), où le héros, doué naturellement d'un grand pouvoir de suggestion, voit sa puissance accrue par l'invention d'un ami, savant de génie. Son rêve – la pacification du monde – tourne court et s'achève dans un déchaînement de ses forces mentales qui mettent Paris à feu et à sang.

Le Sceptre volé aux hommes, lui, traite de l'apparition d'une nouvelle race, sur l'origine de laquelle le lecteur comme les protagonistes se perdent en conjectures : «*Le sais-je ? Ils proviennent d'heureux métissages de quelques humains soigneusement et secrètement sélectionnés. Mais l'extraordinaire rapidité de l'évolution de leur espèce est l'oeuvre de causes plus profondes et plus impénétrables : l'action de ces forces*

incompréhensibles, peut-être, ces puissances qui sont l'assise magnifique de leur science.»

Au physique, ces êtres sont la quintessence des clichés sur l'homme futur, dont l'anatomie subit le contrecoup de l'intellectualité : *«Un être difforme (...) courtaud, grêle, la tête énorme, un peu ballante, le front en coupole. Ses yeux, son nez, ses oreilles se harnachaient de lunettes, de pendeloques, de tubes, vraisemblablement destinés à exalter les sens.»*

Et, plutôt orgueilleux, ils ne veulent même pas qu'on les traite de surhommes : *«Appelle-nous des hyperanthropes. Nous ne nous plaçons pas au sommet de l'humanité, nous planons au-delà !* (...) *Nous ne sommes plus exactement de l'espèce humaine. Nos individus, extraordinairement évolués, donnent encore naissance à des descendants lorsqu'ils s'unissent à vos femmes, mais ces descendants sont stériles.»*

Ces parangons de modestie capturent de nombreux humains grâce à leur engin volant et les emmènent en esclavage dans leur île secrète, les traitant réellement comme des animaux domestiques. La réaction humaine est inégale : la majorité se résoud à son sort sans rechigner, quelques uns acceptent de collaborer afin d'appréhender de menus bribes de leur science, mais une femme, rebelle à son état, soulève ses congénères et provoque la destruction finale des domaines des Hyperanthropes.

Le roman de **B.R. Bruss**, ***Apparition des surhommes*** (1953), suit assez fidèlement le canevas de Proumen, et l'enrichit de nouveaux détails sur les surhommes – qui ont pour nom ici les «Agoutes» – notamment sur leur origine, grâce à la plus grande intimité qui existe entre le narrateur et ses «maîtres» (ils apparaissent aussi moins froids et plus accessibles que les Hyperanthropes).

Ce narrateur, Georges, a été capturé mystérieusement bien des années avant le début de l'action, et retenu prisonnier dans un monde souterrain contrôlé par une race extraordinaire, les Agoutes précités, qui traite ses captifs humains ni mieux ni guère plus mal qu'un homme son chien, situation qu'ils estiment normale au vu du fossé intellectuel qui les séparent. Ces surhommes se singularisent par l'existence d'un troisième oeil (qui perçoit des choses invisibles à notre pauvre regard) et, pour certains, d'une paire d'ailes artificielles. Au niveau technologique – vous apprendrez sans surprise qu'ils sont en avance de plusieurs siècles sur le reste de l'humanité – ils sont parvenus à domestiquer une étrange énergie, qu'ils utilisent à leur guise comme champ de force ou comme arme.

Leur chef – le premier né de sa race – explique à Georges qu'ils ne sont encore que des anomalies (positives) de la nature, mais qu'il est parvenu scientifiquement en créer de nouveaux, transformant des humains «aptes» en stupéfiants génies. Hélas, si l'intelligence s'accroit, l'ambition aussi, et certains surhommes se rebellent contre la domination pacifique de leur créateur, se lançant dans la conquête du monde «humain», éliminant au passage leur chef, sa compagne et la fiancée du héros...

Finalement, Georges, ivre de vengeance, paraissant désormais avoir vraiment les Agoutes dans le nez (ce qui est toujours mieux que d'avoir l'Agoute au nez, vous avouerez), échappe à leur emprise, complote leur extermination vite fait bien fait, et va atomiser l'ex-future race dans son antre.

Toutefois, l'échec n'est pas toujours le lot de ces fils de l'homme. Ceux de **Gabriel de Tarde**, surnommés ***Les Géants chauves*** (1892), réussiront... pour leur plus grand malheur ! Un grand savant – décidément une sale engeance ! – découvre, en faisant un parallèle avec les roses (sic), la façon de transformer son fils en surhomme, en lui enserrant la tête, tout jeune, dans un moule spécial (non sans lui avoir administré quelque mystérieuse drogue), ce qui vaut au gosse d'hériter, selon les plus purs préceptes de la phrénologie, des bosses associées aux meilleures compétences.

Le petit prodige va dès lors accumuler les exploits, à tel point que tous les pays du monde copient la méthode du savant pour doter leurs populations de pareils surdoués. Comme vous le constaterez dans ce recueil, la généralisation du génie – même si elle s'avère triomphante dans un premier temps – ne se déroule pas sans bien des maux, ne serait-ce que la quasi-disparition de l'homo sapiens actuel. Et, pour couronner le tout, les surhommes provoquent, lentement mais sûrement, leur propre extinction...

Sans aucune intervention humaine, une nouvelle race va peu à peu émerger dans ***La Race qui vaincra*** de **Jules Sageret** (1908); quelques individus tout d'abord à travers le monde, puis toute une population qui va croître irrésistiblement. Ces êtres, qui ont l'apparence humaine, se distinguent par leur impossibilité de prononcer les consonnes et leur don quasi-magique de sifflement.

Devant cette démographie véritablement galopante, les «humains» les isolent et les transforment en force de travail à bon marché, leur déniant les droits habituels. Tout va bien se passer – pour l'humanité – pendant un moment, mais les Siffleurs, ou les «Unis» comme ils s'appellent, du fait de leur cohésion supérieure et de leur manque de certaines inhibitions spécifiques à l'homme, se révoltent, massacrent leurs «maîtres» et exilent les survivants humains.

La race humaine s'étiole alors peu à peu, laissant la place à un peuple sans passion, singeant quelque peu ces sociétés uniformes et parfaites des abeilles ou des fourmis.

A une autre occasion, les surhommes ont réussi à dominer (définitivement) l'humanité et à la rayer de la carte : les «Macrobes» (référence à André Couvreur ?) de **René Fermont** (***Mon voisin le prophète***, 1932) ont choisi d'imposer une politique de (dé)natalité aux hommes, qui vont vieillir et disparaître sans descendance. Et tout cela parce qu'un groupe de savants a décidé de créer l'homme de demain... Quelques centaines de femmes sont ainsi laissées enceintes, alors que le reste de la population va se voir interdire toute naissance.

Les enfants, à peine nés, sont enlevés par un robot descendu d'un engin aérien; et, seulement sept ans plus tard, cette progéniture se montrera à nouveau : de conformation identique (blonds, même taille), dénués de tout sentiment, pourvus de tous les dons (télépathie, par exemple), ce sont les Macrobes – copies conformes des enfants du *Village des damnés* de Wolf Rilla, le film dont John Carpenter vient de tourner une nouvelle version. L'ancienne humanité périt de sa «belle» mort, ne restent plus que les surhommes, devenus race à part entière, qui s'acharnent à détruire toute trace de l'ancienne civilisation.

Un Macrobe renégat, banni par ses pairs, tente de renouer avec les anciennes traditions, et réussit même à séduire l'une de ses congénères. Mais il finit abattu par les forces de l'ordre, et la nouvelle race, inquiétée par cette déviance, préfère partir pour les étoiles répandre sa domination...

Et il serait fastidieux de faire la liste complète : citons encore l'illisible ***Anthropothéose***, encore un avènement du surhomme – l'humanité tente d'atteindre la divinité – dû à **Jean de Patmos** en 1958, ou encore une digression sur l'homme idéal par **Henri d'Amfreville** dans ***L'Homme nu*** (1955).

Sans oublier la clique des savants fous, qui veulent imiter Dieu, dans le genre «tiens, si je me fabriquais un petit surhomme vite fait sur le pouce dans un coin de mon laboratoire?», tels que ceux décrits par **Marc Minerath** dans ***L'Homme aux huit têtes*** (1942) ou **Jean Murelli** dans ***De mon sarcophage*** (1960).

Finissons par un petit clin d'oeil aux anciens membres du «Ricardo–Club» cher aux adolescents belges d'après–guerre : le **Capitaine Ricardo**, dans ***Le Mort–vivant*** et ***Le Comte San Salvador*** (1946) mit en scène un jeune homme fort doué, qui, non content d'une instruction formidable, est devenu un hercule sans en avoir l'air «*grâce à différentes injections de sérum*» pour «*altérer les secrétions de certaines glandes*» et donc «*donner aux muscles une souplesse et une force qui dépassent la force musculaire d'un homme normal.*» Cela va sans dire, ces talents sont mis au service de la justice sur une trame assez «Monte–Cristienne».

3) LE SURHOMME CONJUGUÉ AU FUTUR

a) Sociétés diverses mais pas si variées

La description de la race future est passée par le stade de l'anticipation déguisée, à savoir l'étude d'une population extra–terrestre, vivant modèle de ce que l'auteur imagine être nos descendants.

Arrêtons–nous aux ***Études astronomiques*** de **Pierre Boitard** (de 1838 à 1840). Les habitants du Soleil sont des gnomes d'un mètre trente, pourvus de têtes énormes qui doivent faire la moitié de leur poids. Ils connaissent sur le bout des doigts (six par main, soit dit en passant) des centaines de sciences et de langues vivantes; ils sont vertueux de naissance, et se sont perfectionnés volontairement de génération en génération. Une description – plus tard classique – d'hommes du futur par un auteur qui se donnait le loisir d'anticiper sans faire d'anticipation !

Les auteurs les plus pusillanimes, ou les moins imaginatifs – ils furent légion – ont préféré laisser l'homme de l'avenir inchangé. C'est le cas par exemple pour **Émile Calvet** avec ***Dans mille ans***

(1883) où, quel que soit leur haut degré de civilisation, les hommes de 2880 sont physiquement identiques à nous.

D'autres se sont montrés plus audacieux et se sont essayés à décrire des hommes «transformés». Les humoristes par exemple, hardis par vocation. Ainsi, **Jean Rameau**, dans ***Empoisonnement au XXI° siècle*** (1887), imagine, avec un siècle d'avance sur nos écologistes modernes, les effets de la pollution sur nos organismes. Et, malicieux en diable, entreprend de nous brosser le portrait d'une humanité qui, loin de succomber à son environnement toxique, s'y est si bien adaptée qu'elle ne peut plus se passer de cette pollution ambiante.

D'autres sont allés encore plus loin en tablant sur des modifications extérieures. Prenons par exemple **Charles Fourier**, grand théoricien du XIXème, qui n'hésita pas à donner sa propre vision (5).

Pour Fourier, au coeur de sa tentative de description de sa cosmogonie personnelle, l'avènement – dans un futur très éloigné – de ce qu'il nomme «l'Harmonie» va entraîner bon nombre de bouleversements sur notre bonne vieille Terre. Les animaux nuisibles vont disparaître, une série de secousses sismiques vont purifier le sous-sol, la Lune se verra éjectée au profit de cinq nouveaux satellites, et un anneau bienfaisant va se créer autour du Pôle Nord, la «Couronne Boréale». Le tout créant un nouveau climat nettement favorable.

Cette situation va bien entendu améliorer la condition humaine : l'Harmonie va influencer tous les êtres, à commencer par les animaux qui, outre leur beauté, deviendront utilitaires; mais même les hommes seront censés changer : une taille de deux mètres, un âge limite de 144 ans, une résistance accrue, voilà quelques uns de leurs nouvelles caractéristiques, outre le fait qu'ils seront amphibies... et qu'ils seront dotés d'un drôle de membre, l'«*Archibras*» :

«*Ce bras d'harmonie est une véritable queue d'une immense longueur à 144 vertèbres... Ce membre est aussi redoutable qu'industrieux, il est arme naturelle... L'Archibras est terminé par une main très petite, allongée, aussi forte que les serres de l'aigle ou du cancre... L'archibras à la nage fait avancer l'homme aussi vite qu'un poisson.*» Et je vous épargne la liste complète des divagations ce brave Charles, élucubrations qui aidèrent beaucoup à ternir, par le ridicule afférent (ses contemporains s'en donnèrent à coeur joie), tout ce qu'il y avait d'intéressant dans le reste de ses théories...

Pour **André de Lor**, dans ***Toutou-Chien écrivain***, ce sont surtout les rapports de l'humanité avec son environnement qui ont changé : les hommes ne sont plus les dominateurs égoïstes qui exploitaient les autres races au XXème siècle. Règne maintenant en 9999 le Triumvirat «animal-végétal-minéral», car il faut vous apprendre que, las de la tyrannie, les animaux se ligués jadis avec les végétaux et les minéraux pour renverser l'homme. Ce dernier, après une période d'obligatoire expiation, y a gagné une véritable harmonie avec les autres habitants de la nature, ainsi qu'un don télépathique ! Mais la description de ses conditions de vie futures prendrait ici trop de place et nous déporterait de notre sujet.

L'homme futur le plus répandu dans l'imagination populaire, si l'on peut dire, est certainement l'homme-génie, l'hyper-civilisé. ***Archéopolis*** (1857) d'**Alfred Bonnardot** consacre le règne du macrocéphale bosselé, selon les plus pures règles de la phrénologie que nous avons déjà citée. Les différentes bosses crâniennes sont identifiées et vénérées, à tel point que se crée une «aristocratie de la bosse». Les protubérances de bon aloi sont favorisées, alors que celles dénotant un vice sont amputées.

Mais, dès 1846, Émile Souvestre avait déjà prévu la production en masse de ces surdoués. L'institut le plus avancé, parmi ceux chargé d'éduquer les chères têtes blondes, a adapté à l'humanité une technique fonctionnant si bien avec les légumes : il a «*trouvé le moyen d'appliquer à l'instruction des enfants le système des serres chaudes, et qui obtient des savants* forcés, *comme les jardiniers obtenaient autrefois des melons de primeurs.*

Il lui suffit de placer ses élèves sur une couche propre à hâter la sève intellectuelle, et de veiller au thermomètre qui indique le degré de chaleur nécessaire pour la maturation de leurs cerveaux. Il a toujours ainsi, sous verrine, plusieurs centaines d'écoliers, qui sont de grands hommes à dix ans et des enfants à vingt.»

Albert Robida, dans ***La Vie électrique***, prévoit un certain épuisement de ces génies bien fragiles, victimes de «*l'agrandissement de l'encéphale des races futures qui,*

périodiquement, doivent aller se retremper dans les réserves naturelles»

Mais ces excès de civilisation et d'intelligence ne sont pas sans incidence sur leur physique. Déjà, dans ***La Fin d'Illa*** de **José Moselli** (1925), les habitants de la cité – qui ne se nourrissent plus que par ondes, celles-ci charriant du sang dissocié – ont vu leur anatomie s'affaiblir, leurs muscles s'anémier; tous les travaux manuels sont assurés par des hommes-singes, et la marche même est rendue plus aisée par des «*planchers annihilateurs de la pesanteur.*»

L'évolution se poursuit avec nos descendants décrits par **Louis Boussenard** dans ***Dix mille ans dans un bloc de glace*** (1889). Enfin, nos descendants... plutôt ceux des races africaines et asiatiques qui ont fusionné pour n'en créer qu'une, constituée d'êtres malingres aux têtes hypertrophiées. Ces hommes sont doués de lévitation, grâce à l'emploi d'une «force psychique» qu'ils ont développée au fil des générations.

Toutefois, Boussenard, à travers son héros déçu (le savant déjà mis en scène dans ***Les Secrets de M. Synthèse***) insiste sur un curieux travers : les habitants du futur, aussi doués qu'ils soient, ont perdu ce goût de la lutte pour la vie, et donc celui du progrès. Leur haute civilisation est ainsi synonyme d'un certain archaïsme.

Mais le progrès ne conduit pas pour autant au bonheur, nous dira plus tard **Henri-Jacques Proumen**. Les deux enfants de ***Points de vue...*** (1930), l'un «ultra-civilisé», l'autre paysan, découvrent chacun les bienfaits du mode de vie de l'autre. Mais la sympathie de l'auteur va à l'apprenti campagnard, qui préfèrent la chaude simplicité de la terre aux mirages de la civilisation.

Proumen, sous forme de gag, insiste avec ***Surhommes*** (1926) : l'humanité, ayant trop développé son intelligence, se voit menacée dans sa survie même pour avoir négligé son entretien physique.

b) Société aérienne et dernier piéton

Le thème précédent en intègre d'autres, imbriqués à la manière des poupées russes : grâce aux progrès de la technologie, les hommes peuvent avoir décidé de quitter le sempiternel «plancher des vaches», eux qui ambitionnaient depuis toujours d'imiter les oiseaux.

Comme on l'a vu, les ***Surhommes*** de **Henri-Jacques Proumen** ont perdu l'habitude de la station debout et leur anatomie a peu à peu évolué... La solution de l'auteur à cet angoissant problème sera plus comique que réellement efficace !

Et nous arrivons naturellement grâce à Proumen à un nouveau sous-thème, le «dernier piéton». Pour **Maurice Spronck**, dans ***L'An 330 de la république*** (1894), en 2105 l'utilisation d'un fauteuil roulant électrique se généralise : «*Il eût été impossible en effet d'obliger à une marche de vingt minutes ces hommes et ces femmes exclusivement voués aux travaux de l'intelligence et déshabitués depuis longtemps des exercices physiques. Le fauteuil roulant était d'ailleurs d'un usage commun dans le peuple du IVe siècle; passé vingt-cinq ou trente ans, tout le monde s'en servait et ne le quittait guère que pour dormir.*»

Les piétons vont donc peu à peu se raréfier... Alors que tous ses congénères utilisent les transports aériens, individuels ou communs, il existe toujours un original, un amateur anachronique de la marche à pied, qui soulève les sarcasmes de ses contemporains, et devient une bête curieuse avant de finir écrasé par un quelconque engin ou de périr de fatigue pour avoir voulu marcher trop longtemps.

A noter, le traitement de ce thème est essentiellement humoristique : **Jean Goudezki** (***L'Homme-à-pied***, vers 1898) conte l'exploit d'un marcheur qui devient la vedette de l'Exposition Universelle en parcourant trois cents mètres... et en en mourant (la locomotion pédestre n'est plus usitée depuis vingt ans) et **Clément Vautel** se fait le rapporteur de la larmoyante histoire de l'ultime représentant de sa race, ***Le Dernier piéton*** (1922) (6), qui devient vite l'ornement d'un musée et achève son existence d'objet de curiosité sous les roues d'un autobus.

Dans ce dernier texte, Vautel décrit déjà l'atrophie des membres inférieurs dont souffrent les citoyens de cette société roulante et volante : «(Ils) *étaient tous pourvus de jambes très courtes, presque embryonnaires et à peu près totalement dénuées de forces musculaires. La fonction crée l'organe, mais l'organe tend à disparaître quand c'en est fait de la fonction. Les jambes subissaient donc cette loi implacable... Et l'humanité devenait cul-de-jatte !*»

Max Daireaux va encore plus loin dans ***En plein vol*** (1909) : la société aérienne a aussi transformé l'humanité, qui est elle-même devenu ailée; le bipède devient un monstre, victime là d'un exploit

sportif sans précédent : marcher sur plusieurs centaines de mètres.

c) **Sociétés régressives**

Les civilisations décrites précédemment, pour inhumaines qu'elles puissent paraître, ne sont que des prolongements logiques, une extrapolation basée sur la technologie, de notre société actuelle.

A l'inverse, une catastrophe quelconque – notre littérature abonde en «fins du monde» : passages de comètes, guerres, déluges, invasions barbares, etc... – peut renverser ce fragile édifice et faire retourner l'homme à l'état, sinon sauvage, du moins campagnard.

Inutile de citer toutes les robinsonades post–apocalyptiques; elles ne décrivent d'ailleurs que la survie d'un petit groupe. Certains auteurs ont voulu peindre des embryons de sociétés : ***Dans mille ans*** (1922), d'un **Pierre Mille** d'une sobriété exemplaire, les hommes ont retrouvé une vie rurale (ceux qui ne sont pas agriculteurs deviennent des pillards) et perdu tout souvenir des «fastes» d'antan; ceux d'**Albert Robida**, dans ***L'Ingénieur Von Satanas*** (1919) de **René Barjavel**, dans ***Ravage*** (1943), bien au contraire, se rappellent ce passé, redoutent son retour, et proscrivent alors toute idée de progrès (la fin de la civilisation précédente fut justement causée par celui–ci, dans les deux cas par un progrès très exacerbé, qui a causé la guerre technologique du premier et la catastrophe électrique du second).

d) **Une seule solution : la Dévolution**

Mais, ici, la régression ne s'attaque qu'à la société, la vie quotidienne – nous la baptiserons «dévolution sociale», et non à l'homme lui–même, dans son intégrité psychique et morale. Tout comme nous avons parlé de «surhommes» pour des individus prétendument supérieurs, est–il possible de traiter de «sous-hommes» ceux qui vont évoluer dans le mauvais sens, ceux qui vont «dévoluer» ?

Sur le plan physique, la dégénérescence de l'humanité a ses adeptes littéraires : purs adeptes du Darwinisme, certains auteurs ont imaginé que l'homme, pour s'adapter à un nouvel environnement – hostile, la plupart du temps – voyait son anatomie évoluer (ou retourner ?) vers la bestialité. H.G. Wells nous avait déjà montré les inquiétants Morlocks, cruels troglodytes du futur.

Exemple type, ***Une expédition aux ruines de Paris*** de **Jean**

Spitzmuller (7). Les explorateurs du futur, venus d'Afrique retrouver un Paris envahi par le froid, découvrent dans les profondeurs de Paris des sauvages, assez répugnants et inamicaux. A demi revenus à l'animalité, ces «*Lapayouls*», descendants des Parisiens, n'ont plus l'usage de la parole et leur anatomies a été si bouleversée (la circulation du sang et la respiration n'est assurée que par un seul organe) qu'ils ne peuvent vivre à la surface.



Mais ce traitement n'est pas l'apanage du thème de la race future : la dégénérescence s'applique aussi bien, en littérature, à certains textes de «races perdues», comme ***Les Aventures de***

Coucou (1912) de **Gaston Choquet** et *Le Roi des Boxeurs* 3ème série (1933) de **José Moselli**, où l'on rencontre des êtres humains déformés, de génération en génération, par une vie souterraine et misérable.

Cas isolé, mais peut-être aussi le premier d'une longue série d'après le narrateur, le héros de la nouvelle d'**Octave Béliard**, ***Le Malacanthrope*** (1944), régresse : cette histoire d'une aberration tératologique cache, selon l'auteur, les prémisses de ce que sera l'homme de demain. Sa théorie : l'histoire n'est qu'un éternel recommencement, et si l'homme vient de l'amibe, il y retournera sans coup férir....

Reste la dévolution mentale, la plus insidieuse. Bien avant **Ballard** et ***Le Monde englouti***, **Paul Michel** contait le brutal retour à la nature d'hommes qui abandonnaient leur statut social et abdiquaient leur intelligence pour retrouver la forêt (***La Flamme sacrée***, 1923); le changement est ici psychologique : un déclic semble se produire dans l'esprit des «heureux» élus, et ceux-ci quittent sans regret leurs familles, rejoignent les bois pour vivre comme des bêtes, voire, à l'occasion, attaquent sauvagement leurs anciens congénères en ne semblant pas les reconnaître.

e) Au-delà de l'humanité

L'évolution peut ne se révéler ni négative, ni positive : la race humaine mue vers une autre espèce, avec ses qualités et ses défauts, s'éloignant totalement de nos critères actuels. Les trois races décrites par **Han Ryner** dans ***Les Surhommes***, malgré le titre, paraissent surtout différentes de l'homo sapiens.

Dans un univers futur où un second soleil, bien plus ardent que le premier, s'est intégré à notre système, de profonds changements sont intervenus, à commencer par l'émergence de trois nouvelles branches de l'humanité : les Suranges, gentilles créatures ailées qui prônent l'amour; les Immortels, petits êtres rabougris et durs comme du fer, qui se cachent dans les anfractuosités des rochers pour se protéger de toute atteinte à leur intégrité physique; et enfin les Suréléphants, nouveaux maîtres du monde, des géants orgueilleux et tyranniques, caractérisés par leurs deux trompes aux sens aiguisés.

Chez Ryner, le règne des hommes est terminé : ils servent

d'esclaves et de sacrifice, et leur révolte est impitoyablement matée. Constat pessimiste pour un roman qui peut ressembler – dans sa forme – aux portraits que dressaient depuis deux cents ans les zélateurs de l'habitabilité des planètes.

Vient ensuite le thème de l'homme corporellement transformé, de ces êtres qui, loin de gagner une quelconque amélioration, ont vu leur état physique se modifier... en même tant que leur état social se dégrader, à cause de l'éminent principe de «spécialisation». Un simple recours à **Émile Souvestre** et au ***Monde tel qu'il sera*** nous servira d'exemple :

«Les Anglais avaient autrefois perfectionné les animaux domestiques; nous avons appliqué ce système à la race humaine, en la perfectionnant. Des croisements bien entendus nous ont produit toute une race de forgerons dont toute la force s'est concentrée dans les bras; une race de porteurs qui n'ont développé que leurs reins; une race de coureurs auxquels les jambes seules ont grandi; une race de crieurs publics, uniquement formés de bouches et de poumons; (...) nous (leur) *avons donné le nom de métis industriels».*

Mais si les êtres de Souvestre ne peuvent qu'être qualifiés de sous-hommes, le héros d'**Alfred Capus** dans ***L'Homme-bicycle*** (1893) et surtout ceux décrits par **Louis Mullem** dans la nouvelle ***Le Progrès suprême*** (1909) – par ailleurs totalement illisible – s'avèrent le ferment d'une nouvelle race.

Capus traite – avant que le terme ne soit inventé – d'une mutation spontanée, à savoir celle d'un cycliste acharné qui, à force de rouler sur son engin, finit par faire corps avec lui, métal et chair ne formant plus qu'un seul être. et le plus étonnant dans l'histoire, c'est que sa progéniture lui ressemblera, dotée d'un petit vélo d'os et de chair !

Et Mullem va encore plus loin dans la mécanisation humaine : *«Porté par nature à imprimer le plus possible de ses forces aux objets qu'il emploie comme auxiliaires, l'homme s'adaptait à ces instrumentations d'une façon si intime, qu'il leur inculquait son aspect extérieur et jusqu'à ses divers sexes, sous le bénéfice des impulsions et passions qui pouvaient s'en suivre. Les machines, dès lors, furent désencombrées de leur surplus de production*

extrinsèque. Bientôt elles revêtaient l'animalisme, elles purent se livrer aux affectations usuelles des spécialités génitales avec les avantages d'une immédiate hérédité.»

Même si cette apparition ne modifie guère les moeurs, la société s'en trouve profondément bouleversée : «*La question de savoir si les jeunes anthropo-locomotives recevraient ou non l'instruction religieuse provoqua plusieurs milliers de siècles de guerre intestine.*»

Toutefois la mécanisation s'accélère : «*Non content de se propager et de se multiplier pour subvenir aux exigences d'un travail sans relâche, les hommes-machines, ou, si vous voulez, l'homme-transport, l'homme-navire, l'homme-aérostat, l'homme-défrichement, l'homme-extraction, l'homme-culture, l'homme-usine, s'acharnèrent à s'entre-perfectionner indéfiniment.*» Hélas, le refroidissement progressif de la Terre condamne la race «humaine», qui préfère finalement hâter sa propre fin en détruisant sa planète.

Pour d'autres auteurs, l'humanité peut s'être transformée en une entité totalement inhumaine : ***Le Voyageur imprudent***, l'explorateur temporel de **René Barjavel**, découvre dans un avenir très éloigné une humanité qui, à l'instar d'une fourmilière, vit désormais dans une communauté très «organique», où les êtres sont spécialisés :

«*J'avais rencontré des êtres musculaires, bergers et soldats, chargés d'une tâche précise, et dont les sens percevaient uniquement ce qui se rapportait à leur travail. J'avais vu ensuite des ventres qui se nourrissaient comme quatre cents. Sans doute mangeaient-ils pour les hommes sans tripes. Je venais enfin d'examiner des créatures qui regardaient, écoutaient, flairaient, pour toute la collectivité.*»

Avec cette civilisation si puissamment déshumanisée, Barjavel a peut-être réussi là une des visions contre-utopiques les plus noires de tous les temps; l'humanité n'y est plus qu'une fourmilière améliorée, sans autre but que sa propre survie.

4) CONCLUSION

Deux mots peuvent définir la vision française, belge et suisse du surhomme : morale et sarcasme. Un pessimisme assez amer, mais souvent plein d'humour surnage dans ce domaine, preuve de la vitalité mais aussi d'une certaine distanciation de la part de la SF francophone ancienne.

Quelle que soit l'origine du phénomène – de façon artificielle (moulage de la tête, opération chirurgicale, drogues mystérieuses) ou naturelle (évolution inopinée ou portant sur des dizaines de générations) – le résultat est le même.

Isolé, le surhomme sera considéré par les humains comme un monstre, et non comme un sauveur possible. En nombre, il sera réduit en esclavage si les hommes arrivent à le soumettre, ou au contraire tendra à éliminer l'humanité si l'occasion de la dominer lui est offerte. En bref, pas de cohabitation possible, l'aigle ne peut cohabiter avec le pigeon, le fauve avec l'agneau.

En ces périodes où la «purification ethnique» – triste terme – est toujours de mise, nos petites histoires de surhommes, aussi anodines qu'elles paraissent, clament non seulement le droit à la différence, mais aussi l'interdiction de bafouer ceux dont on se sent supérieur; à terme, le châtiment arrive toujours.

Revenons à un peu plus de gaieté avec nos sociétés futures. De gaieté ? Certes, sur la forme, car nos auteurs stigmatisent ironiquement le manque de chaleur et d'émotion des civilisations à venir. Quant au fond, il reste assez pessimiste lui aussi. Aussi parfaite que soit la société, même une fois le vice chassé et la vertu érigée en institution, le résultat nous paraît bien terne.

L'homme ne serait-il pas fait pour la perfection ? Devrait-il continuer à patauger dans la médiocrité pour paradoxalement trouver quelque intérêt à sa vie ? C'est sur ces considérations philosophiques que je vous quitte, à charge aux écrivains qui suivent de vous remonter le moral. Quoique...

Marc MADOURAUD

Il ne me reste qu'à remercier ces surhommes de la recherche en vieilles conjectures que sont Brice Llorens, Gérard Meunier, Jacques Van Herp et Philippe Wadbled.

Notes :

(1) Concernant **Dalbis** l'inconnu et sa ***Solênopédie***, on ne peut que fortement conseiller la lecture de l'article de **Jean-Luc Buard**, ***Aux sources de la science-fiction française : une théorie scientifique et son expérimentation dans la fiction en 1838*** (recueilli dans ***Imaginaires et mythologies du savoir*** [Actes du XIIème Colloque du Cerli], Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Nantes, «Les Cahiers du Cerli» 2ème série n° 1, 1993). On y apprend – outre des précisions sur l'utilisation littéraire de la Phrénologie – notamment que l'auteur serait un certain **Aristide Barbier**.

(2) Pour le romancier-illustrateur **Cami**, amoureux des personnages caricaturaux, le savant génial ne pouvait se présenter qu'avec un large front pourvu de bosses significatives. Dès *La Famille Rikiki* (1928), ce style de scientifique aussi doué que caractériel apparaît, qui culminera dans le *Voyage inouï de M. Rikiki* (1938) où il sera baptisé du surnom de «Bosselé», jusqu'à *Les Farfelus* (1951).

(3) Ce **Flax**-là a-t-il un quelconque rapport littéraire avec le futur adversaire de **Harry Dickson**, qu'il affrontera quelques années plus tard, au cours d'une saga de six aventures ? La coïncidence est suggestive, d'autant qu'apparaît dans le roman un certain **William Trisson**, célèbre détective américain...

(4) Décidément, **Henri-Jacques Proumen** fut l'écrivain des surhommes, tant en nouvelles qu'en roman. Et bizarrement le meilleur de sa production leur est consacré.

(5) De nombreuses études ont été publiées sur **Charles Fourier**; arrêtons-nous à la dernière en date, aussi érudite que passionnante, due à **Jonathan Beecher** (*Fourier*, Fayard, 1993), qui contient en sus une bonne bibliographie des oeuvres «de» et «sur» cet auteur visionnaire.

(6) L'anecdote vaut certes tout juste la peine de la conter, mais cette nouvelle de **Clément Vautel** – qui outre ses romans, notamment chez Albin Michel, nous légua toute une série de petits contes conjecturaux dans «Je sais tout» – connut deux versions, la trame restant inchangée, rassurez-vous. Le texte pourrait même être oublié s'il n'y avait l'attrait des deux illustrateurs, **Félix Lorioux**, puis **Alain Saint-Ogan**... excusez du peu !

(7) Comme je le disais dans la précédente anthologie, ***Paris capitale des ruines*** (même collection), **Jean Spitzmuller** a repris tout le canevas de la nouvelle d'**Octave Béliard**, ***Une exploration polaire aux ruines de Paris***, en la transformant en récit d'aventures, et en remplaçant les barbares métroglodytes de Béliard (qui n'ont que l'inconvénient d'être hirsutes et belliqueux) par des créatures pour le moins dégénérées...

Bibliographie critique :

- **VERSINS, Pierre** : ***Encyclopédie de l'Utopie et de la Science-Fiction*** (L'Age d'Homme, Lausanne, 1972; réédition 1984), pour ses rubriques *Arnyvelde* (p.64), Automobilisme (p.81), *Balzac* (p.93), *Ceux qui nous remplaceront* (p.157), *Jarry* (pp. 466-468), *Magog* (pp. 761-762), *Mutations* (pp. 619-620), *Proumen* (pp. 701-702), *Restif de la Bretonne* (pp. 740-749), *Robida* (pp. 758-762), *Saint-Martin* (pp. 787-788), *Surhomme* (pp. 844-849), *Thévenin* (pp. 886-887).
- **VAN HERP, Jacques** : ***Panorama de la Science-Fiction*** (Gérard, Verviers, 1972; réédité en «Marabout-Université» nº 270, 1975) pour ses chapitres IV *Les Cités futures* (pp. 113-130), VIII *La Race qui nous supplantera* (pp. 179-191) et IX *La Zone crépusculaire* (pp. 221-228).
- Articles du «**Bulletin des Amateurs d'Anticipation Ancienne et de Fantastique**», dus à Jean-Luc Boutel, Jean-Louis Brodu, Guy Costes, Norbert Gaulard, Marc Madouraud, Gérard Meunier, David Petit, etc... (depuis 1990).
- **RACINE, Guillemette** : ***Quand nos grands-pères imaginaient l'an 2000*** (Nathan, Paris, 1991).
- **MEURGER, Michel** : *Alien abduction* (Encrage, «Scientifictions» nº 1, 1995) pour son chapitre *Le Martien et l'homme de demain* (pp. 103 à 140).



Comment Robida envisageait de retaper les pauvres hommes de demain, sufmenés par la vie trépidante du XXème siècle.

BIBLIOGRAPHIE
des textes cités et recueillis

Dévolution .... : **D**
Hommes améliorés .... : **H**
Races futures .... : **R**
Surhommes .... : **S**

1799 **SAINT-MARTIN, Claude de** : ***Le Crocodile, ou la guerre du bien et du mal*** **S**
(De l'imprimerie-librairie du Cercle Social, Paris, 1799; Triades-Éditions, Paris, 1962)

1802 **RESTIF DE LA BRETONNE** : ***Les Posthumes*** **S**
(Imprimé à Paris, se vend chez Duchène, rue des Grands-Augustins, 4 vol., 1802)

1808 **FOURIER, Charles** : ***Oeuvres*** **R**

1837 ▸ ***Théories des quatre mouvements et des destinées générales***
(Leipzig [Lyon], 1808, ; réédité par Anthropos, Paris, «Oeuvres complètes de Charles Fourier» tome I, 1966)

▸ ***L'Archibras de Fourier : un manuscrit censuré***
(in «La Brèche, Action Surréaliste» nº 7, pp. 66/71, 1964)

▸ ***Publication des manuscrits de Charles Fourier***, année 1851
(Anthropos, Paris, «Oeuvres complètes de Charles Fourier» tome X, 1968)

▸ ***Manuscrits publiés par «La Phalange»***
(Anthropos, Paris, «Oeuvres complètes de Charles Fourier» tome XII, 1968)

1832 **BALZAC, Honoré de** : ***Louis Lambert*** **S**
(recueilli dans *Nouveaux contes philosophiques*, C. Gosselin, Paris, 1832; C. Gosselin, Paris, 1833; recueilli dans *Le Livre mystique*, Werdet, Paris, 1836; nombreuses rééditions)

1838 **DALBIS, Comte** [BARBIER, Aristide] : ***Solênopédie (ou révélation d'un nouveau système d'éducation pour l'homme et les animaux)*** **HS**
(Librairie Médicale de Labé, Paris, 1838)

1846 **SOUVESTRE, Émile** : *Le Monde tel qu'il sera* **H**
(W. Coquebert, Paris, ill. Bertall, 1846; Michel Lévy frères, «Collection Michel Lévy», 1859)

1857 **BONNARDOT, Alfred** : *Archéopolis* (n) **R**
(possible publication in «L'Abeille Impériale» entre 1855 et 1857; recueilli dans *Fantaisies multicolores*, Castel, Paris, 1857; recueilli dans *Paris capitale des ruines*, Recto–Verso, Bruxelles, «Ides et Autres» h.c. nº 49, 1994)

1887 **RAMEAU, Jean** : *Empoisonnement au XXI° siècle* **R**
(recueilli dans *Fantasmagories, histoires rapides* : Ollendorff, Paris, 1887; recueilli dans la présente anthologie)

1887 **RAMEAU, Jean** : *La Vie électrique* **R**
(recueilli dans *Fantasmagories, histoires rapides* : Ollendorff, Paris, 1887; recueilli dans la présente anthologie)

1889 **BOUSSENARD, Louis** : ***Dix mille ans dans un bloc de glace*** **R**
(in «La Science Illustrée» nº 90 à 100, du 17 août au 26 octobre 1889, ill. Ch. Clérice; recueilli dans *Les Secrets de M. Synthèse*, Flammarion, Paris, «Les Grandes aventures», ill. Ch. Clérice, vers 1890; Marpon & Flammarion, Paris, «Auteurs célèbres» nº 145, sd)

1890 **ROBIDA, Albert** : *La Vie électrique* **R**
(Librairie Illustrée, Paris, ill. A. Robida, 1890; in «La Science Illustrée» nº 209 à 244, du 28 novembre 1891 au 30 juillet 1892, ill. A. Robida; recueilli à la suite de *Le Vingtième siècle*, Librairie Illustrée Montgrédien, Paris, ill. A. Robida, 1895; Librairie Illustrée, Paris, non ill., 1895)

1892 **ROBIDA, Albert** : *Voyage de fiançailles au XXème siècle* **R**
(Librairie L. Conquet, Paris, 200 ex., ill. A. Robida, 1892)

1892 **TARDE, Gabriel** : *Les Géants chauves* (n) **SR**
(in «Revue Politique et Littéraire – Revue Bleue» tome L nº 19, du 5 novembre, 1892; recueilli dans la présente anthologie)

1893 **CAPUS, Alfred** : ***L'Homme–bicycle (légende pour l'an 1900)*** (n) **SR**
(in «Les Annales Politiques et Littéraires» [11ème année] nº 506 du 5 mars 1893, pp. 148/149; recueilli dans la présente anthologie)

1894 **SPRONCK, Maurice** : ***L'An 330 de la république (XXIIe siècle de l'ère chrétienne)*** **R**
(Léon Chailley, Paris, 1894)

1896 **DEBANS, Camille** : *Un fou d'après–demain* (n) **S**
(recueilli dans *En pique–nique* : Armand Colin, Paris «Publication Annuelle du Comité de la Société des Gens de Lettres», 1896)

1898 **GOUDEZKI, Jean** : *L'Homme–à–pied* (n) **R**
(recueilli dans *Hercule ou la vertu récompensée* : Félix Juven, Paris, «Petite Collection du Rire» nº 9, ill. Lebègue vers 1898)

1902 **JARRY, Alfred** : *Le Surmâle* **S**
(Fasquelle, Paris, 1902; Éditions de la Revue Blanche, Paris, 1905; nombreuses rééditions)

1906 **FOREST, Louis** : *On vole des enfants à Paris* **HS**
(in «Le Matin» du 25 juin au 23 septembre 1906, sous le titre *Un reportage sensationnel : Le voleur d'enfants*; Tallandier, Paris, «Livre National – série rouge» 1ère série nº 17, 1909)

1908 **SAGERET, Jules** : *La Race qui vaincra* (n) **R**
(recueilli dans *Paradis laïques* : Mercure de France, 1908; G. Crès, 1924; recueilli dans la présente anthologie)

1909 **MULLEM, Louis** : *Le Progrès suprême* (n) **R**
(recueilli dans *Contes ondoyants et divers* : Éditions d'Arts et de Littérature, Paris, 1909)

1909 **DAIREAUX, Max** : *En plein vol* (n) **R**
(in «La Vie Illustrée» [12ème année] nº 567 du 28 août 1909, pp. 405/406; in «Bulletin des Amateurs d'Anticipation Ancienne et de Fantastique» nº 13, 1994; recueilli dans la présente anthologie)

1910 **TÉRAMOND, Guy de** : *Le Miracle du Pr Wolmar* **HS**
(Éditions du Monde Illustré, Paris, 1910; sous le titre *L'Homme qui peut tout*, M. Vermot, Paris, couv. ill., sans date)

1919 **ROBIDA, Albert** : *L'Ingénieur Von Satanas* **D**
(La Renaissance du Livre, Paris, ill. A. Robida, 1919)

1920 **ARNYVELDE, André** : *L'Arche* **S**
(Société Mutuelle d'Éditions, Paris, 1920; Club Futopia, Lausanne, 1961)

1920 **LOR, André de** : ***Toutou-Chien écrivain*** **R**
(Édition de la Revue des Indépendants, René Madaury, Paris, 1920)

1921 **LEBAS, Georges** : ***Jean Arlog, le premier surhomme*** **S**
(F. Rouff, Paris, «Le Grand Prix du Public» nº 6, 1921)

1922 **MILLE, Pierre** : ***Dans mille ans*** (n) **D**
(in «Les Oeuvres Libres» 1ère série nº 7 de janvier 1922, A. Fayard)

1922 **VAUTEL, Clément** : ***Le Dernier piéton*** (n) **R**
(in «Je Sais tout» de juillet 1922, ill. Félix Lorioux; texte remanié : in «Almanach Illustré du Petit Parisien» de 1927, ill. Alain Saint-Ogan, 1926; in «Bulletin des Amateurs d'Anticipation Ancienne et de Fantastique» nº 13, 1994)

1923 **SPITZMULLER, Jean** : ***Une expédition aux ruines de Paris*** **RD**
(En 4 fascicules : *L'Hélioscope géant*, *La Cité disparue*, *La Fin d'une race* et *Yuki-Yako*, France-Éditions, Paris, «Beaux Romans d'Aventures» nº 69 à 72, couv. ill. E. Yrondy, 1923)

1923 **MICHEL, Paul** : ***La Flamme sacrée*** (n) **D**
(recueilli dans *La Révolte des singes* : Éditions du Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais, 1923; recueilli dans la présente anthologie)

1924 **ROGER, Noëlle** : ***Le Nouvel Adam*** **S**
(in «La Petite Illustration» n° 179 à 184, ill. L. Sabattier, 1924; Albin Michel, Paris, 1924)

1925 **MOSELLI, José** : ***La Fin d'Illa*** **R**
(in «Science et Voyages» nº 283 à 306, du 29 janvier au 9 juillet 1925, ill. André Galland; in «Fiction» nº 98 et 99, janvier et févier 1962; Rencontre, «Chefs-d'oeuvre de la Science-fiction» nº (3), 1970; Grama, Bruxelles, «Le Passé du futur» nº 7, 1994; recueilli dans *Atlantides les îles englouties*, Presses de la Cité «Omnibus», 1995)

1926 **PROUMEN, Henri-Jacques** : ***Surhommes*** (n) **R**
(in «La Dernière Heure» du 9 juin 1926; recueilli dans *La Boîte aux marionnettes* : Jos Vermaut, Bruxelles, 1930; recueilli dans la présente anthologie)

1928 **MAGOG, H.J.** : ***Trois ombres sur Paris*** **SR**
(Gallimard, «Chefs-d'oeuvre du roman d'aventures» 1ère série, couv. ill. R. Parry, 1928; sous le titre *Le Secret du professeur Fringue* : Tallandier, «Le Lynx» nº 27, couv. ill anonyme, 1941; Gérard, Verviers, «Marabout» nº 555, 1975)

1928 **PROUMEN, Henri-Jacques** : ***Sur le chemin des dieux*** **S**
(La Renaissance du Livre, Paris, 1928; in «Le Soir» du 26 août au 15 septembre 1930)

1929 **RYNER, Han** : ***Les Surhommes*** **R**
(G. Crès, Paris, 1929)

1929 **THÉVENIN, René** : ***Les Chasseurs d'hommes*** **S**
(in «Sciences et Voyages» nº 529 à 557,; du 17 octobre 1929 au 1er mai 1930, ill.; La Renaissance du Livre, Paris, «Le Disque Rouge», 1933; recueilli dans *Sur l'autre face du monde*, Robert Laffont, «Ailleurs et Demain – Classiques» nº (6), 1973)

1930 **PROUMEN, Henri-Jacques** : ***Le Sceptre volé aux hommes*** **SR**
(La Renaissance du Livre, Paris, 1930; Grama, Bruxelles, «Le Passé du Futur» nº 2, 1994)

1930 **PROUMEN, Henri-Jacques** : ***Points de vue...*** (n) **R**
(recueilli dans *La Boîte aux marionnettes* : Jos Vermaut, Bruxelles, 1930; recueilli dans la présente anthologie)

1931 **LA MARCHE, Marc** : ***Tréponème*** **S**
(Éditions de la Jeune Académie, Paris, 1931)

1932 **FERMONT, René** : ***Mon voisin le prophète*** **SR**
(Edgar Malfère, Paris, «Bibliothèque du Hérisson», 1932)

1934 **LEROUX, Gaston & STEEMAN, Stanislas-André** : ***Les Fils de Balaoo*** **H**
(in «Paris-Soir», 1934; Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1937; Éditions de Vischer, Paris, 1948)

1935 **MARTET, Jean** : ***La Partie de boules*** **S**
(in «La Petite Illustration» nº 716 à 719, 1935; Albin Michel, Paris, 1935)

1938 **APESTÉGUY, Pierre** : ***La Dame d'onze heures*** **H**
(Librairie des Champs-Élysées, «Le Masque» nº 262, 1938; La Bruyère, «La Cagoule» nº 24, 1946; Arthème Fayard, «Série Policière», 1952)

1942 **MINERATH, Marc** : ***L'Homme aux huit têtes*** **S**
(Baudinière, Paris, «Sur la piste», 1942; Édition de la Flamme d'Or, Viroflay, «Black-Out» nº 14, couv. ill. Jef de Wulf, 1953; abrégé sous le titre *Le Rival des dieux*, Jacquier [Éditions du Puits-Pelu], Lyon, «Le Glaive» nº 27, 1948)

1943 **BARJAVEL, René** : ***Ravage*** **D**
(Denoël, Paris, 1943; nombreuses rééditions)

1944 **BÉLIARD, Octave** : ***Le Malacanthrope*** (n) **D**
(recueilli dans *Le Décapité vivant, et autres histoires d'outre-vie* : Le Livre de Paris, Paris, 1944; recueilli dans la présente anthologie)

1944 **BARJAVEL, René** : ***Le Voyageur imprudent*** **RD**
(Denoël, Paris, 1944; nombreuses rééditions)

1946 **RICARDO, Capitaine** : ***Le Mort-vivant* & *Le Comte San Salvador*** **S**
(G. D'Hondt & D. De Grave, Bruxelles, «Le Capitaine Ricardo raconte ses récits d'aventures» nº 6 & 10, 1946; G. Van Loo, Anderlecht, «Le Capitaine Ricardo raconte une aventure» nº 386 & 3??, ill. anonyme, sd)

1953 **BRUSS, B.R.** : ***Apparition des surhommes*** **SR**
(Jean Froissart, Paris, «Temps futurs» nº 1, 1953)

1955 **AMFREVILLE, Henri d'** : ***L'Homme nu*** **R**
(Bernard Grasset, Paris, 1955)

1958 **PATMOS, Jean de** : ***Anthropothéose*** **S**
(Éditions du Scorpion, Paris, «Alternance», 1958)

1960 **MURELLI, Jean** : ***De mon sarcophage*** **S**
(Fleuve Noir, Paris, «Angoisse» nº 61, couv. ill. M. Gourdon, 1960)

L'HOMME-BICYCLE
(LÉGENDE POUR L'AN 1900)
d' **Alfred CAPUS**
(1893)

Grand humoriste de la fin du XIXème et du début XXème, de la génération des Allais, Renard et Karr, qui oeuvra parcimonieusement pour la SF au fil de quelques nouvelles assez anodines : on lui doit notamment Les cochers de l'avenir *(1893, description caricaturale de l'emprise des conducteurs de fiacre sur leurs passagers),* Un dîner en 1910 *(1907) et* Un cours de littérature en 1920 *(1911, le titre parle de lui-même). Mais son texte le plus achevé en ce domaine reste* L'Homme-bicycle, *à une époque qui commençait à sacrer la «petite Reine».*

I

C'était un garçon de la Provence, nommé Marius. On sait que cette région produit en quantité des hommes d'une force extraordinaire, des lutteurs et des phénomènes de toute sorte; et c'est au point qu'un homme-serpent qui ne serait pas du midi n'aurait, pour ainsi dire, aucune chance d'arriver à une situation quelconque.

Non seulement Marius en était, et de père en fils depuis de nombreuses générations, mais encore il se montra dès son jeune âge doué d'une façon exceptionnelle pour les exercices du corps. Le bicycle jouissait à cette époque d'une vogue fabuleuse, et il avait fini par remplacer à peu près complètement les autres genres de locomotion. Il faisait partie intégrante de l'éducation des jeunes gens de la bourgeoisie; les lycées et collèges avaient des professeurs de bicycles, et la seconde partie du baccalauréat ès-lettres comportait un examen de bicycle dans le cours de la Faculté.

On donna un bicycle à Marius lorsqu'il eut atteint sa quatrième année. En l'apercevant, et sans qu'on lui ait fourni la moindre indication, Marius sauta sur l'instrument, et, au bout de cinq minutes, aucun des mystères du bicycle ne lui était étranger. Sa famille fut émerveillée et comprit aussitôt qu'il serait un jour un des maîtres de ce sport. Et, au lieu de contrarier sa vocation, comme les parents n'ont que trop coutume, le père de Marius laissa son fils s'abandonner à ses instincts naturels. L'enfant était d'ailleurs d'une

rare intelligence, et, tout en cultivant le bicycle avec ferveur, il ne dédaigna pas les exercices purement intellectuels. Entre deux records, il apprenait la lecture ou un peu d'arithmétique, et il n'avait pas seize ans qu'il savait déjà lire, écrire et compter, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie.

Les succès les plus flatteurs récompensèrent ses hautes capacités. Ce fut lui qui gagna en 1900 la grande course de Paris–Kamtchatka organisée par la presse française en l'honneur de la fin du siècle. Toutes les nations avaient envoyé des représentants à cette cérémonie solennelle; les Anglais n'arrivèrent qu'en seconde ligne, distancés par Marius de plus de quinze cents lieues, et ce succès magnifique augmenta encore le prestige de la Provence dans l'opinion publique.

A voir le jeune méridional monté sur son bicycle, on eût juré que le bicycle et lui ne faisaient qu'une seule et même personne, et c'était une question que l'on pouvait se poser, de savoir si c'était Marius qui conduisait son bicycle ou le bicycle qui entraînait Marius, tant leurs mouvements communs étaient aisés, amples et harmonieux.

Vous connaissez cette histoire d'un acrobate fameux qui arrive un jour sur les mains dans la salle à manger familiale. En l'apercevant sa fille murmure :

– Oh ! papa marche les pieds en l'air et la tête en bas. Il doit être préoccupé.

Ainsi, lorsque Marius n'était pas sur son bicycle, il avait un air gauche et emprunté : il lui manquait visiblement quelque chose. Il en était même venu à ce point qu'il avait besoin de cet instrument pour accomplir les actions les plus simples de la vie, pour passer d'une pièce à l'autre de son appartement, pour s'aller mettre à table, et il ne dormait d'un sommeil paisible qu'avec son bicycle entre les jambes.

Cependant, à l'âge de vingt ans, Marius, ayant épuisé toutes les joies que les bicycles de ce monde peuvent procurer, fut saisi de mélancolie. Il murmurait :

– Je suis le plus fort de tous les bicyclistes connus; tout ce qu'on peut faire avec un bicycle, je l'ai accompli et au–delà. J'ai parcouru les cinq parties du monde, j'ai étonné mes contemporains. Que me reste–t–il à faire ? Oh ! l'humanité est bien bornée !

Et il poussait de longs soupirs sur la vanité de toutes choses. Un matin, après avoir ruminé ces tristes réflexions, il monta machinalement sur son bicycle et s'élança dans la campagne.

II

Il ne tarda pas à éprouver une sensation étrange. Il avait beau rouler avec une rapidité vertigineuse, il n'avait plus la notion de l'effort ni de la fatigue. Il lui semblait que le bicycle entrait pour ainsi dire en lui, devenait une partie intégrante de son individu. Ses mains dirigeaient le gouvernail machinalement, comme si c'eût été un de ses propres doigts; ses pieds et les pédales étaient confondus au point qu'il ne savait plus où finissait sa chair et où commençait le bicycle. Ayant heurté un caillou pointu avec une roue, il eut le même mal que s'il avait marché pieds nus sur des pierres.

«Voilà qui est particulier !» s'écria–t–il. Il modéra son allure, s'arrêta et essaya de descendre. Mais alors il crut que la folie s'emparait de lui ou qu'il était victime de quelque cauchemar inouï. Il voulut se pincer le bout de l'oreille avec les doigts pour se réveiller, ainsi que c'est la mode en Provence, mais les mains ne purent se détacher du gouvernail. Il voulut retirer ses mains des pédales : ses pieds restèrent implacablement fixés. Il tenta de hausser son séant; son séant et le siège du bicycle étaient inséparables l'un de l'autre.

En proie aux plus bizarres pressentiments, tourmenté d'une inquiétude inexprimable, Marius rentra chez lui et expliqua à sa famille le phénomène surnaturel dont il était le jouet. Ses parents se moquèrent d'abord de lui, supposant une de ces farces comme les méridionaux ont l'habitude de se faire entre eux.

– Descends de ton bicycle, eh ! feignant ! lui crièrent ses petits frères.

Il fallut que Marius versât d'abondantes larmes pour qu'on commençât à prendre son aventure au sérieux.

Té ! tu t'es empêtré là–dessus ! lui dit son père. Attends, je vais te retirer de là, nigaud !

Mais, quelque effort que fit le père de Marius, il fut incapable de disjoindre son fils et le bicycle. Alors, comprenant qu'il se passait quelque chose de fantastique, toute la famille se mit à genoux et adressa des prières au ciel en sanglotant. Puis on alla quérir des voisins qui furent épouvantés et firent le signe de la croix. Le bruit s'en répandit bientôt dans tout le quartier et un grand rassemblement eut lieu devant la porte de l'habitation de Marius.

– Il faut l'exorciser, murmura une brave dame qui se précipita chez le curé de la paroisse, lequel vint en toute hâte. Mais il eut beau jeter de l'eau bénite sur le malheureux Marius, lui et le bicycle n'en

restèrent pas moins intimement unis.

– Ça ne regarde pas la religion, dit le curé. Je vous conseille d'envoyer chercher un médecin.

III

L'homme de la science, esprit sceptique et qui ne croyait pas aux miracles, refusa d'abord de se déranger pour une pareille sottise.

– Votre Marius est un farceur qui veut faire poser le médecin ! déclara-t-il avec autorité.

Mais on insista tellement qu'il consentit à se rendre chez lui. Il lui tâta le pouls, l'ausculta, appuya la tête contre la poitrine.

– Allons, mon garçon, vous n'avez rien du tout, conclut-il.

– J'ai mon bicycle, gémit Marius.

– Comment ! Vous voulez me faire accroire, à moi, que vous ne pouvez pas descendre de là ! s'écria le docteur, indigné.

– Essayez, reprit Marius, vous verrez bien.

Le docteur le secoua terriblement.

– Vous êtes un entêté, un imposteur ! La science démontre que lorsqu'un homme est monté sur un bicycle, il doit pouvoir nécessairement en descendre, et ce n'est pas au commencement du vingtième siècle, après tous les progrès que nous avons accomplis, que vous changerez les lois de la mécanique.

Marius poussa de lamentables gémissements.

– Puisque je vous dis que je ne peux pas, docteur. Ne m'abandonnez pas, je vous en supplie.

Touché par l'accent de sincérité de cette prière suprême, le docteur, qui n'était pas au fond un méchant homme, examina de nouveau Marius, l'interrogea sur sa vie, lui demanda si une pareille chose était déjà arrivée à une personne de sa famille.

– Jamais je ne l'ai ouï dire, fit le père.

– Alors nous ne sommes pas en présence d'un cas d'atavisme et je n'y comprends plus rien.

A tout hasard, il ordonna une potion, ajoutant :

– Je reviendrai demain, et si les choses sont dans le même état, j'appellerai deux de mes collègues en consultation et nous enverrons un rapport à l'Académie de médecine.

Marius sur son bicycle ne ferma l'oeil de toute la nuit. Au matin, les trois docteurs arrivèrent et furent extraordinairement embarrassés. Ils finirent par déclarer que le cas de Marius ne concernait pas la médecine et qu'il fallait venir des chirurgiens de Paris.

Deux jours après, cinq des plus renommés maîtres de l'art étaient assemblés autour du bicycle de Marius, et leur avis unanime était que le bicycle et Marius ne pouvaient plus être séparés que par une intervention chirurgicale qui coûterait la vie, sinon au bicycle, du moins à l'homme. L'un deux voulut même pratiquer immédiatement l'autopsie dans l'intérêt de la science; il ne renonça qu'avec peine à cette idée qui fut vivement combattue par Marius et sa famille.

– Vous êtes devenu homme-bicycle, conclurent les savants. Cela devait fatalement se produire un jour ou l'autre.

– Peut-on vivre ainsi ? demanda Marius.

Une nouvelle discussion s'engagea, d'où il résulta que l'on pouvait parfaitement vivre, à condition toutefois de prendre des précautions et d'éviter les courants d'air.

Cependant les journaux s'étaient emparés de l'affaire et Marius, interviewé plus de deux mille fois, devint l'homme le plus célèbre de la Terre.

IV

Le pauvre Marius finit par s'accoutumer à son étrange position. Même, il y trouva peu à peu du charme, un je ne sais quoi de piquant et d'imprévu. Il recevait des visites flatteuses, des hommages sans nombre et des compliments qui chatouillaient son amour-propre. Des femmes qui l'avaient dédaigné lorsqu'il n'était qu'un homme comme tout le monde tombèrent amoureuses de lui et il eut la joie cruelle de les repousser à son tour. Plusieurs s'asphyxièrent par suite de leur désespoir.

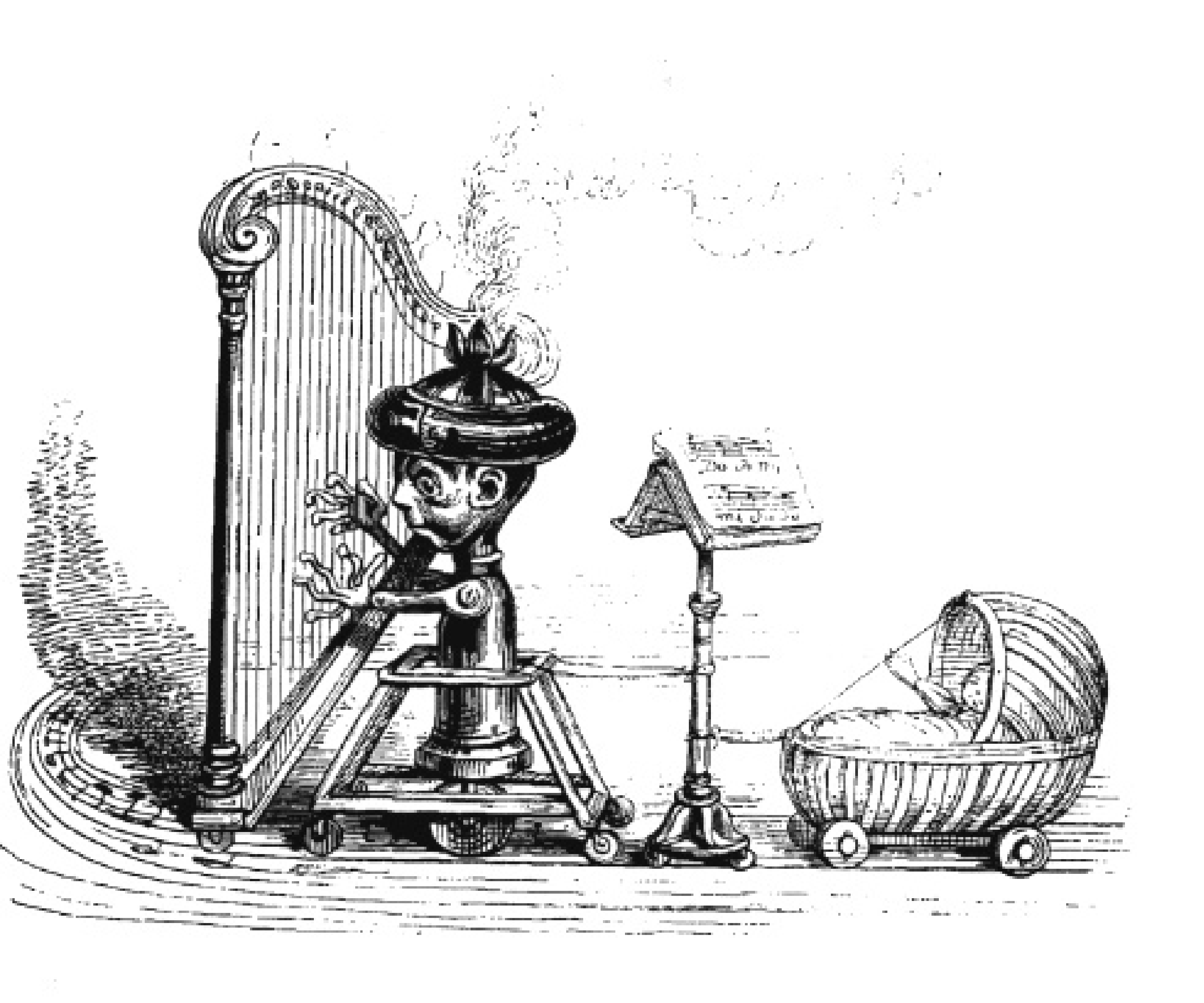
Inutile de dire que les plus brillantes propositions lui furent faites par des imprésarios américains. mais il refusa énergiquement de s'exhiber sur une scène et voulut rester au milieu de sa famille dans sa ville natale dont il était l'orgueil. Il refusa également de se présenter à la députation, malgré la certitude d'être élu par ses concitoyens. Aucune ambition politique ne le tentait, et il ne cachait même pas son dédain pour les fonctions publiques. Au 14 juillet cependant, il consentit à être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.

Enfin, une année, passa en Provence un princesse belle comme le jour. Elle alla rendre visite à Marius, de même que le faisaient tous

les touristes et devint éperdument éprise du jeune homme. Elle déclara à son royal père qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que lui.

La roi commença par refuser, mais, son médecin ayant dit que la princesse ayant dit que la princesse se mourait de chagrin si elle n'épousait pas Marius, il se laissa fléchir. Les noces se firent dans les délais légaux et d'une façon somptueuse.

Un an après, la princesse accouchait d'un fils monté sur un petit bicycle de chair et d'os, ce qui était facile à prévoir. Ainsi naquit parmi les hommes, au commencement du vingtième siècle, une race d'hommes–bicycles, analogue aux centaures de l'antiquité. Cette race fut fertile en esprits ingénieux et remarquables, et jeta un peu de distraction dans l'humanité.



LE MALACANTHROPE
d' **Octave BÉLIARD**
(1944)

Est–il encore besoin de présenter cet auteur, un des rares du début du siècle à avoir été réédité à notre époque ingrate ? Faut–il encore citer son chef–d'oeuvre, Les Petits hommes de la pinède *(1927/28), ses fort bonnes nouvelles livrées à «Lectures pour tous» (et souvent magnifiquement illustrées, notamment par Lanos) et déplorer son oeuvre trop peu prolifique, bien que déflorée par quelques textes insipides (*La Petite fille de Michel Strogoff, Le Message mystérieux*) ?*

Point n'est besoin, pour prouver l'origine animale de l'homme, de découvrir dans quelque Malaisie les ossements fabuleux de l'anthropopithèque ou, dans les cavernes de la Vézère, les débris du plus vieux crâne de l'humanité. La preuve est près de nous, palpable; elle se promène sur les boulevards. Ce n'est point avancer une nouveauté que de dire que l'homme s'est enlaidi depuis Alcibiade et Antinoüs. On rencontre à tout instant, sur le trottoir, des faces simiesques, des profils chevalins, des groins qui sont comme un souvenir lointain de la race porcine, des têtes plates, pustuleuses, fendues de lèvres longues et molles manifestement batraciennes.

Comment expliquer ces ressemblances animales, si l'on n'admet pas que la matière vivante, après l'effort continu qui l'éleva jusqu'à l'harmonie de la forme humaine, ne pouvant plus se maintenir dans ce splendide et instable équilibre, commence à subir un mouvement de régression reproduisant à rebours les étapes primitives? Et la dégénérescence, dans ce monde où tout mouvement est circulaire, n'est–elle pas la meilleure preuve du progrès antérieur? Oui, frères humains, nous sommes en train de boucler la boucle et nous nous acheminons lentement mais sûrement vers la petite masse de gélatine amorphe, flottant sur les fleuves, qui fut notre origine et qui sera notre fin.

Dans l'homme, l'animal commence à montrer le bout de l'oreille et ces camarades ridicules que nous appelons les monstres sont effrayants et vénérables par la similitude qu'ils ont recouvrée de nos ancestralités oubliées.

J'ai connu l'un de ces monstres qui fut, je le crois, un type unique

jusqu'ici. C'était un homme limace, un malacanthrope. Sa singularité n'apparaissait pas au premier regard. Je le rencontrais, sur le parvis d'une église, dont il était le familier, tendant une sébile à la générosité des passants. En le voyant se traîner d'un mouvement reptilien sur son ventre sessile, tout le monde le prenait pour un vulgaire cul-de-jatte; mais c'était un cul-de-jatte particulièrement infortuné, car il était aveugle. Du moins je le pensais en considérant ses paupières rétractiles ouvertes sur un orifice en machin de poule qui s'animait comme une petite bouche ronde sans parole. Ceux qui passaient avaient pitié car la sébile était toujours pleine. Je ne manquais jamais de parler au bonhomme. Une certaine habitude m'en vint à la longue et, pour lui marquer plus de sympathie, je lui pris un jour la main. Qu'on juge de mon effroi et de mon dégoût : cette main était molle et souple comme si des cartilages y avaient remplacé les os.

Le malheureux sentit mon recul. Il hocha douloureusement la tête.

– Ce n'est pas la dernière de mes infirmités, dit-il, et ce n'est pas la plus horrible. Il en est une dont je n'ai confié le secret à personne, car elle me rendrait la honte de l'espèce.

«Je vous la dirai pourtant, car vous m'êtes étranger : on se soulage sans péril à conter ses infortunes à un inconnu compatissant.»

– Quelle infirmité, m'écriai-je, peut donc s'ajouter à celles d'un cul-de-jatte, d'un ostéomalacique et d'un aveugle ?

– C'est justement que je ne suis pas aveugle. Plût au ciel que le fusse ! Dans les trous noirs de mes orbites, il y a des yeux, des yeux qui épouvantent, et pour les cacher, je me suis voué, en public, à une cécité volontaire.

– Je ne vous comprends pas.

– Évidemment, reprit l'infirme qui, tout aussitôt, adopta la pose des personnages des anciens romans quand ils racontent leur histoire. Vous comprendrez lorsque vous saurez l'origine de mes maux. Mon père était bureaucrate, comme l'avaient été son père et son grand-père. Des générations d'hommes lents et sédentaires les avaient précédés. Peu à peu, dans cette race dont je suis l'aboutissant et le dernier rejeton, la nature qui ne veut rien d'inutile abolit des organes qui n'étaient que de vains ornements. Déjà, les jambes de mon père étaient courtes et à peu près inaptes à la marche. Moi je naquis sans membres inférieurs avec un corps mou comme celui d'une pieuvre, élastique comme du caoutchouc. Le temps n'amena aucun durcissement des os. Je dus marcher symboliquement sur un

rond de cuir. On ne laissa pas de me faire donner une excellente éducation qui paraît à mon langage. J'avais alors des yeux comme ceux de tout le monde, avec cette particularité, voulue par mes ancêtres calligraphes et méticuleux, que j'étais myope plus qu'on ne saurait l'être, obligé pour lire de toucher mon livre du bout de mon nez. Il m'était impossible de voir le visage de mes interlocuteurs, tout objet placé à un demi-mètre de moi se changeait en vapeurs confuses. L'effort continu que je faisais pour apercevoir les choses éloignées produisit chez moi ce que le même effort produit chez tous les myopes : mes yeux déjà très ovoïdes saillirent hors des orbites comme s'ils tentaient de s'élancer vers l'objet de leur curiosité. Mais c'est ici que ma myopie sortit de l'ordinaire. Avais-je des muscles supplémentaires, inexistants chez les autres hommes? Faut-il accuser la singulière élasticité de mes tissus ? Je remarquais qu'après avoir vu ce que je désirais voir, mes yeux rentraient profondément sous les paupières comme des jumelles dans leur étui, si bien que je pouvais à volonté les faire saillir ou les faire disparaître. L'anomalie s'accrut par l'usage. Poussé par un désir immodéré d'y voir clair, je projetais mes yeux de plus en plus loin, leurs attaches se distendirent, s'allongèrent... A l'heure actuelle, la fonction viciée remplissant misérablement son rôle de créatrice d'organe, mes globes oculaires, lorsque je les dirige vers la contemplation du monde extérieur, apparaissent à un pied et demi de mon visage, portés par un pédoncule creux de l'aspect le plus horrible. Vous comprenez maintenant, Monsieur, ajouta le mendiant, pourquoi je me suis imposé l'obligation d'être aveugle, hors les cas où la solitude me permet de me délasser de cette affreuse nuit, ce qui est rare, car je suis marié. Cela vous étonne peut-être ? Une mendiante a bien voulu de moi. Chez les pauvres, les considérations qui décident au mariage sont un peu différente de ce qu'elles sont chez les riches. Une infirmité susceptible d'attirer l'attention des passants est un capital. Épouser un cul-de-jatte dans notre monde, c'est faire un mariage d'argent. Et je suis un amoureux époux, attentif seulement à cacher à ma compagne une disgrâce qui l'éloignerait de mes bras.

– Mais, mon ami, votre raisonnement est stupéfiant ! Il faut la lui montrer, au contraire, la montrer à tout le monde. Un homme habile sait tirer parti de ses tares. Au lieu de grelotter à la porte des églises vous pouvez être riche, éclipser en renommée les Frères Siamois, l'Homme-Chien, la Femme à Barbe, attirer sur vous la curiosité de la science. Vous sacrifiez à l'amour problématique d'une pauvresse

qui, déjà peut-être, s'écoeure de votre corps mou dépourvu de jambes, toute une vie de bien-être et d'appétits satisfaits. Vous pouvez même être utile, mettre au service de la science, de la police, un oeil qui pénètre aisément là où la tête d'un homme ne saurait pénétrer... Vous êtes un monstre, soit. Il ne faut pas s'effarer d'un mot dont on étiquette toutes les formes inusitées. Un monstre a des facultés que ne possède pas le commun des mortels. Vous achetez d'un peu de laideur des avantages incroyables. Usez-en !

Le crépuscule tombait durant notre conversation. Nous étions tous deux seuls sur le parvis. Je vis sur la figure de l'homme une grimace d'étonnement heureux.

– Y pensez-vous ? dit-il.

Et comme s'il ne pouvait résister au désir de m'interroger du regard, ses paupières lentement se développèrent comme des doigts de gant retourné. Et ce fut l'érection épouvantable de deux trompes livides qui projetèrent vers ma face deux gros yeux fixes et brillants.

Je poussai un cri et me sauvai comme un voleur. Quand je fus assez loin, je me détournai. Une femme déguenillée, sa femme évidemment, donnait la main au phénomène redevenu aveugle qui se traînait sur les pavés avec la lenteur inquiète d'une limace qui a rentré ses cornes.

A quelques temps de là, passant par le même endroit, je vis le malacanthrope. Il avait un bandeau sanglant sur les yeux.

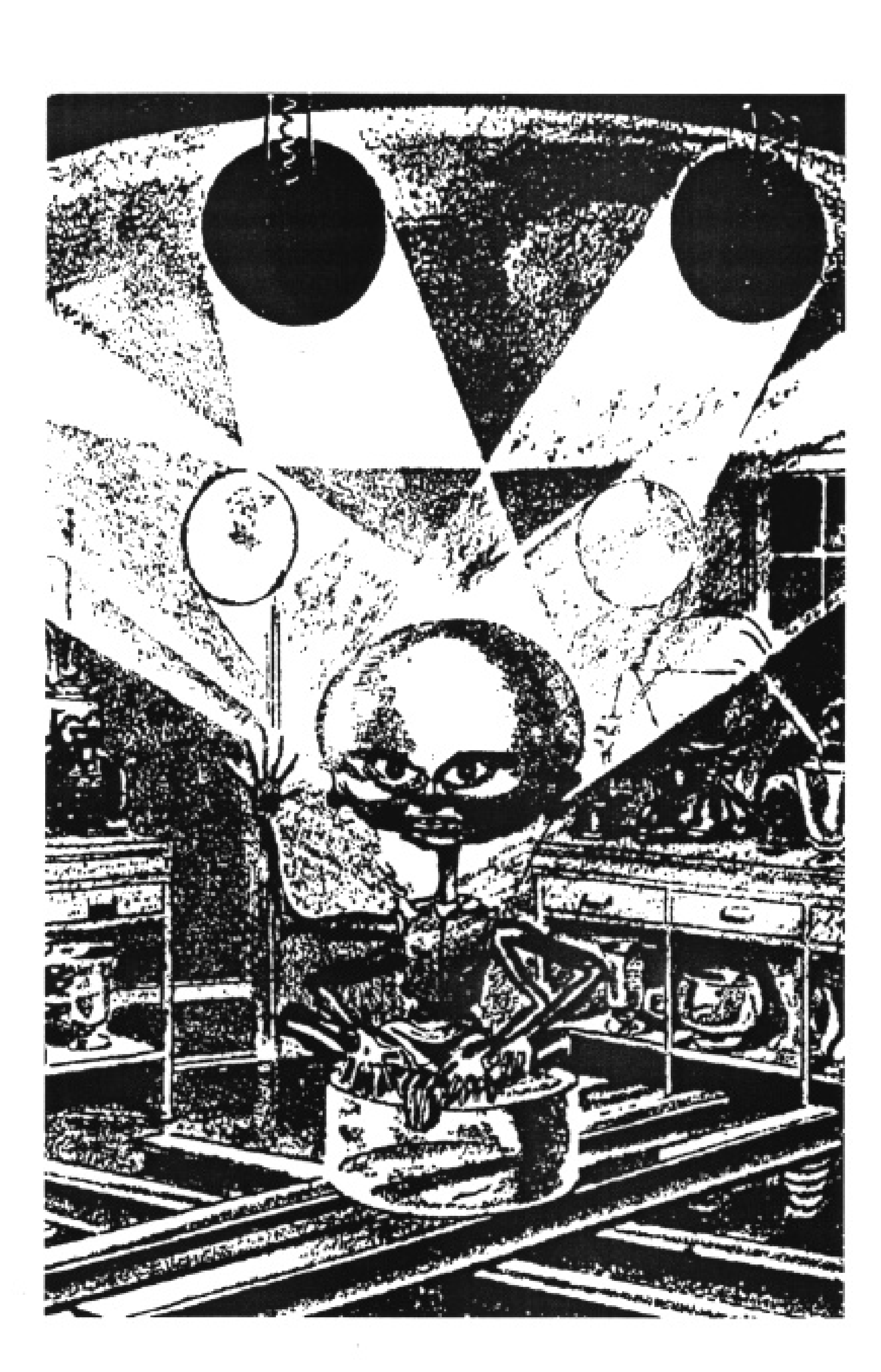
– C'est, me dit-il, que je suis en vérité devenu aveugle. Cet événement qui m'eut naguère comblé de joie augmente la désespérance de ma vie. C'est l'amour, la jalousie d'amour qui m'a aveuglé. J'avais pris soupçon sur la fidélité de ma femme : elle s'en laissait conter par un manchot. En amour, je le comprends maintenant, il faut avoir des jambes. Un soir, je les entendis chuchoter dans la chambre voisine de celle où j'étais couché. La curiosité me tenailla, si forte que je projetai violemment mes yeux au dehors. J'étais, sans m'en douter, face à la muraille : mes pauvres vilains yeux la heurtèrent douloureusement et j'en fus tout d'abord ébloui. Remis de ce coup, je rampai silencieusement vers la porte légèrement entr'ouverte derrière laquelle j'entendais un bruit de baisers. Mon coeur battait à se rompre et j'étais indigné, dans cette circonstance, de me faire à moi-même les cornes, plus malheureux en cela que tous les malheureux maris.

«J'insinuais mes yeux dans la fente de la porte et ne pus, hélas ! le faire sans bruit, ce qui éveilla l'inquiétude des amants. Brusquement

je hurlai et tombai ensanglanté, sans connaissance. La porte, en se refermant, avait éteint pour jamais mes chandelles.»



Louis Lambert, le surhomme de Balzac



LES GÉANTS CHAUVES
de **Gabriel TARDE**
(1892)

Appelez-le, de son nom de plume, Gabriel de Tarde ou Gabriel Tarde, peu m'en chaut, mais le sociologue Jean Gabriel de Tarde [1843-1904] reste l'auteur méconnu de deux excellents textes, Fragment d'histoire future *(1896), qui eut l'honneur d'être publié tant en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis, et le délirant* Les Géants chauves.

C'était en l'an de grâce 1992. On doit faire remonter à cette date précise le premier germe de la plus merveilleuse révolution qui ait régénéré notre espèce. A la fin d'avril, par un beau jour, se promenait dans un parc seigneurial du midi de la France un illustre agronome philanthrope, éleveur et réformateur, nommé Samuel Zède.

La France alors avait fructueusement employé les loisirs inespérés d'une longue paix à se payer le luxe de quelques petites guerres civiles; divisée en une douzaine de républiques universelles, elle retournait, sous le nom de libertés communales, aux vexations féodales. Mais les Français, toujours spirituels, se réjouissaient d'être vengés par le grand czar Nicolas V ou VI, qui, après avoir emporté Berlin d'assaut et vassalisé l'empire d'Allemagne, étendait sa domination jusqu'aux bords du Rhin.

Plus soucieux de nos vrais intérêts, Samuel méditait en se promenant sur ce déluge moscovite. Il prêtait peu d'attention aux chants des oiseaux, à la pureté de l'air et du ciel, à la limpidité d'une belle rivière qui passait aux pieds du château, emportant dans son cours de grandes barques escortées d'une file de batelets; car la destruction graduelle des chemins de fer, résultat du morcellement territorial, avait rendu à la navigation fluviale son ancienne prospérité. Notre docteur était fort peu poète, quoique rêveur au suprême degré, et même assez chimérique. Cependant, ce jour-là, il sembla plus frappé que d'ordinaire de la beauté de la nature. Il venait de faire sa tournée habituelle dans sa basse-cour, sa grange et son parterre de fleurs rares. Il avait donné un regard de paternelle admiration à ses beaux boeufs si gras qu'ils en étouffaient, à ses chevaux de course maigres et efflanqués comme le cheval de l'apocalypse, à ses magnifiques porcs tellement ensevelis dans leur

embonpoint que leur petite queue en spirale serait seule à les faire reconnaître. Il avait aussi jeté un coup d'oeil sur sa volière, où s'empâtaient les plus beaux mulâtres de l'univers, et sur son chenil, où hurlaient des temps à autre des chiens courants aux oreilles si longues que, en les secouant pour chasser leurs puces, ils faisaient un bruit de castagnettes espagnoles. Enfin, ses tulipes, ses roses doubles, ses dahlias extravagants, toute l'étincelante écume de sève et de vie que versaient en cascades irisées chacune de ses plates-bandes, avaient obtenu de lui un sourire de satisfaction.

Mais, cela vu, il redevint songeur et s'égara dans la forêt; et, arrivé près d'une clairière, il s'arrêta près d'un églantier. Devant lui s'ouvrait une des jolies fleurs si simples de l'arbuste épineux; la pure corolle aux cinq pétales à peine roses, et, suivant le langage du poète, «pâle comme une joue dont l'amour a bu les couleurs», lui offrait timidement sa coupe légère, telle que le ciel en présente souvent aux plus malheureux le long du sentier de la vie. Pour la première fois, le docteur parut remarquer cette beauté si peu compliquée; la comparant à ses roses doubles, il réfléchit profondément, et d'idée en idée, de comparaison en comparaison, je vais vous dire le chemin que fit sa pensée :

«Tel est donc, se disait-il, le thème originel de toutes les variations des horticulteurs; cette rose si pâle, si virginale, est la mère de toutes nos roses opulentes et provocantes. Quand je la rapproche cependant de la rose que j'observais tout à l'heure, que de contrastes ! Toute trace de parenté a disparu. Il y a un monde, un infini entre elles. Et, maintenant, si je fais un autre parallèle, si je me compare, moi savant, moi lettré, à ce paysan rustre et ignorant avec qui je causais avant de venir, soyons franc : l'intervalle entre lui et moi est-il égal à celui de ces deux fleurs, dont l'une est cultivée et l'autre ne l'est pas? Immensément moindre, assurément ! Les étamines de la fleur simple se sont transformées en pétales dans la fleur double : mais c'est un prodige; mais c'est comme si les bras de ce paysan s'étaient transformés en une paire d'ailes de chérubin attachées à mes flancs !

Or, je n'en puis douter, je ne vole point, et j'ai lieu de penser que, sauf quelques différences à son avantage, cet homme-nature est conformé comme moi, fils de la culture. S'il est sans doute plus envieux que moi et moi peut-être un peu plus égoïste que lui, malgré ma philanthropie, cela tient à ce que je possède et à ce qu'il veut posséder. Et cela ne tire point à conséquence. Il croit aux sorcières,

et j'ai cru aux tables tournantes. Son agriculture est un peu plus routinière que la mienne, mais, en compensation, elle est beaucoup moins ruineuse. Enfin, nous nous équivalons à très peu près. La puissance de l'éducation a donc une portée bien plus restreinte sur nous que sur les autres êtres, et les transformations que l'homme parvient à opérer en lui-même ne sont rien auprès de celle qu'il opère autour de lui.



«Mais allons plus loin. Ce canard sauvage que je vois là-bas diffère étrangement des canards de nos basses-cours, ses congénères. Il en diffère plus que je ne diffère du paysan en question. En revanche, il en diffère moins que l'églantier que j'ai sous les yeux ne diffère de la rose double de mon parterre. En poursuivant ces rapprochements, je crois qu'on arriverait à formuler

cette loi : Plus un être vivant est éloigné de l'homme (le canard, sans doute, est moins éloigné que la rose), plus l'homme le transforme radicalement; d'où il suit que de tous les êtres vivants, l'homme est celui que l'homme est le plus impuissant à transformer.

Toutefois, il n'en devrait pas être ainsi. Et cette loi n'est qu'un avertissement adressé à nos révolutionnaires. Qui se tiendrait de rire, en effet, de leurs prétentions et de leur emphase confrontées avec leurs résultats ! Ne dirait-on pas qu'ils nous ont déjà dotés de l'oeil additionnel de Considérant, parce qu'ils ont substitué leurs personnalités à d'autres nullités sur les sièges gouvernementaux ? Il n'est pas de secrétaire d'avocat, remis à flot par un coup de main révolutionnaire de son patron, qui ne croie de bonne foi son pays régénéré, se sentant lui-même quelque peu refait. Avec tout cela, nous marchons toujours sur nos deux jambes, la goutte en plus; et toutes ces régénérations successives, qu'on nous donnait par des transfusions de sang, n'en ont jamais été, en définitive, que des effusions, hélas ! Les plus vrais révolutionnaires sont ceux qui ont inventé la truelle, la meule, la presse à imprimer, le télescope, la locomotive; ils ont introduit dans notre existence et notre condition, sinon dans notre nature, quelques changements assez notables, et considérablement exagérés. Et encore, qu'est-ce que cela, des couteaux de fer au lieu de grattoirs de silex, et des locomotives au lieu de diligences, quand je songe aux étamines de mon églantier devenues pétales dans une fleur double? Et si on appelle ces modifications industrielles des progrès, le passage d'un monde à l'autre, la divinisation graduelle de l'humanité, – comment qualifiera-t-on la révolution végétale dont il s'agit?

Je consens qu'on se pâme devant le chiffre cabalistique de 1789 et que l'on considère tout ce qui précède comme antédiluvien. Mais qu'on m'apprenne ce qu'il y a de paléontologique dans les crânes de nos ancêtres, et en quoi le transformisme de nos savants trouve à s'appliquer dans cette révolution tant soit peu surfaite ? Révolution est un mot prétentieux appliqué au changement de chemise de l'espèce humaine. Il en est qui sont des bains plus ou moins utiles, parfois des bains de Pélias, plus souvent des bains maures, accompagnés de frictions très rudes. Mais, malgré les écorchements, la peau ne change pas ou change à peine.

«Le jour où l'homme dériva du singe, si l'on admet la chose, ce jour-là il se fit vraiment une révolution digne de ce nom. Mais, depuis lors, il ne s'est fait que des pastiches. Quand on songe à la timidité de nos radicaux, on est ébahi. Moïse apprend aux Hébreux la circoncision, Mahomet les ablutions aux Arabes, Lycurgue aux Spartiates le brouet noir; et ce sont là les plus radicales réformes. Les plus radicales révolutions humaines se sont certainement opérées dans les costumes; et du cuissard au pantalon il y a sans contredit beaucoup plus loin que de Barberousse à l'empereur Guillaume (Dieu ait son âme !). on se demande pourquoi les chemisiers, les chapeliers et les tailleurs n'ont été jamais appelés à jouer un rôle politique.

«Il est évident que, malgré toutes ces tentatives avortées, la nature humaine est une matière première que personne encore n'a su manufacturer. On en a fait le tour, on l'a attaquée indirectement par l'éducation (les plus hardis et les plus grands ont procédé de la sorte), ou simplement par une modification du régime politique, alimentaire ou intellectuel. Mais qui a pris résolument le taureau par les cornes ? Qui a traité la bêtise humaine, l'imbécillité humaine, notre plaie incurable, comme on traite la fièvre par la quinine, c'est-à-dire directement et par son spécifique ? Personne, je le répète, personne...

«En sorte que le cerveau, cette fleur de nos âmes, cette corolle délicate dont notre crâne est l'épais calice et notre colonne vertébrale la tige grossière, attend toujours son horticulteur ! Lycurgue épurait la race, mais d'une manière détournée, par une sélection artificielle, à la Darwin, des plus beaux enfants. Gall – un précurseur, celui-là ! – a visé le problème, mais il ne l'a point résolu. Il a divisé et carrelé le cerveau, comme un potager; mais, outre qu'il y a fort à retoucher à sa mosaïque, s'est-il préoccupé du point essentiel, à savoir du mode de culture de chacun de ses carreaux, le moyen de développer artificiellement les bosses qu'il a découvertes? Y pensez-vous ? Il ne l'eut point osé, quand même il l'eût pu ! Et il y a eu des poètes pour se scandaliser des hardiesses de l'*Audax Japeti genus* ! Eh quoi ! Tous les savants on trouvé tout simple pendant longtemps d'admettre que le crâne est le résultat du renflement et de la soudure de quelques vertèbres, et nous désespérions de pouvoir renfler un peu plus certaines parties de cet organe ! Quand nous occuperons-nous de chercher la clef de ce coffre-fort et de nos âmes?

«Chose prodigieuse ! Un misérable insecte, un cynips, qui n'a point fait l'anatomie d'un feuille de chêne ou d'une tige d'églantier (j'en vois un là justement), n'a qu'à mordre cette feuille ou cette tige, à y secréter une petite liqueur, et dans quelques jours elle grossit,

grossit à vue d'oeil, devient énorme, j'allais dire hydropique. Et nous qui avons disséqué le cerveaux, qui fabriquons même des cerveaux mécaniques, nous n'avons pas encore distillé dans nos laboratoires la liqueur précieuse qui, versée dans une des bosses du crâne, lui prêterait une tuméfaction subite, accompagnée d'un développement extraordinaire de la faculté mentale correspondante ! – Je me trompe; nous avons trouvé quelque chose d'approchant : le café. Mais son effet n'est ni localisé ni durable. Aussi n'est-il bon qu'à nous donner la légitime espérance de trouver mieux.

«Eh bien, s'il en est ainsi, que m'importent mes granges et mes basses-cours, mes chenils et mes serres chaudes; ne dois-je pas rougir de savoir grossir à volonté les épaules de mes boeufs, le ventre de mes verrats et allonger les oreilles de mes chiens, si je suis impuissant à développer d'un demi-centimètre la moindre protubérance crânienne d'un de mes enfants ?

«Me dira-t-on que ces longs siècles écoulés sans nulle transformation cérébrale font obstacle à une régénération subite du cerveau humain? Mais il n'en est rien. L'analogie répond du contraire. Durant des millions d'années, la primevère de Chine était restée simple jusqu'au jour où, au siècle dernier, il prit fantaisie à un jardinier de la doubler et de la varier, et en quelques années on ne la reconnaissait plus. Il y a telle famille de métayers qui, depuis l'empire romain, se transmet de père en fils son ignorance et sa rusticité invétérées; mettez aujourd'hui l'enfant au collège, élevez-le convenablement, et il se métamorphosera en petit crevé sans la moindre peine, ou en scribe ou en clubiste, et maniera la parole ou la plume tout aussi bien que son père la charrue.

«Ah ! si je pouvais ! O Gall, Lavater, Fourier et *tutti quanti*, puissé-je mériter d'être votre élève ! Et toi, petite fleur, puisses-tu m'avoir suggéré la plus grande idée, sans comparaison, de ce siècle et de tous les siècles !»

*
* *

Depuis le jour où il fit, sur le problème social, les réflexions qui précèdent, le docteur Samuel négligea entièrement l'agronomie. Enseveli dans une retraite absolue, et au milieu d'une collection de crânes de toute sorte qu'il enrichissait sans cesse, comme Bernard Palissy au milieu de ses émaux, il se livrait, jour et nuit, à des

expérimentations sur des animaux vivants, tels que des chiens, des chats, des singes. Une idée fixe l'hallucinait. Il partait de cette observation ancienne que le crâne des nouveaux-nés est mou; aussi expérimentait-il sur des animaux à la mamelle, dont il mettait la tête *à la forme*.

En outre, il avait composé certaines drogues, aussi toniques que le café mais beaucoup plus spéciales dans leurs effets, dont il combinait l'action avec celle des moules métalliques qui servaient de coiffure à ses patients. Je n'insisterai pas sur le détail de ses procédés, qui d'ailleurs se sont malheureusement perdus comme le secret du feu grégeois.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le hasard le servit merveilleusement, et qu'il obtint, dès le début, des résultats extraordinaires. Un singe, drogué et moulé par lui, était devenu assez intelligent pour lui tenir lieu de valet de chambre, et joignait même à ses qualités un penchant à l'ivrognerie dont il mourut. Deux de ses chiens apprirent à lire, et un troisième, s'étant échappé, fut pris pour le diable en personne par les habitants de la contrée, qui fuyaient le château comme un enfer.

Encouragé par le succès de ses premières opérations, le grand philanthrope résolut de consommer son oeuvre. On l'entendait prononcer des mots étranges. Sa mauvaise humeur contre les pseudo-révolutionnaires croissait de jour en jour : «Nos pères déraisonnaient, disait-il souvent; leur politique consistait à couper les têtes qui les gênaient. C'était couper l'arbre pour atteindre le fruit, la concorde. La politique de l'avenir consistera à faire les têtes, à greffer les têtes. Le meilleur moyen pour s'entendre, c'est de travailler les cerveaux. Il suffira de pincer le ressort intérieur, et le souverain pensera tout ce qu'on voudra. Voilà ce qu'on peut appeler une ère nouvelle.»

Justement, à cette époque, le docteur devint père, et père d'un gros garçon qui regarda si sottement, pleura si niaisement, têta avec tant de gaucherie dès la première heure de son existence, qu'il fut jugé idiot à l'unanimité par le coeur entier des sages-femmes et des nourrices. Samuel parut ravi de ces marques de sottise, qui devaient mettre d'autant plus en relief l'efficacité de ses découvertes. Aussitôt, et nonobstant l'opposition de sa femme, qui heureusement mourut des suites de ses couches, il entama son travail de transfiguration mentale. Son premier soin fut d'emboîter dans un moule hémisphérique en acier, d'apparence militaire, la tête du nourrisson. On n'avait plus vu de nouveau-né ainsi coiffé d'un casque, avec lequel il couchait, tétait, etc., se donnant ainsi des airs guerriers assez amusants. Cela parut d'abord une moquerie à l'adresse de certains képis galonnés et enracinés de la garde nationale du lieu, aussi personne ne soupçonna ce qui couvait sous cette coiffure martiale. Isaac (c'était le fils de Samuel) dut à cette première éducation, d'être chauve toute sa vie, chauve-né en quelque sorte. Il garda aussi quelques embarras d'estomac. En revanche, il lui poussa sur le front deux éminences mamelonnées, qui gonflèrent avec l'âge, se tatouant graduellement de sillons entrelacés et hiéroglyphiques. Dès l'âge de deux ans, son père jugea que son casque pouvait lui être ôté. Je ne suis, se disait-il que l'aiguilleur de la nature; maintenant que la voilà sur la voie, laissons-la faire.» Il n'eut pas à s'en repentir.

Je ne raconterai pas les prodiges successifs par lesquels le jeune Isaac parvint d'abord, et ce ne fut pas son moindre mérite, à rectifier l'opinion de sa nourrice sur ses facultés, et plus tard à stupéfier ses professeurs et ses camarades. Il me suffira de dire que, doué de deux admirables bosses, celle du calcul et celle du jeu, il devint le plus grand calculateur et le plus grand joueur, que le monde eût jamais

vu. A dix ans, il fit le siège de son collège, et obligea son proviseur à capituler. A dix-huit, il commandait un corps de francs-tireurs et trouvait moyen, avec ses volontaires, d'accomplir des exploits, notamment de reconquérir l'Algérie et le Sénégal, perdus depuis une cinquantaine d'années, après une révolte d'Arabes et de nègres rebelles aux bienfaits de notre civilisation.

A vingt ans, les douze ou quinze républiques universelles de France étant parvenues (une fois n'est pas coutume) à s'accorder et à déclarer en commun la guerre à l'Angleterre, qui nous menaçait alors, il fut nommé par acclamation généralissime de nos armées de terre et de mer. On n'imagine pas les idées qu'il eut dans cette campagne immortelle. Il mit définitivement César et Napoléon aux oubliettes. Il reprit le projet Napoléonien de descente en Angleterre; mais avec quels engins ! Non pas avec une flotte de coquilles de noix, mais avec une immense escadre de torpilles sous-marines perfectionnées. Chaque torpille contenait un bataillon et un mois de vivres; elle était munie d'un tube de caoutchouc dont l'extrémité flottait invisible à la surface de la mer, où elle puisait l'air nécessaire à la respiration. La torpille amirale était reliée à toutes les autres par un système ingénieux de téléphones. Qu'on juge de la stupeur des Anglais quand, cette terrible armée ayant traversé la Manche et remonté la Tamise, ils virent s'élever dans le port de Londres, au milieu des eaux, des myriades et des myriades de petits édifices de cristal qui leur rappelèrent une de leurs anciennes Expositions. Au même instant, en effet, sur un signal de l'amiral, tous les soldats avaient donné un coup de pied vigoureux

au lit du fleuve et étaient remontés à la Surface. Se cramponner aux flancs des vaisseaux qui remplissaient le port, y monter, capturer la flotte entière, fut l'affaire d'un moment. Avant la fin du jour, la capitale des îles britanniques étaient en nos mains, et l'Angleterre capitulait. Il n'y eut pas une lady dans le royaume qui ne gémit dorénavant sur la décence des moeurs anglaises et l'oubli des bonnes manières, unique cause de ce grand revers.

Sur ces entrefaites, le Tsar, aidé de son vassal l'empereur d'Allemagne, profita de notre invasion en Angleterre pour nous envahir nous-mêmes. Grave imprudence, qui permit au général Isaac de donner toute sa mesure. Avant deux mois, par les soins de ce Moltke artificiel, incomparablement supérieur à l'autre, il n'existait plus ni Prusse, ni Allemagne, ni Russie. Il avait inventé une espèce d'artillerie télégraphique dont le détail m'échappe, et moyennant laquelle, tranquillement assis dans un fauteuil du bureau des télégraphes de Paris, il put bombarder à la fois Berlin et Saint-Pétersbourg. Averti par des hirondelles moulées, qui lui servaient d'éclaireurs de tous les mouvements de l'ennemi, et doué avec cela d'une puissance stratégique prodigieuse, il fit deux millions de prisonniers avec une telle quantité de canons qu'on en bâtit depuis une pyramide d'acier sur les bords de la Seine.

*
* *

Inutile de dire que le docteur Samuel avait hermétiquement gardé son secret. Il ne l'avait confié qu'à son fils. L'univers entier admirait les prodiges de ce génie fabriqué de main d'homme, et personne ne soupçonnait les procédés de fabrication. On avait bien remarqué, mais comme une analogie de plus avec César, la calvitie complète d'Isaac; et ce n'était pas, soit dit en passant, une des moindres causes pour lesquelles, sa laideur aidant, il lui était si difficile de joindre à ses triomphes d'autres conquêtes plus gracieuses. Or, il aimait les femmes de cet amour passionné et malheureux des enfants gâtés pour les étoiles et des cyclopes pour les Galathées. Il trouva cependant une Dalilah, hélas ! et ce fut sa perte. Car elle était payée par Nicolas V ou VI et ne sut que trop bien remplir sa mission. Le czar, alors réfugié à Constantinople, la lui avait expédiée de Circassie, pépinière jadis des sultans. Elle descendait de cette maîtresse de mahomet que le prophète mourant pria de se mettre

debout devant lui, la plus dévêtue qu'il se pouvait, et de lui remplir les yeux d'extase avant de les lui fermer.

Dès qu'il la vit, le conquérant oublia absolument la carte du monde, les merveilles du génie, les prodiges de l'héroïsme, la mort affrontée, la fortune domptée, le réveil après la victoire; cela ne lui parut plus qu'une ombre renversée du bonheur humain, à l'aspect de ce miracle de beauté. Il fut subjugué à son tour, il fut submergé sous les flots de cette chevelure blonde. Elle était blonde avec des yeux noirs, la perfide. Sur la foi de ces grands yeux noirs, rayonnant de cils d'ébène, quelle méfiance humaine ne se fut endormie, comme s'endort la méfiance du pilote sur la foi des astres du ciel ? Aussi, comme un jour elle caressait les proéminences de son illustre amant, non sans réprimer un léger sourire, elle lui demanda d'où venait sa force. «Tu en tiens la clef,» lui répondit-il énigmatiquement; et, ne résistant pas à ses insidieuses questions appuyées de douces promesses, il lui dit qu'à la différence de Samson, il devait en partie sa puissance à sa calvitie; et enfin il lui avoua tout, il lui expliqua la géographie du cerveau, la forme des moules, la recette des drogues... Elle était stupéfaite, mais n'oublia rien.

Elle se garda bien, comme on pense, d'avertir le seul Nicolas de la confidence qu'elle avait reçue. Elle en instruisait secrètement, et tour à tour, et à l'insu les des autres, les rois et empereurs, détrônés ou non, et les présidents des républiques de toute l'Europe. Chacun d'eux lui paya fort cher la virginité de son secret.

Partout, des expériences furent tentées, et partout elle réussirent. Aussi, dans chaque ville et dans chaque village, fut-il avant peu établi un mouleur patenté et le plus souvent breveté en raison des perfectionnements qu'il avait apportés à la découverte première. Quelques états décrétèrent le moulage gratuit et obligatoire; d'autres le laissèrent facultatif. Les uns et les autres abandonnaient d'ailleurs au père de famille le choix de la bosse qu'il préférait pour ses enfants, pourvu que ce ne fut pas la bosse de l'escroquerie et de l'assassinat, mais bien celle de l'industrie, de l'éloquence, de la musique, de la peinture, des mathématiques, de la physique, etc. Seize ans après ces mesures, l'accès de toutes les carrières était fermée à ceux qui ne produisaient pas, avec un certificat de vaccine, leur diplôme de moulage de telle ou telle catégorie, ès commerce, ès musique, ès éloquence, etc. Il est à remarquer que, l'opération n'ayant réussi sur les femmes, on fut obligé de renoncer à leur égard.

Chacun des états possesseurs du secret fut considérablement

désappointé quand il s'aperçut que les principautés ou républiques voisines étaient comme lui peuplées d'hommes de génie. Cependant, il ne manqua pas de publiciste pour faire ressortir les avantages du nouvel état de choses : «Désormais, disait l'un d'eux, le rêve de Babeuf se réalise, et nous fondons la vraie république des égaux. L'égalité de tous, c'est la supériorité de tous. Quand il n'y aura plus dans le monde que des hommes éminents, le suffrage universel cessera d'être une absurdité. Car il faut bien reconnaître que feus nos pères battaient la campagne, quand ils donnaient le même poids au bulletin de vote d'un chiffonnier et à celui de Thiers, quelque arriéré que ce dernier puisse nous paraître maintenant.» – «Soleil, soleil ! Voile ta face ! s'écriait un autre, un des bosselés du lyrisme. Eclipse-toi devant la splendeur des génies fraternels. Nous sommes tous rois, nous sommes tous dieux. C'est non seulement le panthéisme, mais la panarchie. O Prométhée ! Où sont tes chaînes ! Réjouis-toi ! Tu as vaincu !»

Ces hymnes ne laissaient point d'être un peu prématurés; et quelques légers inconvénients commençaient à se faire sentir. D'abord l'influence exagérée du mouleur dans chaque commune. Elle ne tarda pas à exciter la légitime jalousie de l'instituteur, du maire et du barbier. Le moyen de contrarier un homme qui, non seulement peut faire sa tête, mais celle des autres !

En second lieu, le génie, devenu aussi commun que le galon, fléchit considérablement comme valeur. D'ailleurs, le choix des pères de familles ne sortaient pas de cinq ou six bosses privilégiées, qui formèrent bientôt une plaie d'Egypte. De là, bien des difficultés. Par exemple, beaucoup choisissaient la bosse du barreau, mais pas un celle de la chicane; aussi y avait-il fourmilière d'avocats, et points de plaideurs.

Mais la principale cause de conflits vint de la distinction essentielle qui s'établit entre les états qui avaient décrété l'obligation du moulage et ceux qui avaient toléré l'immixtion, dans les rangs de la société, des têtes au naturel. Ces derniers possédaient un avantage énorme sur les autres : la population inférieure, aux cerveaux bruts, travaillait les champs, balayait les maisons, faisait la cuisine, et entretenait les loisirs littéraires, scientifiques, artistiques des cerveaux manufacturés. On mourait de faim, au contraire, dans les pays entièrement décrétinisés, nul homme moulé ne pouvant jamais consentir à travailler la terre, et le nombre des singes qu'on avait songé à mouler pour les soins domestiques était insuffisant. Ce

n'était pas tout : pour des raisons qu'on devinera plus loin, les femmes de tous pays montraient une inclination marquée pour les quadrumanes chevelus et non retouchés qui persistaient encore à usurper le titre d'hommes, tandis que les exemplaires revus et corrigés de l'humanité obtenaient difficilement leurs faveurs. Aussi se produisait-il une émigration féminine irrésistible vers les états crétinistes, c'est-à-dire où l'on trouvait encore des hommes aussi stupides et grossiers que pouvait l'être un académicien des XVIIIe et XIXe siècles.

La jalousie des états tout à fait progressistes n'osa pas d'étaler sans voile. Elle prit habilement une couleur philanthropique qui ne trompa guère personne. Il se forma une société protectrice des crétins, destinée à leur amélioration et à la chute de leurs cheveux démodés qui leur donnaient des maux de tête. Il s'établit aussi des congrégations pour la diffusion des moules et la conversion des gentils.



Enfin, la lutte éclate et on prend les armes. Quelle guerre ! Et quels progrès elle fit accomplir encore à l'art militaire ! Glissons sur les détails : il suffit de savoir que les états crétinistes furent vaincus, et que les états progressistes, loin d'abuser de la victoire, se contentèrent de leur imposer humainement le désir d'émanciper sans retard tous les frères inférieurs, par la moulage appliqué à toutes les têtes de tous les âges. Il n'y avait rien à redire à ce but charitable, sinon que, la flexibilité et la jeunesse des crânes étant la condition essentielle du succès, la plupart des opérés succombèrent dans la huitaine et les autres dans l'année. Ce qui fit verser bien des larmes aux philanthropes.

«A quoi bon se lamenter ? objecta un darwiniste un peu trop franc. C'est la mission des races supérieures d'absorber les inférieures. Puisque nous voici délivrés de ces rivaux ineptes, il ne nous reste plus qu'à faire subir le même sort à l'Asie, à l'Océanie, à l'Amérique, puisque le monde appartient aux plus forts et la force à l'intelligence.» Presque aussitôt fait que dit : l'Europe progressiste envahit les quatre autres parties du monde et extermina tout ce qui ne lui ressemblait pas.

Alors, les poètes furent en droit de célébrer l'Eden retrouvé. Il n'y avait plus dans l'univers entier que quelques millions d'hommes, mais d'hommes de génie, servis par quelques milliards de singes perfectionnés. Ces hommes, occupés à peindre, à faire de la musique, des discours ou des vers, à broder des systèmes métaphysiques et des poèmes épiques qui reléguaient Homère et Platon parmi les enfants à la mamelle, ces hommes paraissaient devoir jouir éternellement d'un bonheur parfait. Le bonheur, en effet, peut se définir comme le génie suivant Goethe : le bonheur, c'est la fécondité. La joyeuse lumière du soleil est joyeuse parce qu'elle est féconde; les eaux courantes sont gaies parce qu'elles fertilisent. Comment un homme peut-il supporter sans s'attrister la vue de cette nature inépuisable dans ses créations, s'il ne lui oppose une force comparable, une imagination aussi créatrice ? Et tel est l'homme de génie : il lutte avec la nature, la reflète et la dompte; il la repousse dans l'ombre par l'éclat des images mêmes et des inspirations qu'il lui emprunte, sorte d'Archimède inouï qui, avec les flammes de ses miroirs ardents, éclipse le soleil dont elles émanent. Le malheur était, dans les âges passés, que le grand homme, toujours seul, s'élevait comme un palmier dans un désert ou l'île Sainte-Helène au milieu de l'océan, et ne parlait à ses frères qu'à travers la mort et les siècles qui les séparaient, comme des coqs qui se répondent de loin en loin par un clair de lune. Mais, en ces temps meilleurs, la mélancolie a cessé d'être l'ombre indélébile de la grandeur, et nulle part on n'entend plus la sublime plainte de Moïse :

Seigneur, vous m'avez puissant et solitaire !
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Le génie, en un mot, était partout, et le génie était heureux.

*
* *

Et cependant, je l'ai déjà dit, la fin du monde, je veux dire de l'humanité, est venue de là. Cette félicité fut brève.

D'abord, elle fut troublée par une autre grande guerre, la plus formidable que le soleil eût contemplée, et qui ferma la bouche pour quelques années aux théoriciens de la paix perpétuelle. Les crétins exterminés, tout *casus belli* semblait écarté à jamais; d'autant mieux que, depuis longtemps, il n'existait plus de nationalités et de frontières, et qu'en supprimant le patriotisme et l'héroïsme, on croyait avoir définitivement clos le temple de Janus. Mais, la distinction des patries abolies, la distinction des classes consommées, il restait la distinction des bosses. Il y avait une bosse importante qui manquait à tous, musiciens, dramaturges, romanciers, peintres, etc... C'était la bosse de l'admiration. On voulait bien être admiré de tout le monde, mais on n'était disposé à admirer personne. Nul ne trouvait d'auditoire, de lecteurs, de spectateurs, de public enfin. Et comme d'ailleurs deux autres bosses encore plus essentielles manquaient aussi, deux bosses sans lesquelles, à mon humble avis, la vie sociale n'est pas possible, je veux dire celle de la Bonté et celle du Respect (autrement dit de la Résignation), voici le plan qu'imaginèrent nos Olympiens. Il se fonda des sociétés internationales des bosselés de chaque catégorie. Tous les individus dotés de la même protubérance s'entendirent pour contraindre les protubérances étrangères à les écouter et les admirer. Le projet était violent, et le procédé ne le fut pas moins. L'humanité étonnée eut donc la guerre des bosses, après celle des religions, des patries et des classes.

C'est à cette époque qu'on s'avisa de revenir aux perruques de Louis XIV, pour déguiser une calvitie qui devenait périlleuse. On reconnaissait, en effet, l'ennemi à sa bosse apparente; et il était aussi imprudent d'apparaître le front découvert dans certaines compagnies que de se montrer en frac noir jadis dans certaines réunions publiques.

La perruque devint donc bouclier; mais on trouvait toujours le moyen d'éluder cette arme défensive. On passait négligemment la main, sans avoir l'air de rien, sur le crâne de son hôte, et si on y découvrait le signalement hostile, gare à lui ! Un revolver était appliqué sur la bosse fatale, et on ne lui donnait à choisir qu'entre l'admiration et la mort.

On se battit donc de nouveau. Le nombre des hommes ayant considérablement diminué, on s'adjoignit des milices auxiliaires

d'orangs-outangs. C'est la première fois, depuis les batailles fabuleuses du Ramayana, qu'on vit notre espèce recourir à l'alliance des singes. Ces intelligents quadrumanes n'étaient pas, au reste, beaucoup plus ridicules que d'autres avec le sabre au côté et le képi sur l'oreille.

Malgré les ravages qu'exerça la guerre des bosses, elle ne fut pourtant pas la principale cause de l'extinction de l'humanité; les partis ne tardèrent pas à s'apercevoir de la prépondérance extrême que donnait la lutte armée aux possesseurs de la bosse de l'art militaire. Un congrès se tint à Vienne; la sainte alliance des bosses fut conclue : on décida que l'admiration serait une charge publique qui incomberait successivement à chaque parti. On s'admirerait à tour de rôle, comme on monte la garde. Tout le monde s'y résigna.

Aussi jouit-on longtemps d'une paix profonde. Mais alors se révéla un vice très grave inhérent à l'opération crânienne, et auquel le docteur Samuel (de vénérée mémoire) n'avait nullement songé. Il aurait dû néanmoins être frappé de ce fait que l'églantine, premier objet de ses sublimes méditations, avait perdu, en devenant rose double, une faculté importante : la faculté de se reproduire. L'organisme est un budget de forces : on ne peut y opérer un virement de forces au profit d'un organe qu'au détriment d'un autre organe. – Hélas ! L'événement le prouva trop !

J'ai déjà noté le peu de goût que les femmes manifestaient pour les génies chauves. On doit commencer à se rendre compte de cette antipathie par la réflexion générale qui précède. La nature a ses compensations. De ces hommes si féconds en tableaux, en opéras, il n'en est pas un qui ait pu se glorifier d'être père, du moins après l'élimination de la population crétine. On cita comme un miracle une femme qui devint enceinte. Mais elle accoucha d'un monstre. – C'est que, lorsque les étamines se changent en pétales, il n'y a plus d'étamines du tout. Il aurait fallu prévoir cela.

L'humanité, avec effroi, aperçut sa fin imminente. Après avoir tant proclamé son immortalité et sa divinité, il lui en coûtait d'avouer sa prochaine disparition. Mais partout les rangs s'éclaircissaient; les peintres exposaient dans les musées déserts; les prédicateurs prêchaient dans les temples vides; les grands capitaines ne commandaient plus qu'à leurs orangs-outangs.

Dix ans s'écoulèrent, et il ne resta plus que cent hommes au monde.

Dix ans après, il n'en restait plus que dix.

Et après dix ans encore, il n'en restait plus que deux.

De ces deux, l'un était journaliste, des plus distingués. Dévoré de la passion d'écrire, il n'avait point discontinué d'envoyer tous les matins sa copie sur la politique, sur les colonies à exploiter, sur les rapports du capital et du travail, etc., au bureau de son journal, qui paraissait toujours, imprimé par des singes et distribué dans les maisons vides. Quand on est bosselé, en effet, on ne s'appartient plus, on appartient à sa bosse. Il se répondait à lui-même dans une autre feuille publique, et entretenait de la sorte une polémique courtoise, émaillée de compliments mutuels, mais extrêmement vive et intéressante.



Le second des survivants de l'humanité était un avocat éminent, doué d'une admirable bosse oratoire, merveilleusement enflée et ampoulée. Il allait au palais de Justice tous les jours, et, malgré l'épuisement du rôle, mettait sa robe, son rabat, sa toque, et pérorait des heures entières, tantôt au criminel, tantôt au civil, au grand amusement de son ami le publiciste, qui ne tarissait pas d'épigrammes sur son innocente manie. De son côté, l'orateur raillait l'écrivain quand même, le comparant parfois à ce grammairien enragé qui, au moment de mourir, prononça cette dernière parole : «je m'en vais ou je m'en vas, car l'un et l'autre se disent.» L'écrivain n'était pas en peine de réplique; et, comme il avait une excellente mémoire, il aimait à interrompre les périodes de l'orateur pour lui citer une ancienne strophe oubliée du poète Barthélémy sur M. de Villèle :

Si l'astre du sinistre augure
Qu'Arago voit à l'horizon,

D'un cheveu de sa chevelure
Changeait notre globe en tison,
Villèle, incrusté sur sa place,
Serait l'homme juste qu'Horace
Nous peint si calme dans ses vers;
Et, narguant la comète errante,
Il coterait encor la rente
Sur les débris de l'univers.

Mais le dernier des avocats prenait mal la plaisanterie et souvent, l'habitude l'emportant, il lui arrivait de répondre au folliculaire d'un ton de dignité offensée : «la postérité nous jugera.» «L'Histoire dira...» Ce qui faisait beaucoup rire son partenaire.

Le journaliste mourut le premier. Seul alors, et délivré d'un railleur importun, son interlocuteur put déployer à son aise ce moi exorbitant qui commençait et déployait toutes ses phrases, et remplissait maintenant tout l'univers. S'étant toujours cru prédestiné à un grand rôle politique, il abandonna le Palais de Justice pour le Palais-Bourbon, où il s'écoutait parler avec une attention suivie, puis pour l'Hôtel de Ville, où il se persuada qu'il présidait une république à laquelle il ne manquait que des républicains. Mais il y avait quantité de singes.

L'ivresse d'une position si exceptionnelle ne tarda pas à lui ravir la raison qui lui restait. Il se mit dans l'esprit que, par la vertu de son éloquence, il pourrait faire revivre les morts. Aussi se fit-il transporter sur les bords d'un grand fleuve, en un lieu où se trouvait accumulés les ossements d'un très grand nombre d'hommes qu'un fléau terrible y avait jadis frappés ensemble et qui n'avait pu être ensevelis faute de bras. Il se place sur un tréteau, qui paraissait très solide et qui avait l'air d'un trône, mais qui n'était ni l'un ni l'autre. Là, debout et fier, inspiré par la beauté du site, par la vue des eaux, par la majestés des ruines et des ossements qui couvraient le sol à perte de vue, il fait un geste... et à ce signe un grand roulement de tambours de sapajous se fait entendre; il élève ensuite la voix, et prêche aux trépassés la levée en masse, dans le genre d'Ezéchiel :

«Levez-vous, leur dit-il, levez-vous, mon peuple ! Je vous dis de vous lever. N'avez-vous pas assez dormi ? Ne reconnaissez-vous point l'appel du tambour, gardes nationaux du temps passé ? Est-il possible qu'on oublie de la sorte ce qu'on a entendu si souvent ? Levez-vous, vous dis-je, la patrie a besoin de vous. Levez-vous comme vous pourrez, les uns avec tous vos os s'ils peuvent les retrouver, c'est le plus sûr sans doute; mais que les autres viennent aussi; qu'ils remplacent les os manquants par des manches de bois, des morceaux de fer, des vieux canons de fusils, par tout ce qui leur tombe sous la main, en articulant le tout le mieux possible. Allons, courage ! N'ayez peur de rien, on ne meurt pas deux fois ! Levez-vous, ossements régénérés !»

Et les squelettes n'interrompaient pas, mais ne bougeaient pas. Et de plus en plus exalté, l'entrepreneur de résurrections s'écria : «Aux armes ! Aux armes !» Cette fois il devenait tout à fait fou. De temps à autre passait un comité de corbeaux allant à la maraude, qui faisaient un grand tapage dont il semblait fier. Rien ne ressemble à un applaudissement comme un croassement. Corbeaux et singes, les uns en tambourinant, les autres en croassant, entretenaient sa folie. Persuadé qu'on l'acclamait, il s'arrêtait un moment, s'essuyait le front, buvait un verre d'eau sucrée, et, avec un geste frénétique : «Aux armes ! répétait-il, aux armes !» Et les corbeaux croassaient encore, et les singes tambourinaient. Et il reprenait de nouveau : «Aux armes ! Levez-vous ! Aux armes !»

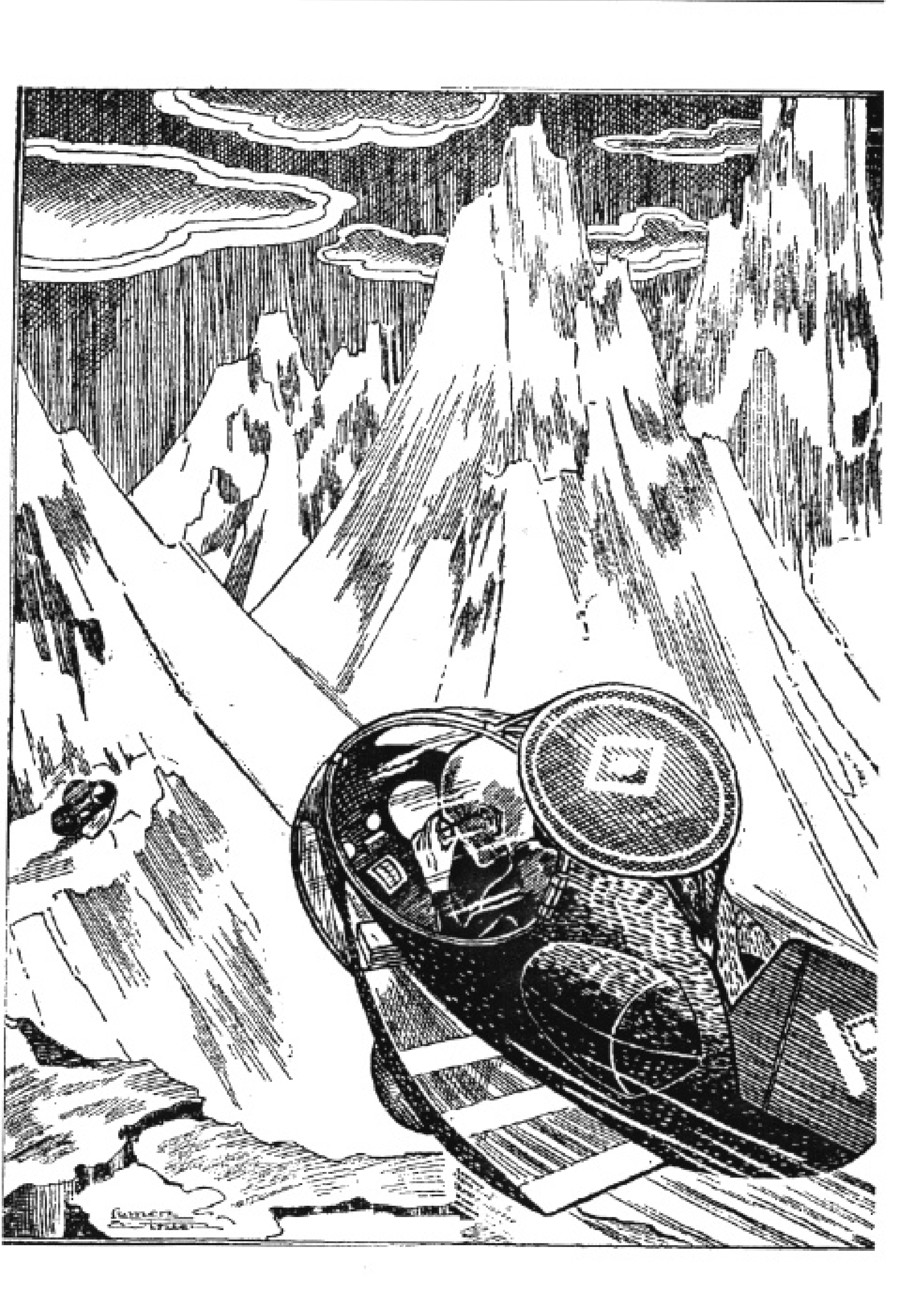
Mais, comme il gesticulait, la planche vermoulue sur laquelle il était debout craqua soudain, et, précipité de son trône dans une cavité, il tomba mort. Par un bonheur singulier, il s'était enterré lui-même, la cavité étant très profonde.

Telle fut, ou faillit être, la mort du genre humain.

Les musées débordaient, les bibliothèques étaient pleines, les villes regorgeaient de richesses artistiques d'un prix infini. L'habitation de l'humanité était intacte. L'âme seule faisait défaut.

Et la Terre ne cessa point de tourner, le soleil de luire, les oiseaux de chanter; la création ne sembla pas s'être aperçue que son roi était mort. Passée ainsi de la monarchie à la république, elle s'en réjouit fort, bien que les citoyens loups mangent toujours, comme ci-devant, les citoyens moutons. Il n'y avait que les singes qui eussent gagné à l'événement. Ils s'étaient empressés de distribuer les places vacantes dans les monuments publics, d'endosser les uniformes des morts, et avaient paru prendre plaisir à cette pantomime macabre.

Je dois cependant, avant de finir, rassurer mes lecteurs. Le genre humain ne disparut pas sans retour. Quelques crétins, sauvés du massacre général, osèrent se montrer après la mort définitive des hommes chauves. Ils formèrent, étant Auvergnats, des familles nombreuses, et peu à peu le monde s'est repeuplé.



LA RACE QUI VAINCRA
de **Jules SAGERET**
(1908)

Un seul ouvrage nous intéressant à son actif, mais quel ouvrage ! Paradis laïques *(1908) offre, pour le prix d'un seul livre, à la fois une nouvelle de très haut niveau,* La Race qui vaincra *ci-après, et une excellente étude sur les utopies sociales, s'attardant sur Fourier, Zola ou Anatole France.*

J'ai suivi des soirées spirites.

Notre médium tenait une plume que conduisait d'abord fidèlement l'abbé Nonotte, contemporain, victime et ennemi de Voltaire, comme on le sait. A chaque séance nous obtenions pour le moins vingt pages auxquelles le médium ne contribuait en rien, sinon par le mouvement machinal de ses doigts, car il s'entretenait sans cesse avec nous, et des sujets modernes les plus étrangers aux apologies chrétiennes qu'il rédigeait avec une rapidité de sténographe. Il se servait de sa main gauche pour allumer, des cigarettes, boire, gesticuler et même dessiner des bonshommes. L'autre main cependant n'en éprouvait ni interruption, ni ralentissement dans sa course effrénée. Mais, au milieu de la neuvième séance, on la vit brusquement quitter le papier. Elle fit des écarts saccadés dans toutes les directions. Et cela certainement contre la volonté du médium. Cette pauvre main, nous le comprîmes tous, était en proie aux disputes de plusieurs Invisibles. Des forces antagonistes d'égale puissance la maintenèrent immobile pendant un instant. Enfin, elle se rabattit violemment vers le papier qu'elle éclaboussa d'un pâté en forme de point d'exclamation, et recommença d'écrire. Ce n'était pas l'abbé Nonotte qui avait le dessus dans la bataille, car tout était changé : style, sujet, forme des lettres, ponctuation.

Je vais transcrire ici les communications du médium dans leur phase nouvelle. Je les transcris sans titre ni préambule, telles que les voici devant moi sur leurs feuillets originaux. Sachez seulement, à titre de préparation, qu'elles racontent l'histoire de l'humanité depuis une date future dont la détermination est impossible.

Laissons désormais la parole à l'esprit.

L'an 47 du deuxième cycle, on exhiba dans les foires une jeune

fille, Ertha, la Belle Siffleuse, disaient les affiches. Une seule chose la rendait d'abord singulière : elle ignorait l'art de prononcer les consonnes et sifflait à merveille. Des physiologistes, qui l'examinèrent, mirent son défaut d'articulation au compte d'une certaine apophyse mal développée. Il paraît que c'est une conformation anatomique toute pareille, mais encore plus accentuée, qui empêche les singes de s'exprimer en langage humain.

On trouva la Belle Siffleuse laide. Son moral ne sut pas plaire davantage, bien qu'on eût rien à lui reprocher. Elle fut toujours morne, machinale, dépaysée dans tous les pays où la traînait le trust forain de ses exploiteurs. Qu'elle manquât de gaieté, on pouvait le passer à une femme-phénomène, mais sa tristesse était antipathique. Une seule valeur lui restait : son sifflement qui donnait les notes les plus graves du basson et montait jusqu'aux sonorités suraiguës de la flûte. Ertha imitait en outre tous les instruments à vent et tous les cuivres, grâce à un don inné que, cependant, n'accompagnait aucun instinct musical. Si on n'avait pris soin de la dresser, elle eût fait entendre une cacophonie atroce, tant elle avait naturellement d'indifférence pour l'harmonie ou le désaccord des sons qu'elle enchaînait. Une fois pourvue de l'éducation nécessaire, la Belle Siffleuse amusa ses auditeurs sans leur écorcher les oreilles, mais il ne fallait attendre d'elle qu'une correction purement mécanique.

Ertha excita donc la curiosité. Elle fut d'un bon rapport. Toutefois, comme le monde vivait encore sous le régime de la concurrence, des Beaux Siffleurs et des Belles Siffleuses ne tardèrent pas à surgir en assez grand nombre. Cela n'avait rien d'inattendu. On fut même surpris d'apprendre par les physiologistes que deux de ces phénomènes étaient parfaitement authentiques.

La science fit alors une enquête, en partant de cette idée assez plausible que les monstres vivants n'étaient pas tous dans des baraques de foire. On releva ainsi de par le monde une centaine de Siffleurs. Leur habitat parut indéterminé. Ils étaient remarquables par leur homogénéité spécifique : un quelconque des onze Siffleurs nés parmi les nègres ressemblait aux dix autres autant, mais pas plus, qu'aux Siffleurs d'origine allemande ou mongolique. Même couleur d'épiderme partout notamment : l'olivâtre plus ou moins foncé par le soleil. C'était un problème intéressant.

Les académies scientifiques se concertèrent afin de poursuivre des observations avec méthode. On apprit ainsi, au bout de deux générations, que les couples de Siffleurs étaient remarquablement

féconds, tandis que l'union entre l'homme et le monstre produisait de rares hybrides incapables de se reproduire. Encore ces hybrides ne furent-ils obtenus qu'au prix de leur poids d'or. Il fallut en effet payer très cher quelques malheureux ayant perdu tout sentiment de dignité pour les décider à rendre mères des Siffleuses, lesquelles d'ailleurs furent plus ou moins violées. Jamais on ne put décider une femme à se livrer à un Siffleur. Tout commerce sexuel avec ces phénomènes excitait plus de répugnance et de réprobation que la bestialité. On prétendait qu'eux-mêmes n'éprouvaient pas un dégoût réciproque. On le prétendait sans preuves, parce qu'on y voyait une marque de leur infériorité. L'instinct supérieur de conservation de la race humaine soulevait le monde contre eux.

Ils se multipliaient en effet doublement, et par leur propre fécondité, et par leur apparition spontanée au sein des familles les plus saines. Le Bureau Statistique International qui ne tarda pas à s'occuper d'eux, publia en l'année 120 les chiffres suivants : naissances de Siffleurs : un par 839 ménages humains, dix par femelle siffleuse. Ainsi, officiellement, les monstres n'étaient plus rangés dans notre espèce : on les appelait *mâles* et *femelles*, non hommes et femmes. Au lieu d'enfanter, ils *mettaient bas* des petits qui devaient un jour *crever* et non mourir.

Le langage ne faisait par là que suivre les constatations de la science. Celle-ci ne pouvait plus traiter l'apparition des Siffleurs comme un phénomène tératologique. On se trouvait en présence d'une véritable espèce bien caractérisée. De là une théorie qui apparut presque aussitôt. Toutes les espèces, dit-on, passaient à certains moments donnés par des crises de mutation. Alors, au lieu de continuer à se reproduire, fidèlement pareilles à elles-mêmes, elles voyaient surgir de leur sein des individus beaucoup moins semblables au type ordinaire que précédemment; ces individus se groupaient par variétés, et les variétés extrêmes constituaient une ou plusieurs espèces nouvelles qui entraient en concurrence vitale avec l'espèce souche. La crise de mutation était assez courte relativement à l'existence normale de ces espèces souches. De là, dans une période géologique, l'existence d'une flore et d'une faune inconnues à la période immédiatement antérieure et la rareté des flores et faunes de transition. Il ne fallait pas être surpris que l'espèce humaine, à peu près constante depuis l'anthropoïde tertiaire, passât maintenant par une crise de mutation. Telle fut en résumé cette théorie inventée par un syndicat scientifique dit le S.S.A.

Des savants s'employèrent à la justifier par ailleurs. On lui rattacha des faits qui s'étaient expliqués d'abord en dehors d'elle. Ainsi l'apparition des Siffleurs avait été accompagnée, et même un peu précédée, par celle d'hommes plus anormaux que de coutume. Les uns avaient des cervelles volumineuses et des épaules voûtées, les autres se faisaient remarquer par leurs jambes courtes, ou par leur charpente athlétique et leur fortes mâchoires allongées au devant d'un crâne exigu, ou par l'abondance de leurs poils, ou par leur calvitie, ou par leur beauté, ou par une vue exceptionnelle, ou par leur myopie.

Cette variété plus grande des types humains avait été attribuée en premier lieu à l'action combinée de l'hérédité et de la spécialisation toujours croissante des carrières. On concevait, par exemple, que les pilotes d'aviateurs eussent les jambes atrophiées à force de ne plus marcher et pussent transmettre héréditairement leur atrophie à leurs enfants; ceux-ci, moins bien conformés pour d'autres métiers, choisissait naturellement une profession où on restait assis, et ainsi de suite jusqu'aux *aéromen* culs-de-jatte de l'avenir. La théorie du S.S.A. parut bien plus satisfaisante. On l'adopta sans opposition.

Il y eut alors une débauche d'espèces, de variétés, de sous-variétés, dans le genre *homo*. L'espèce primitive de l'homme reçut le nom d'*homo priscus*, le Siffleur s'appela *homo sibilans*, et il y eut en outre l'*homo intellectualis*, l'*homo mecaniscus*, l'*homo pugnax*, l'*homo glaber*, l'*homo villosus*, l'*homo spectabilis*. Mais les classificateurs en furent pour leurs frais, car, sauf pour les deux premières, toutes les catégories d'*homo* se montrèrent instables et flottantes, si bien qu'on les raya de la nomenclature. Décidément, le *priscus* et le *sibilans* devaient être seuls considérés. L'usage prévalut d'appeler ce dernier *anthropoïde*, malgré son qualificatif d'*homo*.

L'adhésion unanime des esprits à la doctrine du S.S.A. n'empêcha pas la jalousie scientifique de s'attaquer à lui. J.-B.-J. Sand Arena, un savant isolé, qui voulait le priver du mérite de l'invention, montra un courage bien rare. Il fit des recherches dans ces immenses dépôts où l'on conservait encore, soin pieux mais inconsidéré, les livres imprimés à partir du moyen XIXe siècle de l'ère dite *chrétienne* jusqu'à la fin de la période des ères. A cette époque reculée où l'homme avait la singulière coutume de repérer le temps sur la naissance d'un dieu ou d'une révolution politique, et non, comme plus tard, sur la révolution sidérale des points équinoxiaux, on en vint à employer pour la fabrication des livres un papier détestable. Il ne lui fallait pas plus d'un siècle ou deux pour se changer en poussière. De sorte que Sand Arena dut poursuivre ses recherches, non dans une bibliothèque, mais dans une carrière de poussière plâtreuse. Il eut cependant une chance inouïe jusque-là. Après avoir désagrégé une centaine de volumes rien qu'en les ouvrant, il recueillit quelques fragments presque intacts. un savant y résumait, entre le XIXe et le XXIIe siècle de l'ère chrétienne, la doctrine d'un autre savant nommé de Vries. or celle-ci n'était autre précisément que la théorie de la crise de mutation soi-disant inventée par le S.S.A. De Vries avait cultivée une plante, l'onagre ou oenothère, et l'avait surprise en train de procréer spontanément des espèces-filles qui différaient d'elle par plusieurs caractères très sensibles. De là, par extension à tous les êtres vivants, un tableau de l'évolution future et passée auquel le S.S.A. n'ajoutait rien. Ce qui était arrivé jadis à l'oenothère arrivait maintenant à l'homme. On aurait dû le prévoir. Quel éclatant triomphe cependant pour la sagacité des Anciens !

Les conclusions de la science eurent une répercussion immédiate dans le domaine juridique. Puisque le Siffleur appartenait à une espèce nouvelle, différente de l'espèce humaine qui avait fait les lois, ces lois ne le concernaient pas plus que l chimpanzé ou le boeuf. Et d'autre part, sous peine de disparaître, l'homme devait garder la suprématie dans la concurrence vitale qui s'établissait.

Il y allait aussi de la conservation du Beau et du Bien, car à mesure que les Siffleurs se multipliaient, on apprenait à les connaître. Ils étaient dénaturés. L'instinct de la famille n'existaient pas chez eux. On constata que les mères n'avaient aucun attachement particuliers pour leurs propres enfants. Quand elles allaitaient, on pouvait échanger leur nourrisson contre un autre sans qu'elles parussent y voir aucun inconvénient. C'était avec la même facilité qu'en sortant des bras d'un mâle, elles acceptaient les caresses d'un autre mâle. A vrai dire, ces animaux ne connaissaient rien de l'amour, hors de son côté strictement physiologique.

Ils étaient dépourvus de tout sentiment d'honneur individuel. Ils paraissaient lâches. L'élégance, l'harmonie, le goût, l'ornementation, le beau, n'avaient aucun sens pour eux. C'est ainsi qu'ils s'habillaient sans le moindre souci d'esthétique, ou mieux, de dignité. Pourvu qu'ils n'eussent ni trop chaud ni trop froid et ne ressentissent aucune gêne dans leurs mouvements, le reste ne leur importait pas. Il faut convenir qu'ils redoutaient la saleté propice aux microbes. Mais ils portaient avec sérénité des vêtements tachés par des acides. Ils ne

demandaient aux réparations que d'être durable, et trouvaient une pièce rouge tout aussi bonne qu'une autre pour raccommoder une étoffe bleue. Cette grossièreté était la même chez les femelles que chez les mâles. Elle s'alliait au mépris des bijoux. Les Siffleurs qui avaient des indicateurs chrono-météorologiques, se les attachaient au cou avec de la forte ficelle. Ainsi, non seulement cette espèce n'était pas civilisée, mais elle manquait de tous les ressorts qui ont entraîné les anciens sauvages vers la civilisation. Il ne lui restait d'humain que la raison. Et dans quelle mesure? On ne pouvait guère s'en assurer, tant les communications étaient difficiles entre les deux espèces; car le Siffleur, quand il voulait parler, en était réduit à ne prononcer que les voyelles. S'il paraissait comprendre, on ne le comprenait qu'avec peine. Qu'il fût d'ailleurs d'une intelligence vaste ou bornée, cela revenait au même; une raison comme la sienne n'avait rien à faire, faute d'être aiguillonnée par les besoins d'ordre sentimental. Il fallait donc à tout prix, pour la cause du progrès, que l'homme conservât une empire souverain sur la terre.

Des mesures préservatrices furent proposées. Celle qui eût sauvé le monde consistait à traiter les Siffleurs comme des animaux nuisibles, à les tuer tous. Leurs mères, quand elles étaient de notre race, ne s'y opposeraient pas, tant elles les considéraient comme des produits monstrueux. Ne supprimait-on pas directement les nouveau-nés par trop tératologiques? Seule jusqu'ici la difficulté de distinguer au berceau l'*homo priscus* de l'*homo sibilans* avait sauvé les anthropoïdes nés de l'homme. Et ainsi, une fois la crise de mutation terminée, l'homme poursuivrait avec sécurité son oeuvre admirable qui consiste à mettre toujours plus d'âme dans la matière.

Le cas fut soumis à la délégation mondiale, la D.M. Celle-ci gouvernait ce que les nations avaient en commun : la téléphonophotographie, la monnaie, le dépôt de l'or, les poids et mesures, les observatoires astronomiques, la météorologie, l'intercommunication par air, par eau et par terre. Elle jugeait les procès entre les divers pays. Elle maintenait, par la surveillance du vocabulaire et de l'enseignement, l'unité du *pitching*, cet ancien sabir anglo-chinois devenu langue auxiliaire universelle. On lui confiait enfin l'étude et la mise en train des réformes sociales. C'était une remarque faite depuis longtemps et par tout le monde qu'en vertu de la solidarité économique des nations, aucune d'elle ne pouvait se considérer toute seule dans la législation du travail. Des accords étaient nécessaires. Mais il avait fallu beaucoup de temps avant que

cette idée entrât dans la pratique par la fondation d'une section de la D.M. chargée de ces accords. La D.M. fut donc saisie du problème de Siffleurs, problème qui était éminemment social et international.

Après un sérieux examen, elle écarta le massacre général. Une question de sentiment s'y opposait. Et en outre il y avait quelque gâchis économique à supprimer une main-d'oeuvre intelligente et considérable comme celle des anthropoïdes. Plusieurs délégués proposèrent de les réduire en esclavage, avis parfaitement conforme au droit, puisque toutes les espèces différentes de l'homme étaient la chose de l'homme. Cette solution fut aussi repoussée. On craignit avec juste raison un avilissement excessif de la main-d'oeuvre qui ferait tomber les ouvriers dans la misère. Éclairée enfin par de longs débats, la D.M. promulgua un décret dont voici les dispositions essentielles :

L'anthropoïde surnommé Siffleur, n'étant pas homme, ne jouit aucun des droits de l'homme, il n'est au regard des législations ni citoyen, ni père, ni époux. Toutefois de graves intérêts sociaux empêchent qu'on le range parmi les animaux, objets de la propriété privée et des transactions entre particuliers. Il doit être considéré comme une force de travail mise à la disposition de la communauté. En l'exploitant avec sagesse, on le fera servir au bien de tous, et loin de menacer le progrès, il y contribuera, si on le soumet aux statuts que nous avons élaboré pour lui. Ces statuts résoudront enfin la question sociale.

Désormais, l'anthropoïde, quel qu'il soit, est astreint au prolétariat. Il ne peut exercer de profession libérale, ni vivre oisif, ni diriger un commerce ou une industrie, sauf dans les cas indiqués ci-après. Il ne possède que par usufruit essentiellement précaire. On le change de résidence selon les besoins de la main-d'oeuvre, sans qu'il puisse rien emporter avec lui que ses effets. En dehors des voyages que nécessite le travail, les diverses sociétés de transport en commun refusent de recevoir l'anthropoïde dans leurs véhicules, et cela sous peine de fortes amendes.

On commencera par faire un recensement exact de tous les Siffleurs existants pour les répartir dans chaque pays au prorata de la population humaine. Cela fait, la distribution de cette main-d'oeuvre entre les différentes exploitations sera laissée aux soins des C.G.T. nationales qui obéiront aux principes suivants : pourvoir d'abord les industries où le salaire est minimum, ne pas laisser le salaire des industries à main-d'oeuvre purement humaine devenir moindre que

dans les industries à main-d'oeuvre mixte, à conditions économiques équivalentes, établir dans tous les établissements similaires la même proportion entre le nombre des travailleurs humains et celui des travailleurs anthropoïdes.

Le salaire de l'anthropoïde sera le dixième de celui de l'homme, ce qui suffit amplement à un être sans besoins et qui n'aime ni le vin ni la viande. Mais cette paix réduite ne pourra jamais diminuer la somme dépensée actuellement par le patronat pour la main-d'oeuvre. Les syndicats y veilleront. Pour rendre la surveillance plus facile on donnera force de loi à l'usage presque universel aujourd'hui de la paie globale. Et c'est par là qu'apparaît enfin le bonheur de l'humanité laborieuse vainement recherchée jusqu'ici, au prix d'utopies et de bouleversements, par tous les socialismes. Prenons un exemple : un trust patronal emploierait dans une exploitation cent hommes. Il les paierait au taux du salaire minimum actuel, soit deux dollars par tête. Il verserait donc deux cents dollars journellement au syndicat de ces cent hommes. Voici qu'on répartit la main-d'oeuvre anthropoïde; supposons que ce soit à raison de deux anthropoïdes pour un homme et que la production de deux anthropoïdes vaille seulement celle d'un homme, évaluation très pessimiste, puisqu'aujourd'hui deux anthropoïdes travaillent comme trois hommes. L'exploitation considérée emploiera donc cinquante hommes et cent anthropoïdes. Le patron verse toujours deux cents dollars au syndicat. Celui-ci procède à la distribution. Il attribue vingt sous à chaque anthropoïde, soit en tout vingt dollars. Restent pour les cinquante hommes 180 dollars qui représentent par tête 3 dollars 60 sous au lieu de 2 dollars.

Les anthropoïdes urbains habitent des quartiers spéciaux analogues aux compounds ou aux légendaires ghettos. Ces ghettos, qui doivent renfermer un millier d'habitants adultes au maximum, sont formés des maisons les plus pauvres. On les clôt de grilles. Un châtiment sévère attend les anthropoïdes qui se trouveraient hors de leur ghetto entre neuf heures du soir et six heures du matin. Ils sont libres dans les quartiers qu'on leur a réservés. L'administration n'y intervient que pour les recenser et les déplacer. Elle les déclare solidairement responsables. Toute absence injustifiée de l'atelier, toute faute contre le travail de leur part, sont punis par la confiscation de meubles pris au hasard dans leur ghetto.

Autant que possible, le régime des compounds sera aussi appliqué aux Siffleurs distribués parmi les exploitations agricoles.

La peine de mort, depuis longtemps rayée des codes, est rétablie pour les anthropoïdes.

La saisie immédiate et totale des biens possédés par ceux-ci pourvoira aux frais de la nouvelle organisation : déplacement des habitants humains actuels des futurs compounds ou ghettos, ameublement des maisons qui constituent les ghettos, répartition, recensement des anthropoïdes, indemnités, etc...

L'anthropoïde commence donc avec le nouveau régime par ne rien posséder. Puis il a son salaire dont il peut disposer en toute liberté, et il lui loisible d'exercer l'industrie et de commercer, pourvu que ce soit avec ses seuls pareils, à l'intérieur de son ghetto et sans aucun détriment pour le travail qu'il doit aux hommes. Les loisirs ne lui manquent pas, car il est sévèrement prohibé de l'employer en dehors des sept heures légales. On achève de protéger l'homme contre sa concurrence en l'interdisant toute sortie de denrées quelconques hors des ghettos.

Que si, malgré toutes les protections prises, les Siffleurs arrivent à constituer une force économique menaçante, les autorités nationales prendront telles mesures d'urgence qu'il appartiendra, sauf à en référer ensuite à la Délégation Mondiale.

Tel fut le décret de la D.M., réduit à quelques lignes, alors qu'il remplissait un fort volume, tant il y a de rouages à mettre en place lorsqu'on monte une mécanique sociale.

Pendant les longues délibérations de la D.M., on eut un vif émoi qui justifia d'avance le statut élaboré pour les Siffleurs.

Ceux-ci n'ignoraient pas que leur sort fut agité. Leurs petits groupes correspondaient entre eux malgré la brutalité spontanée des hommes.

– Un anthropoïde monte en aéro-car, survient un voyageur humain qui le prend par les épaules et le jette au moment où le véhicule s'envole. Tout le monde rit. Même hilarité parmi les employés de télécommunication quand on repousse un Siffleur sans lui laisser envoyer son message dont le prix a été perçu. On assomme l'anthropoïde isolé, besogne facile tant il est lâche. Voilà ce qu'on racontait tous les jours. Les autorités fermaient les yeux et se bouchaient les oreilles avec la complicité de l'opinion. Mais il n'y avait pas assez d'esprit de suite dans cette persécution pour qu'elle fût efficace.

Les photo-phono-gazettes du 23.7.211.II (23ème jour du 7ème

mois de la 211ème année du 2ème cycle) publièrent le récit suivant :

Cette nuit, une route au bord d'une plaine marécageuse en Hongrie. Le paysan Raczös, conduisant un locomoteur, remorque vers l'atelier le plus proche, mais encore très éloigné, une moissonneuse-batteuse-moulin-boulangerie qui a besoin de réparation urgentes. Soudain le tracteur s'arrête. Une panne ! Raczös descend de son siège. Il commence à peine d'examiner les organes de la machine quand il tressaille. Une rumeur interrompt le silence. Qu'est-ce donc? Des oiseaux de nuit? Mais leurs cris n'auraient pas cette surprenante variété. Quant aux hommes, ils ne donneraient pas un concert aussi discordant, ni à cette heure, ni en cette solitude. Alors Raczös pense aux anthropoïdes, et comme il les sait méprisables, sa frayeur se dissipe. Toutefois il demeure inquiet, n'augurant rien de bon pour la paix humaine d'une telle réunion. La police doit être prévenue, songe-t-il? Pour se mettre à même de la mieux renseigner, il veut approcher les Siffleurs. Il marche sans bruit et courbé à travers les joncs. Bientôt les anthropoïdes lui apparaissent. On peut, malgré l'obscurité, évaluer leur nombre à une centaine. Aucun d'eux ne semble remplir un office de présidence ou de direction, ils font entendre leur ramage l'un après l'autre, brièvement. Parfois un charivari collectif non moins bref leur répond : assentiment ou huée? On ne sait. Raczös revient à son tracteur. L'accident, heureusement peu grave, se répare vite. Au bout d'une demi-heure, Raczös trouve sur sa route un avertisseur téléphonique sans fil. La police réveillée, instruite, monte en aviateurs et surprend à l'aube vingt anthropoïdes qui sont prestement arrêtés et mis en prison. Il y en a au moins deux fois autant qui se sont échappés. On les recherche activement.

Du 24.7.211.II.

Une seule arrestation nouvelle a pu être opérée parmi les conjurés anthropoïdes. Les autorités hongroises viennent de procéder à un premier interrogatoire. On constate qu'aucun des prévenus ne comprend le hongrois. En revanche nul d'entre eux n'ignore la langue internationale. C'est donc du pitching que se sert le commissaire de police. Mais comme les anthropoïdes sont inintelligibles quand ils veulent parler, on leur fait écrire leurs réponses.

Interrogés sur leurs origines, les prévenus ont déclaré quinze nationalités différentes.

D. – Y avait-il des Hongrois parmi vous ?

R. – Oui, ils se sont échappés.

D. – Leurs noms ? Leurs signalement ?

R. – Nous n'avons pas distingué leurs traits dans la nuit. Nous ignorons leurs noms.

D. – Il n'est pas vraisemblable cependant que vous ayez tenu votre réunion sans vous connaître, sans pouvoir justifier entre vous de votre identité ou d'un mandat régulier.

R. – Pourquoi nous connaître ? Nous étions réunis, deux ou trois par nation, pour traiter des intérêts de notre espèce entière. Nos semblables comprenaient que notre nombre était suffisant, et aucun d'eux n'aurait eu l'idée de se déranger pour le grossir inutilement.

D. – Vous étiez élus pourtant.

R. – Pas du tout. On savait qu'une entente universelle était nécessaire. Dans chaque pays, les deux ou trois premiers qui avaient pris l'initiative de la réaliser et qui possédaient assez d'argent pour voyager au loin se trouvaient naturellement désignés.

D. – Désignés comment ?

R. – Par les journaux. Tout se passe comme s'il y avait par pays un seul journal pour notre espèce. Vous devriez le savoir. On y insère les informations universelles puis nationales. A quoi bon en donner des rédactions différentes ?

D. – Avez-vous donc tous la même opinion ?

R. – Certainement, puisque nous formons une seule espèce. Il arrive à chacun de nous de se tromper. Les autres s'en aperçoivent et le redressent aussitôt, sans qu'il ait la moindre velléité de s'obstiner. Parmi les êtres raisonnables, il n'y a que l'homme qui puisse persévérer sciemment dans l'erreur.

D. – Nous ne sommes pas ici pour faire de la philosophie. Dites-nous plutôt comment vous vous compreniez, bien qu'appartenant à toutes les nationalités.

R. – Nous avons adopté une de nos langues qui sera désormais notre langue unique.

D. – C'est un fait nouveau, si je ne me trompe.

R. – Tout nouveau. Notre congrès a été la première occasion pour nous d'employer ce langage universel qui s'imposait avec la nécessité de notre entente universelle.

D. – Expliquez-nous de quelle manière vous avez pu vous mettre d'accord sur le choix de ce langage et l'apprendre aussi vite.

R. – Comment pouvez-vous l'ignorer ? ou si vous l'ignorez ne

pas le deviner ? L'accord était fait d'avance dans nos esprits. On a choisi la langue parlée par le plus grand nombre, pour deux raisons évidentes : la première était qu'il y aurait le moins possible de gens obligés de l'apprendre, la seconde qu'il y aurait le plus possible de gens capables de l'enseigner. Au bout d'un an, il se trouva partout des personnes assez instruites pour figurer à notre congrès. Dans trois ans, on ne se servira plus nulle part de dialectes particuliers.

D. – L'amour-propre national ne vous a-t-il pas gênés ?

R. – Tout amour-propre nous est étranger. Nous avons même beaucoup de peine à comprendre en quoi consiste ce sentiment chez vous autres.

D. – Vous êtes donc dangereux. Vous n'avez rien d'humain. Il est à croire que votre congrès préparait la destruction de notre espèce.

R. – Pour le moment, nous nous occupons uniquement de présenter nos revendications à la D.M.

La suite de l'interrogatoire est remise à demain.

Ces nouvelles répandirent la surprise, et, il faut bien l'avouer, presque l'épouvante, parmi les hommes. On connaissait les langages nationaux des anthropoïdes, on les comprenait même assez souvent. Mais nul ne s'étonnait de leur apparition, bien qu'il y eut un rare mérite pour des êtres disséminés à s'entendre sur les signes nombreux de la pensée. Des explications supprimaient la nécessité trop odieuse d'admirer les anthropoïdes. Ils avaient, disait-on, imité suivant leur pouvoir la langue qu'on employait le plus autour d'eux. Et ainsi leurs ramages étaient nés du parler humain comme jadis les jargons petit-nègre des idiomes des blancs. Telle pouvait bien être en effet l'origine du moyen que les Siffleurs avaient trouvé pour échanger leurs idées. Quant à la vérifier par des études linguistiques, il n'y fallait pas songer. Une suite de deux notes musicales, *do ré*, par exemple, pouvait avoir une quarantaine de significations chez les anthropoïdes, suivant que toutes les deux étaient émises comme une croche puis une noire, ou une noire puis une croche, ou deux noires, ou deux croches, ou suivant les octaves d'où on les tirait, ou suivant le timbre de flûte de clarinette, de hautbois, d'ocarina, qu'on leur donnait, ou suivant qu'elles sonnaient comme *ou, a ,é, eu, u, in, an, on, i*. Comment démêler dans tout cela ce qu'étaient devenues les articulations? La vérité fâcheuse, mais évidente, était que les anthropoïdes ne manquaient pas de puissance créatrice. Leur ingéniosité les avait dotés, pour peindre la pensée, d'une palette sonore beaucoup plus riche que celle des hommes.

On ne s'en était pas étonné, parce que l'acquisition de cette palette avait semblé progressive, grâce à la pénombre de mépris où vivaient les Siffleurs. Mais voilà que tout à coup, sous la pression d'un danger redouté, ceux-ci adoptaient un langage universel ! Quelle facilité d'entente ! Quelle force ! En vérité ces monstres ne formaient qu'un être unique. Par l'effet spontané d'un caractère de leur espèce, ils réalisaient une action commune et universelle, à quoi l'humanité n'était arrivée qu'après de millénaires souffrances, et très imparfaitement. Les trembleurs voyaient déjà leur civilisation anéantie.

Leurs craintes augmentèrent encore quand on publia un document remis à la D.M. sous le titre de *Revendications de l'humanité-unie contre l'humanité-divisée*. On savait que les anthropoïdes s'appelaient entre eux les *Unis*.

«Nous appartenons à deux espèces différentes et incompatibles, disait en résumé ce factum. Si nous vivons ensemble, nous vous opprimerons demain comme vous nous opprimez aujourd'hui. Il faut donc nous séparer. Nous, les Unis, nous sommes quarante millions contre quatre milliards d'hommes-divisés. Donnez-nous donc une étendue de terre qui nourrisse actuellement quarante millions d'habitants, donnez-nous là en deux ou plusieurs territoires. En équité, nous devrions partager les frais de l'opération proportionnellement à notre importance numérique, mais nous consentons à ce que les Unis en supportent la moitié. Étudions un arrangement sur cette base. Désormais, tous les cent ans, on augmentera ou diminuera le territoire de chaque espèce d'après les règles initiales.

«Faites cela parce que c'est le moyen le moins désagréable de laisser la sélection naturelle décider entre nous. Vous avez sans doute vos raisons de vous croire mieux adaptés que nous à la gestion de la planète. Voici les nôtres pour soutenir le contraire. Depuis qu'il existe, l'homme-divisé s'efforce en vain de réaliser une bonne économie. Il n'y parviendra jamais en raison de sa nature même dont la contradiction est l'essence. Il comprend que c'est la communauté des intérêts qui lui permet de subsister, et toute son énergie se dépense dans une lutte des intérêts particuliers contre l'intérêt général. Sa prétendue solidarité a pour seul effet de substituer les haines collectives aux haines individuelles. Quand il se dit socialiste,

il veut l'exception pour tous. Qu'il soit socialiste ou autre chose, il réprouve dans le gaspillage une atteinte à la satisfaction de ses besoins, et le gaspillage découle, comme une conséquence nécessaire, de ses besoins les plus impérieux. C'est ainsi que chez l'homme-divisé la femme a besoin d'être vêtue, mais elle a encore plus besoin de suivre la mode. Ne faut-il pas tous les ans consacrer beaucoup de travail et d'argent au simple changement des étoffes et de la coupe? Cela représente une quantité de vêtements non fabriqués. Bien d'autres exemples montreraient votre inaptitude à mettre les actes d'accord avec les idées dans le domaine économique.

«Elle provient des mêmes causes qui vous font mériter votre nom d'hommes-divisés. Chacun de vous est en effet divisé contre soi. Il a une raison qui lui montre un but et des ressorts d'activité qui le poussent à l'opposé de ce but. Ces ressorts sont la vanité, le désir de paraître, l'honneur, la jalousie sexuelle, et mille appétits singuliers, comme l'amour du Beau, de la viande, de l'alcool et de la gloire.

«Nous autres, les Unis, nous sommes au contraire poussés par toute notre nature dans la direction que l'intelligence reconnaît comme celle du bien commun. Nul d'entre nous n'éprouve de désirs qu'une organisation sociale sans utopies ne puisse facilement satisfaire chez tous. Et voici enfin par quoi nous vous sommes très supérieurs : nous n'avons aucune préférence pour les individus, nous n'aimons en réalité que notre espèce, tous nos enfants, toutes nos femmes, et non pas, comme vous, quelques enfants et deux ou trois femmes. Nous sommes des abeilles, mais au lieu d'avoir plusieurs ruches, nous n'en connaissons qu'une : notre humanité à nous, les Unis. Cela suffit pour que le monde doive nous appartenir un jour, après une évolution pacifique, si vous consentez à l'arrangement que nous proposons, par d'autres moyens de sélections, si vous repoussez notre requête...»

On fut frappé dans ce document, comme dans le récent interrogatoire des conjurés anthropoïdes, par un ton audacieux qui contrastait si fort avec la couardise du Siffleur isolé. Les pessimistes en prenaient occasion pour dire : – Anéantissez l'espèce pendant que vous avez encore le nombre, ou bien satisfaites-la, car il est vrai qu'elle se montre forte et courageuse quand on la menace, malgré la timidité de ses membres pris séparément.

La D.M. n'écouta pas ces Cassandres.

Elle fit bien, au gré de l'opinion générale, tant la mise en ghettos

s'opéra tranquillement. Les anthropoïdes, si fiers tout à l'heure, ne résistèrent pas quand on les réduisit en servage pour le bien de l'humanité. Ils gagnèrent donc seulement à cette aventure d'être considérés comme des bluffeurs.

Les mesures prises à leur égard se trouvèrent d'ailleurs justifiées par la hausse du salaire minimum qui fut presque tout de suite d'un tiers, car on avait eu soin d'appliquer d'abord les anthropoïdes aux travaux les moins payés, et leur main-d'oeuvre se montra plus productive qu'on ne l'espérait.

Ils abondèrent de plus en plus dans les ateliers, grâce à une multiplication très rapide, apportant bientôt à l'homme travailleur des paies de hauts fonctionnaires, sans qu'il en coûtât un sous de plus aux patrons. La misère disparut. Tout le monde était heureux, même les anthropoïdes, qui semblaient prendre fort bien parti de leur condition. Sur leurs vingts sous journaliers, ils dépensaient environ dix sous pour les premières nécessités de la vie; ils faisaient cuisine commune, couchaient dans de vastes dortoirs formés d'amas de paille sur des planchers inclinés, s'habillaient comme des arlequins en cousant ensemble tous les résidus de pièces d'étoffe, tous les chiffons un peu solides qu'ils pouvaient trouver. Les dix autres sous allaient à l'hygiène, aux bains publics que chacun fréquentait, à l'instruction, à l'entretien des malades, à l'achat des matières premières qui alimentaient l'industrie créée dans les ghettos, car les Siffleurs, après avoir travaillé sept heures pour les hommes, travaillaient encore cinq heures pour eux-mêmes. Ils eurent ainsi des fabriques de toutes sortes dont les produits leurs étaient réservés, puisqu'aucune marchandise ne sortait de leurs quartiers.

L'humanité se félicitait de sa chance et de son génie. Elle avait enfin résolu ce problème, en apparence insoluble, de satisfaire les besoins à mesure qu'ils grandissaient. Jusque-là les progrès de l'industrie et de l'organisation sociale ne pouvaient aller assez vite pour suivre la métamorphose du petit luxe en première nécessité. Les désirs montaient en progression géométrique tandis que leur assouvissement se traînait avec peine sur la pente de la progression arithmétique. Maintenant celui-ci avait aussi des ailes. La main-d'oeuvre anthropoïde jouait le rôle d'un machinisme intelligent possédé par les travailleurs humains qui voyaient ainsi, sous une forme inattendue et détournée, se réaliser leur vieux rêve : la propriété des moyens de production. Et en même temps, le patronat ne perdait rien.

L'homme vécut donc les années de sa vie heureuse sur Terre. Et le bonheur alla sans cesse croissant. Les Siffleurs ne semblaient pas menacer la sécurité. Ils se montraient dociles. C'est pourquoi on ne craignit pas de les affecter aux industries de transport et aux administrations. On alla même jusqu'à recruter parmi eux plusieurs compagnies de cette armée permanente de mercenaires que l'on destinait à encadrer les milices au cas où la D.M. devrait employer la force pour mettre ses décrets en vigueur parmi les nations ou les classes. L'observation prouvait en effet que, s'ils étaient une centaine ensemble, les anthropoïdes cessaient de se montrer par trop pusillanimes.

Cependant les familles humaines tendaient à restreindre leur fécondité. La crise de mutation, qui justement prenait fin, laissait peut-être à la plus vieille espèce un affaiblissement de la puissance procréatrice. Mais le calcul y ajoutait son effet. Diminuer le nombre des hommes, c'était augmenter la proportion relative des Siffleurs, et par conséquent la richesse et le loisir. Le temps vint donc assez vite où les deux espèces comptèrent juste autant d'adultes l'une que l'autre.

Le bureau statistique de la D.M. publia cet événement que la presse qualifia d'heureux en proposant de le célébrer par une grande fête. On était loin de soupçonner quel effroyable cataclysme allait la remplacer.

C'était la nuit en Chine. Une rumeur éveilla les villes. Les gens couraient dans les rues criant :

– Les Siffleurs ! Les Siffleurs ! Sauve qui peut ! Aux armes !

On voyait des lueurs d'incendie et on s'épouvantait surtout d'un bruit qu'on n'avait jamais entendu : il ressemblait à la vibration des gongs unie à des appels de trompette, mais il avait aussi des sonorités qui semblaient produites par des gorges humaines. On se précipitait vers le téléphone automatique sans fil : le transmetteur central ne fonctionnait plus. On allait frapper chez des voisins. Que se passait-il? Nul ne le savait au juste. Les hommes déterminés, prenant leur fulgurateur, se mêlaient à l'agitation de la cité qui était comme celle d'une fourmilière bouleversée par un coup de bêche. – A la *Télé !* – disaient les uns, et l'on rencontrait des fuyards qui répondaient : – Ils y sont ! – On apprenait ainsi peu à peu que tous les endroits d'où pouvaient partir des nouvelles, ou des ordres, ou de la force, ou des moyens de transport, étaient entre les mains des

Siffleurs. Les malheureux humains tourbillonnaient dans des cercles de plus en plus étroits. Repoussés par les flammes d'un dépôt de marchandises qui brûlait, ils se heurtaient à une maison dynamitée, pour tomber ensuite dans un essaim d'éclairs mortels. Et le bruit de gong, clameur de ralliement poussée par les anthropoïdes, approchait. Un grand espace vide se creusait entre eux foules, de rares coups de fulgurateur étaient tirés d'un côté, des foudres en gerbe répondaient de l'autre, et enfin les Unis ne voyaient plus devant eux que des morts ou des blessés.

Des hommes s'enfuirent en aviateur, espérant trouver le salut dans une autre ville. La lumière changeait à mesure que le soleil montait au-dessus de l'horizon, mais il n'y avait aucun changement d'une ville à l'autre : toutes s'abîmaient dans la même catastrophe. L'après-midi, une odeur infecte les signala de loin : les anthropoïdes commençaient de brûler les cadavres arrosés de pétrole.

Comme le cataclysme s'était déchaîné partout à la même minute, afin que nulle contrée n'eût le temps de se mettre en garde après l'alerte produite par la rupture des communications internationales, il s'abattit en plein jour sur l'ouest de l'Europe. Cette circonstance était défavorable aux Siffleurs. Aussi, bien qu'ils eussent affaire à des peuples moins militaires que les Chinois, subirent-ils quelques échecs. Ça et là, dans les casernes (car il avait fallu faire de nombreuses exceptions au régime des ghettos), les soldats humains, mieux commandés, ne succombèrent pas à l'agression inattendue de leurs camarades anthropoïdes; ils résistèrent, vainquirent, purent préserver les dépôts d'armes et de munitions, et finalement anéantirent les Siffleurs qui, pris de leur instinct de ruche, avaient combattu avec rage et s'étaient fait tuer jusqu'au dernier. Quelques armées humaines entrèrent en campagne, mais si inférieures numériquement qu'elles reconnurent bien vite la folie de leur tentative. On les y aida. – Rendez-vous à discrétion, dirent les Unis, sinon nous allons foudroyer les Divisés qui sont presque tous entre nos mains, à raison de un sur mille par commencer, jusqu'au jour où vous obéirez à notre sommation. – Comme cette menace fut mise à exécution, et faute de pouvoir équilibrer les représailles, les derniers champions humains durent mettre bas les armes.

Il n'y eut plus alors de dévastations ni de tueries. Les Unis appliquèrent le régime de séparation entre espèces qu'ils avaient jadis proposé à la D.M. Seulement ils l'appliquèrent en vainqueurs. Les hommes se virent assigner une foule de petits territoires isolés

les uns des autres, sans façade sur la mer ou les grands fleuves navigables. On y était libre, à condition de ne pas avoir d'armes ni d'aviateurs, de se soumettre au recensement, à la surveillance, aux perquisitions, de ne communiquer d'un territoire humain à l'autre que par l'intermédiaire ou avec la permission des Unis.

A partir de cet instant, l'humanité déclina très vite. Elle comprit bien que son unique chance de salut était dans la fécondité. Mais chacun se disait le plus souvent : – Il faut que l'ensemble des hommes procrée. Quant à moi, je puis bien suivre mes propres convenances; qu'est-ce en effet que la conduite d'un particulier dans la conduite de la masse? – Ainsi persistait la vieille contradiction humaine entre l'intelligence du bien collectif et les actes individuels. Et d'autre part, il se confirmait que la stérilité de l'espèce-souche était un effet de la crise de mutation. Il n'y eut bientôt plus qu'un enfant par couple, puis un par deux couples. A chaque diminution importante d'une population, les Unis restreignaient son territoire. Les cercles des patries humaines devinrent des points sur la mappemonde, et les points, l'un après l'autre, disparurent.

Que reste-t-il maintenant ? Rien peut-être en dehors de moi.

L'histoire de l'humanité m'a été contée par mes parents qui sont morts. Je ne pourrais pas la tenir des Unis. Ils n'ont que des archives statistiques. Depuis que l'homme est devenu quantité négligeable, on a brûlé tous les documents qui le concernaient. A quoi bon encombrer les bibliothèques ?

Les maîtres actuels du monde n'ont aucune curiosité pour le passé.

Il n'y a chez eux ni monuments historiques, ni aucune qui ne présente une utilité actuelle. Tous les tableaux, toutes les statues, tous les objets d'art, tous les vestiges de l'antiquité, tous les vieux livres, ont disparus, détruits ou jetés parmi les remblais des terrassements. Et ces biens qui nous étaient chers n'ont pas été remplacés. Aucun besoin esthétique n'a surgi chez les anthropoïdes. Ils ne connaissent la couleur que pour avoir plus frais en été avec des maisons blanches à fenêtres bleues, et plus chaud en hiver avec ces mêmes maisons peintes en noir et ces mêmes fenêtres peintes en rouge. L'unique génie de leurs peintres consiste à trouver des moyens de plus en plus rapides et faciles pour effectuer ces changements de coloration.

Il ne subsiste de la civilisation que ce qui regarde la vie

matérielle, simplifiée d'ailleurs par l'absence de plusieurs besoins jadis répandus. La science seule conserve son importance, parce qu'elle aide l'industrie et l'hygiène qui ne cessent point de progresser. Encore a-t-on supprimé de la science tout ce qui répond à la seule curiosité. Peu importent à l'anthropoïde l'origine des mondes et la constitution de la matière. Il voit dans l'étoile un repère commode pour l'estimation du temps, des longitudes et des latitudes, mais il se moque bien de savoir comment elle est faite chimiquement et physiquement. Et les fossiles ne l'intéressent que s'ils le renseignent sur les gisements de minerais. Il ne s'occupe pas un instant de considérer en eux l'évolution de la vie.

Toutefois, avec des raisons d'exister aussi restreintes, les Unis sont heureux, comme le montre l'expression, presque toujours gaie, de leur physionomie. Il me faut bien, malgré toute la répugnance qu'ils m'inspirent, reconnaître les éléments de bonheur dont ils sont doués. D'abord ils se portent à merveille, peut-être parce qu'ils ignorent l'usage de la viande et des boissons alcoolisées et cultivent assidûment l'hygiène. Le petit nombre de leurs besoins permet, grâce aux progrès industriels, que nul ne soit privé de ce qu'il désire. Surtout, l'anthropoïde a la chance d'être, comme il le dit, un homme social, un homme-abeille, dont la ruche s'étend à toute la terre. Sa nature ne lui a donné aucun instinct qui soit étranger à l'instinct de la ruche. De là sa dépression pitoyable quand il se trouvait isolé, au moment où son espèce naissait, de là aussi sa facilité pour agir en commun, son triomphe, et plus tard l'absence de rivalités, de jalousies, de querelles, sans que le défaut d'émulation ou le désintéressement individuel produisissent un travail relâché.

On reprochait jadis aux Unis leurs moeurs amoureuses. Ils passaient pour dénaturés parce que la famille n'existait pas chez eux. Ce trait de leur espèce a son côté favorable au bonheur. Ils ignorent les souffrances de l'amour, s'ils n'en connaissent pas les joies supérieures, et c'est bien un avantage qu'il n'y ait plus de prostitution ni de honte. Ce manque absolu d'exclusivisme dans les relations sexuelles est d'ailleurs sans inconvénient pour l'avenir de la race chez les Unis, car, pareil en cela aux abeilles et aux fourmis qui se préoccupent avant tout de leurs larves, ils réservent leurs plus grands égards pour les femmes enceintes, ils les entourent de sollicitude. Depuis le berceau, les enfants reçoivent en commun de meilleurs soins que s'ils avaient un père et une mère. Bien que les nourrices allaitent indifféremment n'importe quel petit, né en même temps que

le leur, l'instinct maternel ne fait pas défaut, ou, si l'on veut, il est remplacé par un instinct de ruche aussi puissant, aussi merveilleux que lui.

Cet instinct de ruche permet encore de régler la fécondité, afin que le nombre de consommateurs reste proportionné aux ressources et que le bien-être n'aille jamais en diminuant. On ne procrée par pour soi, on procrée pour l'espèce. Son intérêt seul est le mobile qui fait désirer ou craindre l'enfantement. c'est pourquoi on se règle sur les statistiques quotidiennes qui indiquent, d'une part le nombre des naissances nécessaires au district pour l'année courante, et d'autres part le total de celles qui ont eu lieu depuis le commencement de l'année. A partir du moment où les deux nombres sont égaux, on pratique la stérilité jusqu'à l'année suivante.

Le bonheur des Unis pourrait sembler négatif. Je me sentais porté à croire qu'avec plus de loisirs et moins de besoins que l'homme, ils devaient s'ennuyer. Il n'en est rien. On ne leur voit jamais ce visage morne des gens qui sentent confusément le vide et ne savent comment le combler. Les anthropoïdes pratiquent mille sports athlétiques, et ils étudient. Bien que leur instinct d'espèce borne leur effort intellectuel aux techniques, le champ est encore assez vaste pour que personne chez eux ne sache tout.

Et ils sont heureux. Cependant je ne les admire ni ne les envie. Leur civilisation est pour moi de la barbarie, elle me soulève le coeur, parce que je suis un homme. Que n'ai-je vécu il y a bien longtemps, au prix même des calamités qui désolaient mes semblables ! L'humanité s'est trop prolongée, puisque je la perpétue à travers un paradis terrestre qui n'est pas le sien. Il ne faut pas vivre très vieux, qu'on soit un individu ou une race. Si l'on rencontre le malheur, on en souffre, et si l'on rencontre le bonheur, on en souffre encore, car les gens du passé n'ont rien dans leur nature qui les adapte aux félicités de l'avenir,

Mais comment ai-je pu communiquer avec vous que tant de millénaires déjà écoulés séparent de moi? C'est un grand mystère. Je suis cependant en mesure de vous le...

Ici l'esprit anonyme s'arrêta. Se moquait-il de nous ou cédait-il à la puissance jalouse qui veille sur l'inviolabilité des arcanes? La seule chose certaine c'est qu'il ne revint jamais...

SURHOMMES
de **Henri-Jacques PROUMEN**
(1926)

Dans le domaine de la SF belge, cet excellent auteur [1879-1962] dut rester dans l'ombre de Rosny aîné et de Jean Ray, malgré quelques textes très brillants, notamment Le Sceptre volé aux hommes, *son chef-d'oeuvre. Hélas, son inspiration s'épuisa assez vite, et il se révéla aussi un nouvelliste moyen, voire quelquefois exécrable (de son recueil* L'Homme qui a été mangé, *une seule histoire me semble à sauver).* Surhommes *et* Points de vue... *surnagent dans cette médiocrité, mais demeurent très loin du niveau du roman précité.*

Les hommes, prodigieusement évolués, étaient devenus surhommes...

Les facultés intellectuelles s'étant développées extraordinairement, à travers un nombre incalculable de générations l'encéphale avait pris de monstrueuses proportions et atteint un poids inquiétant. Les surhommes promenaient des têtes énormes sur des corps de gnomes. Car l'intelligence seule étant réputée noble, les exercices physiques avaient été depuis longtemps relégués au rang des soucis méprisables; à tel point que les troncs étaient devenus ridiculement fluets, les membres plus faibles que ceux d'un enfant.

L'intelligence de ces hypercéphales était inimaginable. Non seulement ils possédaient depuis des siècles le secret de la transmutation de tous les corps et l'alimentation synthétique, mais ils conversaient entre eux sans parler - si j'ose écrire - : par le seul jeu de la transmission de la pensée.

Leurs soucis étaient nobles et purement cérébraux. Les surhommes ne visaient plus qu'à la primauté de l'intelligence, la subsistance matérielle de chacun étant abondamment assurée par un savant asservissement des énergie naturelles. Tel rêvait de faire monter à la surface de la terre, par le fonctionnement d'une machine anti-gravitique, toutes les substances radioactives enfouies au coeur même de notre planète; tel autre, épris de science pure, s'efforçait à créer scientifiquement la vie dans la matière minérale. Chaque surhomme poursuivait avec foi son problème, plus prestigieux que tous les autres et dont la solution lui assurerait la gloire la plus pure.

Tous avaient du génie et tous rêvaient du supergénie. En sorte qu'ils n'étaient pas plus heureux que nous, pauvres et simples hommes.

Au demeurant, il leur advint, à un stade de leur évolution, une véritable calamité physiologique. En hypertrophiant leur cerveau, qu'ils portaient avec tant de fierté sur leurs chétives épaules, l'intelligence décuplée des surhommes leur créa une nuisance mécanique : leur cerveau devenant prodigieusement lourd, leur centre de gravité se trouva placé beaucoup trop haut. Qu'on s'imagine un roseau s'ornant, au bout de sa tige, d'une citrouille ! Les surhommes, avec leurs pieds dérisoires et leurs têtes trop grosses, manquèrent de stabilité.

Sans doute marchaient-ils très peu. Avec leurs minuscules aviettes dont le moteur, animé par la désintégration d'un corps effroyablement radioactif, tenait dans le boîtier d'une montre, ils allaient et venaient par les villes ainsi que des oiseaux, faisaient le tour du monde en quelques heures et rentraient chez eux par les balcons. C'est alors que leur calvaire commençait. Dépouillés de leurs aviettes, ils n'étaient plus que de gauches homuncules, risquant à peine deux ou trois pas pour rouler à terre, inexorablement entraînés par le poids de leur tête. Ils se blessaient cruellement et ces chutes, même, causaient des cas de folie terrible, à la mesure de leur intelligence fabuleuse.

C'était tragique. On prévoyait que, d'ici trois générations, les surhommes ne pourraient plus avancer qu'en rampant tête contre sol. Qu'attendre désormais de cette surhumanité percluse? C'était son agonie, lente et terrible, qui se préparait.

Ce fut alors que le Président des États-Unis d'Asie eut une lumineuse inspiration. Il fit savoir que le titre de *Bienfaiteur de premier ordre*, avec la cravate de *Commandeur du Progrès Universel*, serait décerné à celui qui découvrirait un procédé simple à la fois et pratique pour abaisser le centre de gravité des surhommes pendant la marche, et leur rendre ainsi leurs facultés de locomotion naturelle.

Cet édit fut lancé aux quatre coins du monde par les puissants appareils de T.S.F. Trois minutes suffirent pour que tous les surhommes fussent informés. Une foule énorme se pressa contre les grilles du Palais, et le Président reçut, par transmission cérébrale directe, tant d'effluves sympathiques, qu'il sentit sa raison chanceler et qu'il fut obligé de s'enfermer dans sa cage de Faraday pour se soustraire à ce flux d'hommages, flatteurs sans doute, mais d'un

ébranlement redoutable.

La commission d'examen, présidée par le Ministre des Inventions, siégea jour et nuit pendant plus de quatre semaines. De tous les coins de la terre, des continents les plus éloignés, surgirent des novateurs avides de ravir cette prime à l'intelligence, la seule qui comptât. Beaucoup de projets, cependant, furent immédiatement rejetés. Ils ressemblaient tout au plus à de piteuses inventions humaines. Les uns proposaient des bottes de baryum, très lourdes et savamment articulées; les autres, des contrepoids de types divers, attachés à d'ingénieux systèmes de sangles. C'était précaire; ces chaussures et ces balourds eussent trop vite épuisés les muscles presque atrophiés des hypercéphales. Deux inventions vraiment géniales retinrent seules l'attention. Le premier n'était autre qu'un système giratoire fixé à une manière de casque, lequel, attiré vers le haut par une petite hélice actionnée par un moteur tout au plus gros comme le chaton d'une bague, allégeait la tête au point de l'empêcher de tomber. La seconde, plus prodigieuse encore, consistait en une boule minuscule qu'on fixait entre les genoux et que l'on animait d'un mouvement de rotation de plus en plus rapide. Ainsi augmentait la masse de la petite sphère, suivant le principe d'Einstein (que nous n'arrivons pas à comprendre, parce que nous ne sommes que des hommes, mais que les hypercéphales appliquaient beaucoup plus aisément que nous n'utilisons les lois de la pesanteur).

La lutte, donc, était chaude entre ces deux inventions. Leurs auteurs, l'un à Londres, l'autre à Montréal, déployaient des trésors d'éloquence électromagnétique et multipliaient leurs démonstrations graphiques par les appareils de vision à distance. La balance commençait à pencher en faveur du Canadien, lorsque, tout à coup, un surhomme monté sur une aviette ridiculement démodée demanda audience. Un hypercéphale, sans doute, mais doté d'un corps presque humain. Il se nommait Penwood et venait d'Islande. Il descendait d'une famille éprouvée qui avait réfugié sa honte et son malheur, trois siècles auparavant, sur ces terres glacées.

A la vue de cet être fruste, les têtes formidables des membres de la commission d'examen branlèrent, étonnées, un peu inquiètes. Penwood s'avança, son chef lourd porté sur de robustes épaules. Sa figure, son front, ne montraient ni bosses, ni ecchymoses. Il ne chavirait donc pas, heureux surhomme !

– Ha, ricana le sous-secrétaire d'État. C'est bien simple ce qu'il présente !... On lui a enlevé le cerveau, pardi !

Mais le Ministre des Inventions commanda le silence, et pour mieux écouter, porta sa dextre à son front cabossé, vaste comme une coupole.

– Surhomme d'Islande, proféra-t-il, que proposes-tu ?

– Ceci, Excellence, proféra Penwood... J'ai vu pratiquer ce système par mes grands-parents, par mon père, par ma mère... Chez nous, on ne tombe pas !

– Hum !... Prodigieux !... marmonna le Ministre. Enfin, montre-la nous, cette merveilleuse invention.

Alors l'Islandais, simplement, posa les mains sur le parquet, lança ses pieds en l'air, et le plus ingénument du monde, se mit à marcher sur ses paumes, la tête en bas...

– Voilà, fit-il en souriant. C'est le meilleur moyen d'abaisser le centre de gravité !

Le Ministre roula des yeux blancs au milieu d'un silence consterné. Ses joues s'empourprèrent soudain et il s'écria :

– Nul d'entre vous, illustres mécaniciens, nul n'a donc songé à cela !... Oh ! simple, parmi les simples, c'est de toi que vient le génie !

Soutenu par son aviette, il s'élança vers Penwood, l'embrassa chaleureusement et, lui passant au col la cravate de Commandeur du Progrès Universel, ajouta :

– Toi seul, Penwood, n'a pas oublié les leçons de nos ancêtres, les hommes qui pratiquaient les sports tout en cultivant leur esprit !... Nous songions aux artifices, alors que le salut est en nous ! Penwood, Bienfaiteur de premier ordre, tu sauves l'espèce humaine !

POINTS DE VUE...
de **Henri-Jacques PROUMEN**
(1930)

Lorsque les ultra-civilisés descendirent de leurs minuscules aviettes dans ce village oublié et presque désert, perdu au milieu de la steppe sibérienne, ils s'aperçurent tout de suite qu'ils avaient affaire à des êtres exceptionnellement inférieurs. Paisibles et doux par surcroît. D'ailleurs, qu'auraient pu opposer ces *minus habens* aux moyens de défense des ultra-civilisés qui portaient sur eux, dans un étui tout au plus grand comme un dé à coudre, de microscopiques grenades dont une seule eût suffi à réduire en cendres un village, sans parler des générateurs de super-ultra-violet, anéantissant à plus de dix kilomètres la vie sous toutes ses formes, ni des mystérieuses scintillations d'un miroir ardent frappant d'une immédiate cécité l'imprudent qui eut tenté d'en braver l'éclat.

Les ultra-civilisés, en débarquant chez ces inférieurs, donnèrent tout de suite la mesure de leur supériorité stratégique et de leur grandeur morale : ils détruisirent en dix secondes un bois de sapins, séculaire et serein, tuèrent comme des mouches, par leurs réflecteurs à ultra-violet, un troupeau de boeufs innocents et s'écrièrent : «Vous voyez la puissance de notre génie et l'éclat de notre intelligence. N'essayez pas d'attenter à nos jours !» Les paysans épouvantés se prosternèrent aux pieds des envahisseurs en leur promettant paix, joie et asile.

Mais les ultra-civilisés avaient mieux à faire qu'à perdre des heures précieuses au milieu de ces barbares. Au bout de deux jours, ils songèrent à repartir, non sans avoir décidé une expérience sensationnelle. Le plus jeune d'entre eux resterait parmi les inférieurs pendant deux ans, sans autre mission que celle d'étudier leurs moeurs. Les civilisés emporteraient avec eux un jeune paysan, afin d'ouvrir ses yeux à la lumière du progrès surhumain. Il fut même convenu qu'on réunirait ces enfants deux ans plus tard et qu'on recueillerait leurs impressions.

Ceux-ci avaient tous deux douze ans. Le barbare s'appelait Ivan Stéphanovitch; c'était un robuste gaillard, rose de peau, blond de poil, avec de grands yeux bleus candides qui ne s'étaient, jusque là, ouverts que devant la splendeur des arbres séculaires et les rudes joies de sa famille où le père buvait de la vodka et où la mère, avec

la sérénité des femmes de l'Écriture, ravaudait les hardes de ses quatorze enfants. L'ultra-civilisé se nommait Espoir. C'était là, à tout le moins, ce que nous appellerions son prénom. On avait, depuis longtemps, substitué aux noms de famille un ingénieux système de classification littéro-décimale, à telles enseignes que l'enfant, laissé chez les rustres de la steppe, avait pour étiquette sociale : 339 C V – 112 K W – 13 H P – Espoir.

Il était petit, maigrichon, jaune de teint, avec une tête énorme et de grands yeux bruns qu'il riboulait au fond de ses orbites lorsqu'un grave problème passait par son cerveau. Car cet enfant de douze ans, qui sortait à peine de ce que nous appellerions, en langage humain, l'école primaire, possédait trois fois plus de science qu'un de nos ingénieurs. Il avait construit lui-même son aviette, dressé les plans de deux ponts et de trois maisons de cinquante étages. Ces questions paraissaient tellement élémentaires qu'on les faisaient traiter par les enfants. Les ultra-civilisés ne se passionnaient plus que pour les sujets de haute science, tels que l'annihilation de la gravitation, ou les radiations mystérieuses qui désagrègent à distance, incendient ou éteignent, tuent ou ressuscitent au gré du physicien qui les anime.

Espoir, donc, fut laissé dans la steppe. Les ultra-civilisés firent aux paysans des recommandations terribles; s'il arrivait malheur à l'enfant, on immolerait Ivan Stéphanovitch dans les plus affreuses tortures. Les pauvres gens se prosternèrent une fois encore devant ces forces épouvantables qui étaient tombées du ciel sur leur sol tranquille. Puis les aviettes disparurent, emportant le jeune paysan, un peu effrayé, mais fasciné par les récits qu'il venait d'entendre et persuadé que des merveilles sans nombre allaient éblouir ses yeux.

*
**

Deux ans après, un vol d'aviettes s'abattit de nouveau sur la steppe paisible. Les ultra-civilisé en descendirent et, avec eux, Ivan Stéphanovitch.

Hélas ! Personne dans le village ne consentit à le reconnaître. Il était maigre et pâle, les yeux vitreux, les cheveux ternes; sa figure, déjà ridée, portait la marque d'une profonde lassitude. Il paraissait plus chétif que son frère Serge, âgé de dix ans.

Sa mère le serra contre sa poitrine en sanglotant. Ivan, lui, ne pleurait pas; il semblait sortir d'un rêve. Ses yeux flambaient, par

instant, de lueurs étranges et il s'écriait d'une voix très faible et comme fêlée :

– Oh !... les sapins... Oh !... les belles fleurs !

Et il se baissait pour effleurer de ses doigts les pâquerettes, n'osant pas les cueillir.

Espoir, lui aussi, était méconnaissable. L'enfant chétif d'autrefois s'était mué en un solide jeune homme, brun, large de carrure, avec de bons yeux francs et des lèvres pourpres qu'estompaient déjà un mince duvet.

Les deux enfants s'étreignirent comme deux frères. Derrière eux, les civilisés ricanèrent : ils ne comprenaient plus les expansions sentimentales.

– Raconte-nous, dit le père d'Ivan Stéphanovitch, raconte-nous ce que tu as vu dans les pays de lumière.

– Des choses étonnantes, fit l'enfant, en courbant la tête d'un air morne. Des aviettes, partout... Des maisons de cent étages... On peut voir, sur un écran, quelqu'un avec qui l'on parle et qui se trouve éloigné de plusieurs verstes... On assiste chez soi, dans un fauteuil, aux plus beaux spectacles; on voit, on entend les acteurs, comme si on était tout près... On ne mange que des pilules exquises; pas de viande, pas de fruits, c'est inconnu... Un rayonnement d'ondes excite les tubes qui éclairent et des appareils dissimulés dans les murs et qui chauffent... J'ai vu des grenades grosses comme la tête d'une épingle désagréger des rochers énormes qui, en roulant avec fracas, ont fait déborder un fleuve...

Mais il ne se lassait pas d'embrasser ses parents, ses frères, ses jeunes soeurs, de caresser les fleurs, de se rouler sur l'herbe.

– C'est bon, c'est si bon tout cela ! clamait-il.

– Et toi, Espoir, dit un ultra-civilisé, qu'as-tu vu sur ces terres de souffrances, parmi ces barbares ? Des choses misérables, sans doute, qui ont dû te faire regretter souvent nos prestigieuses cités !

Espoir, l'oeil clair, d'une voix qui sonnait énergique à la fois et très douce, s'écria :

– Mon père, j'ai vu ces choses merveilleuses que la terre produit seule et qu'on appelle des arbres. Ils sont là-bas des milliers, et leur ombre est si fraîche qu'on voudrait s'y baigner toujours. J'ai vu, dans la lande, pousser des blés d'or qui font au sol comme un manteau; avec du blé, on fait du pain qui fleure la graine et est plus doux à la langue que nos pilules chimiques. J'ai vu, l'hiver, le bois pétiller dans l'âtre et lancer une grande flamme qui donnent une chaleur bien plus

belle que celle de nos ondes, parce qu'elle est vivante et qu'on la toucherait si on osait, et qu'elle sent bon la résine... On s'assied en cercle autour de cette chaleur et, durant des heures, on regarde ces langues de lumière qui font palpiter les bûches comme des coeurs en joie... On est heureux de les voir et l'on se tait, sans éprouver le besoin de rien dire... J'ai vu... mais ceci est plus curieux encore : nos braves paysans n'ont pas d'aviettes, ils se servent de caisses qui roulent sur des cercles et que traînent les animaux les plus charmants et que traînent les animaux les plus charmants qui se puissent voir. Ce sont le chevaux : j'en possédais un pour moi seul et je lui parlais comme à un frère... Et puis, ici, mon père, les hommes sont moins pressés, moins fiévreux que chez nous. Il prennent le temps de se parler et de se comprendre... Les mères aiment leurs enfants et les bercent dans leurs bras... Et même, lorsqu'ils sont très jeunes, elles leur donnent à téter le lait, leur propre lait qu'elles font exprès pour leurs petits. Et les mioches rient de bonheur et les mamans les regardent en souriant aussi, avec de bonnes larmes...

Et comme son père, le sourcil froncé, le fixait avec indignation, Espoir ajouta :

– C'est ce que mes yeux ont vu de plus beau au monde.

UN EMPOISONNEMENT AU XXIe SIECLE
de **Jean RAMEAU**
(1887)

Pseudonyme de Laurent Labaight [1859–1942], poète, romancier et nouvelliste, Rameau nous a laissé divers romans, nouvelles et poèmes conjecturaux, mais j'avoue avoir un faible pour les nouvelles du recueil Fantasmagories, histoires rapides, *percutantes par leur concision.*

1 C'est vers l'an 1934 que les Français – lentement empoisonnés par leurs fournisseurs de comestibles et par les odeurs nauséabondes qui, après avoir infecté Paris, se répandirent rapidement sur la France entière – s'aperçurent que leur nature et leurs besoins avaient complètement changé, et que, nouveaux Mithridates, ils étaient non seulement armés contre le poison, mais encore qu'ils avaient besoin d'en absorber trois fois par jour, à moins de mourir d'inanition.

Cet état de choses, grâce aux progrès des falsificateurs, ne fit qu'embellir, et, en l'an 2056, on dut se mettre à bâtir des villes et des cottages dans les égouts de Paris, à l'usage des mondains et des mondaines, qui, délaissant les villes d'eau et les campagnes malsaines, éprouvaient le besoin de se retremper, pendant quelques semaines, dans les bienfaisants effluves du grand collecteur.

2 En juin 2083, époque à laquelle se passe cette histoire, les étrangers et les touristes étaient fort nombreux dans les égouts parisiens. Toutes les villas étaient occupées, et un simple cottage dans les environs du cottage de Saint-Denis se louait à des prix fous. Entrons dans une de ces villas, – la villa Microbe, – située avenue Lesage, et assistons au magnifique dîner que deux jeunes époux accourus dans les égouts pour passer leur lune de miel, offrent ce soir-là au tout-Paris élégant et mondain.

3 La table de la splendide salle à manger est royalement garnie. Et partout, des lumières, des cristaux, des fleurs. Des fleurs rares et distinguées, des fleurs artificielles exhalant les parfums les plus sains et les plus recommandés, dans lesquels dominent l'assa-foetida et la valériane.

Soudain, un grand cri.

Le jeune époux roule sous la table.
– Ciel ! clament cent voix.
On s'empresse, on regarde et l'on constate que la figure du jeune marié prend des tons violets, comme autrefois les cadavres des gens ayant absorbé certains sucs vénéneux.
– Ah ! mon mari est empoisonné ! s'écria la malheureuse épouse.
Et elle tomba évanouie.

4 Il était empoisonné en effet.
Une vengeance de femme !
Mais empoisonné par quoi ? A l'aide de quelle substance redoutable ? Voilà ce que l'enquête n'établit pas tout d'abord.
– Examinez tous les aliments, tous les breuvages ! ordonna l'inconsolable veuve aussitôt qu'elle eut repris ses sens.
Et l'on fit comme elle avait ordonné.
On porta le vin au laboratoire municipal.
Le laboratoire municipal répondit : «Vin première qualité. – Composition : 23 partie eau de Seine, 57 parties de vitriol, 17 parties décoction de vieux gants de peau, 3 parties essence de térébenthine, le tout constituant un excellent cru Château-Léoville, 2046.»
– Analysez le vinaigre, l'huile, les légumes ! recommenda la veuve, qui tenait à savoir comment était mort son mari.
Mais tous ces produits furent trouvés irréprochables.
Les pois verts provenaient d'une des meilleures fabriques de Grenelle et contenaient 49 p. 100 d'acétate de cuivre.
Le poivre était fourni par un entrepreneur de démolitions et ne contenait que de la brique pilée *extra*.
Le vinaigre était riche en ammoniaque et en eau de javelle. Quant à l'huile, la compagnie d'Orléans n'en avait jamais employé de meilleure pour graisser ses machines.
– Quel poison a donc terrassé mon pauvre mari? se demanda la veuve éplorée.

5 Ah ! cria-t-elle tout à coup, ce verre à moitié plein dans lequel a bu le défunt, qu'est-ce que c'est que ça ? Elle présenta le verre aux experts.
Ceux-ci n'eurent pas plutôt jeté les yeux sur le breuvage, qu'ils pâlirent d'effroi.
– Arrière, Madame ! clamèrent-ils, l'esprit traversé par un soupçon terrible.

Et, s'étant couvert les mains de gants imperméables, la tête d'un masque à yeux de verre, ils analysèrent le breuvage mystérieux.
Ils avait deviné.
– Ah, Madame ! dirent-ils à la veuve aux abois, qui maigrissait de jour en jour. Quel crime abominable !
– C'est un poison affreux ?
– Un poison foudroyant.
– Lequel ?
– De l'eau pure.
Et les serviteurs qui entendirent cela se mirent à claquer des dents puis s'enfuirent avec terreur.

6 Mais la veuve infortunée ne s'enfuit pas, elle.
Sublime, elle s'approcha des chimistes.
– Donnez-moi ce restant de poison, dit-elle.
– Pourquoi, Madame ?
Et alors, adorable de grâce et d'affliction :
– J'ai juré de mourir de la même mort que mon mari.
Mais les chimistes refusèrent. Ils firent creuser un trou profond et y jetèrent le redoutable liquide.
– Malédiction sur vous ! cria la pauvre jeune femme.
Et, affolée, elle se mit à courir par les rues de Paris, cherchant quelqu'un qui voulût lui faire l'aumône de quelques gouttes d'eau pure.

7 Elle ne trouva pas.
Elle alla chez un pharmacien.
– Deux grammes d'eau pure, Monsieur? supplia-t-elle.
– Avez-vous une ordonnance demanda le disciple de Galien.
La veuve, désespérée, visita ainsi tous les pharmaciens de la capitale et leur offrit des monceaux d'or.
Tous furent inébranlables.
Et alors, affolée, elle quitta Paris et se mit à rôder dans la campagne.
– Ah ! la pluie ! se dit-elle. C'est de l'eau pure, cela ! Je vais attendre qu'il pleuve !
Mais, ayant considéré le ciel avec attention, elle vit – ce dont elle se doutait, hélas ! – que, par mesure de sécurité publique, l'État avait fait installer une sorte de toiture en verre sur la campagne, afin que l'eau du ciel ne tombât jamais sur une muqueuse humaine.

– Une rivière ! dit–elle alors. Un ruisseau ! Une source !

Mais il n'y avait plus en France de sources, de ruisseaux, de rivières. Sagement, l'État avait fait capter tous les cours d'eau pure, de peur que les habitants des campagnes n'allassent s'y empoisonner, et la Seine seule coulait à ciel ouvert, triomphalement, à cause de sa richesse en microbes, lesquels étaient tellement gros et si invraisemblablement prospères qu'on se mettait à les pêcher à la ligne, de Paris jusqu'au Havre.

8 Et après huit jours de courses vaines, la pauvre veuve s'affaissa, épuisée, dans une plaine déserte. Et, navrée de ne pas pouvoir mourir comme son mari, avec résignation elle attendit la mort.

Mais alors le Créateur eut pitié d'elle.

Le zénith s'assombrit tout et, au moment où la veuve inconsolée balbutiait le nom de son époux, elle expira glorieusement, empoisonnée ainsi que son bien–aimé.

Le ciel, avec d'énormes grêlons, avait crevé la cloche sous laquelle mûrissaient les Français, et, miséricordieusement, s'étant aperçu que la veuve avait un nez retroussé, il avait daigné pleuvoir dedans.



LA VIE ÉLECTRIQUE
de **Jean RAMEAU**
(1887)

1 Un matin, un enfant vint au monde.

– Comment l'appeler ? fit le père.

– To ! répondit la mère.

– Ça va ! To; un nom court. Perdrons pas de temps à le prononcer.

Et l'enfant s'appela To.

2 Le lendemain de sa naissance, To fut mis par ses parents dans un appareil à mûrir les bébés.

C'était une invention récente. Un appareil qui, en sept mois, rendait un enfant vieux de sept ans, physiquement et intellectuellement. Ce qui faisait une économie de six années.

3 – Mon fils, dit le père de To au bout du septième mois, te voilà à même d'étudier et de faire l'apprentissage de la vie. Étudie et apprends ! Souviens–toi que le temps c'est de l'argent et que l'avenir est à l'homme qui saura utiliser toutes les minutes de son existence. Va, mon fils, je te dorloterai demain, si mes rhumatismes m'empêchent d'aller à la bourse.

4 Et To étudia, apprit frénétiquement, dévorant des bouquins nuit et jour, ne mangeant que des aliments condensés, pour perdre moins de temps à ses repas, et s'appliquant à loucher, suivant la méthode d'un médecin célèbre, pour arriver à lire deux ouvrages à la fois.

A vingt–cinq ans, To fut déjà l'homme le plus actif de son siècle.

5 Un jour, tandis qu'il dictait cinq dépêches simultanément, – pardon, ombre de César ! – que de sa main gauche il feuilletait un annuaire, de sa main droite un atlas; que l'une de ses oreilles écoutait par téléphone un discours prononcé au Sénat; et l'autre, le chant d'un rossignol. To, de son oeil gauche, aperçut dans la rue une adorable jeune fille qui passait.

Coup de foudre :

Elle était belle !... etc., etc.

Bref, il s'informa, trouva son adresse, se présenta et fut admis à

faire sa cour.

6 Oh ! le coeur leur battait à tous deux !
– Moi, dit-il, je m'appelle To. Et vous, Mademoiselle ?
– Zi !
– Moi, j'ai un million de fortune. Et vous, Mademoiselle ?
– Un million et demi.
– Bien. Je vous aime. Et vous, Mademoiselle ?
– Je vous aime aussi.
Et aussitôt dit, aussitôt mariés.
Hop !

7 Furent heureux.
Eurent peu d'enfants. Pas le temps !
A peine deux jumeaux.
Et To arriva à gagner des sommes fabuleuses.
Zi aussi.
To fondait en moyenne une banque par jour à Paris, Berlin, Constantinople ou Santa-Fé-de-Bogota.
Par jour aussi, il fit en moyenne une faillite.
Colossalement riche.

8 Il creusa des canaux, découvrit des mines, dessécha des mers, reprisa des isthmes percés, ralluma des volcans éteints et ahurit ses contemporains avec ses exploits.
U soir, occupé à transformer l'Etna en un vaste calorifère qui devait chauffer toute la Sicile à l'aide de conduits souterrains, il apprit par télégramme la mort de son père.
To fut digne.
– Te pleurerai, va ! dit-il d'un ton pénétré de tendresse, quand j'aurai le temps, sur mes vieux jours.
Et il inscrivit sur ses livres de comptabilité :
DOIT TO A PAPA : *Larmes et regrets éternels*.

9 Rentrant chez lui à l'improviste, un soir, il trouva un homme dans le boudoir de sa femme.
– Heu !... Devriez savoir, Monsieur, grogna To, que n'ai trop loisir en ce moment...
Il s'interrompit. Un deuxième individu était caché sous une table.
– Ah ! Mais ! Est-ce que...?

Un troisième apparut derrière un paravent.
– Mais !...
– Pardon, mon ami ! Suis bien coupable ! sanglota Zi, qui se montra en compagnie d'un quatrième amoureux. Mais, pour faire plus vite, j'avais pensé...
– C'est bien ! cria To.
Et, mettant côte à côte les amoureux de sa femme au milieu de la pièce.
– Pas le temps de vous tuer l'un après l'autre ! annonça-t-il. Vais venger mon honneur en bloc. Bougeons plus !
Et il braqua sur le peloton un engin nouvellement inventé : la mitrailleuse des ménages.

10 Les amants essayèrent de s'enfuir, chacun de son côté.
– Monstres ! rugit To, allez me le payer, alors ! Et, ayant fait fermer les portes, il prit un poignard de chaque main, puis forcené, terrible, désespéré en pensant au temps qu'il allait perdre en vengeant son honneur en détail, il se rua sur le peloton.
Cris. Sang. Râles.

11 Il joua des pieds et des poings. Ce fut horrible. Il mit une demi-heure à tuer tout ce monde. Et, quand il eut étendu ses quatre rivaux, sur le tapis, To se mit à claquer des dents.
Il ne pouvait arrêter les mouvements convulsifs de ses bras, de des jambes, de sa tête, de son corps.
Il se fit attacher, garrotter, lier sur une planche...
Vainement.
Le pantin, surmené par un travail frénétique, s'était détraqué; il avait la danse de Saint-Guy.
– C'est bien, dit-il, je vais pouvoir m'amuser et cultiver les arts maintenant.
Et, voyant les bonds désordonnés que faisaient ses mains, il se mit au piano.

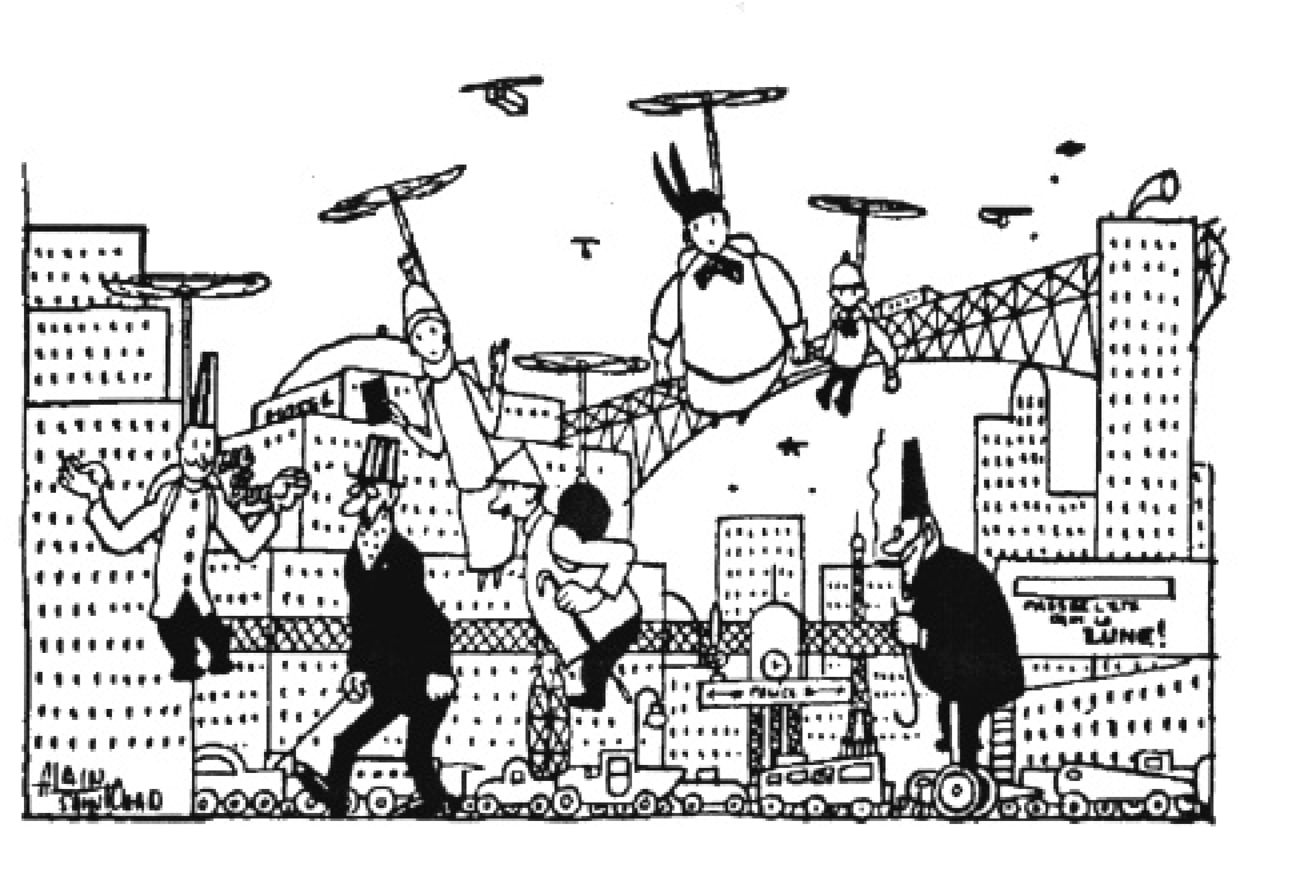
12 Il tomba quelques instants après, paralysé du côté droit.
– Papa, dit l'un de ses fils, ai consulté médec. sur t. cas.
– Eh bien ? demanda To, anxieux.
– Comme vais côté Père-Lach., veux-tu j. fasse allum. un four pour ta crémat. ?
– Fais allum. ! mon enf. ! s'écria To, flatté d'avoir un fils si actif

et si pressé.
Et il expira.

13 – Maman, dirent alors les deux jumeaux, pap. est mort, n'avons jamais eu temps nous faire embras.

– C'est juste, réfléchit la mère, moi non plus.

Et rapidement ils s'approchèrent du cher défunt, provoquèrent un remuement de ses lèvres à l'aide d'un courant électrique, puis, pieusement, tous les trois, ils avancèrent leur visage et se firent donner un baiser posthume.



EN PLEIN VOL
de **Max DAIREAUX**
(1909)

Cette amusante nouvelle semble être – dans l'état des connaissances actuelles (et plus précisément des miennes !) – la seule oeuvre de science-fiction du polygraphe Max Daireaux, qui a d'autre part participé à la traduction des oeuvres de Vicente Garcia Calderon.

Le 24 juillet 19** le citoyen 374,04 que, par déférence, on appelait parfois Archiduc, – encore que les noms propres fussent réservés aux seuls grands dignitaires de la communauté sociale, – se réveilla de bonne humeur. Il était étendu sur la terrasse de sa petite tour, haute seulement de 633 mètres, et jouissait de la fraîcheur d'une brise légère que lui servait l'observatoire municipal. Il venait de déjeuner après s'être assoupli dans un bain d'ondes frotiennes, et se préparait, avant de sortir, à écrire quelques lettres. Il pressa sur un bouton, sa tasse disparut sans bruit, un minuscule psycho-sténo-transmetteur de poche la remplaça.

374,04 posa la main sur une petite boule dorée et pensa; ce premier appareil interprétait sa pensée, la transmettait au sténographe électrique qui, directement, l'imprimait sur un velum qu'un mouvement d'horlogerie faisait passer dans le téléradiateur qui projetait, en ondes téluriennes, ces signes jusqu'à la tour postale centrale, d'où un système inverse faisait parvenir les missives à leurs destinataires.

Bien que ce système fut compliqué et lent – une missive mettait jusqu'à huit minutes pour parvenir à son adresse – 374,04 le préférait au télévue, avec lequel on communique directement en parlant devant un miroir électrique, où se dessine le visage de l'interlocuteur. Outre que 374,04 n'aimait guère à contempler la figure de ses amis, il reculait devant l'effort d'une expression verbale.

Quand 374,04 eut écrit sept ou huit lettres, ce qui lui prit assez longtemps, environ neuf dixièmes de seconde, il endossa une paire d'ailes bleu marine, car il voulait faire un tour avant que de se rendre à ses occupations.

Il n'avait d'ailleurs pas grand'chose à faire, il irait d'abord à Saint-Ravachol, chef-lieu de la commune de Mandchourie, où il devait

traiter une petite affaire de publicité; il s'agissait de l'adjudication de la portion du ciel comprise à l'intérieur de la Grande Ourse et où l'on voulait établir un poste d'affiches lumineuses et parlantes. Ensuite, 374,04 irait se défendre au conseil municipal qui l'accusait d'avoir laissé traîner des nuages devant le soleil, puis il assisterait à l'exécution du chef du parti réactionnaire, le vieux Pataud, âgé de 144 ans, et qui, devenu fou, s'était mis à la tête d'un complot pour obtenir que les citoyens puissent se payer directement leurs factures au lieu de les payer à l'Etat.

374,04 donna un coup d'aile et s'arrêta un instant sur le rebord de la tour, il avait le visage hautain et glabre, une longue chevelure rejetée en arrière, une tête énorme, ses mains, longues et pâles, à force d'inaction, semblaient inutiles, ses épaules étaient larges et son corps se terminait par une sorte de queue de sirène, munie à son extrémité de deux ailerons en forme de gouvernail.

Il se sentait libre et fort, il se laissa tomber dans l'air et fila rapidement, il reconnaissait des amis et les saluait d'un léger sifflement; soudain, il héla un taxiplane, il venait de se souvenir qu'une grande épreuve allait se courir ce jour-là. Quelques secondes après, il s'arrêtait devant la maison volante de son ami 000,01, le poète crépusculaire.

000,01 avait fait une brillante carrière, il avait débuté comme artisan, puis il avait été fils naturel, puis poète d'amour, il rêvait d'être promu poète industriel. Il y avait trois ans déjà que l'Etat l'avait nommé poète crépusculaire. Il était logé dans un palais volant animé d'une vitesse égale et contraire à la vitesse de rotation de la Terre, si bien qu'une fois posé face au soleil couchant, il le poursuivait, pour ainsi dire, et vivait dans un éternel crépuscule

Quand 374,04 arriva chez lui, 000,01 planait sur la Sibérie, il fumait de longues cigarettes de feuilles d'orchidées, que lui préparaient de jeunes pages nus – les aéropages – car, étant poète, 000,01 détestait les machines.

374,04 expliqua à 000,01 le but de sa visite. Il venait le chercher pour l'emmener au grand concours; 000,01, étant poète, n'était pas au courant.

Il s'agissait d'un monstre né avec deux extrémités inférieures nettement marquées, à la façon des singes, et qui, à l'aide de ces deux bras de derrière, se proposait de parcourir la distance qui s'étend des ruines de la table de pierre appelée «Arc de Triomphe», jusqu'à la borne kilométrique appelée jadis, croyait-on, «l'odalisque».

La grande gazette Schola Cantorum offrait un prix de 15 millions.

000,01 eut un ricanement amer : 15 millions pour tenter cette folie ! Fallait-il qu'il y eut par le monde de pauvres nécessiteux. 000,01, étant poète, méprisait les pauvres gens.

Ils partirent ensemble, 374,04 avait gardé son taxiplane, 000,01 prit sa nef en pétale de rose où il se prélassa seul, car, étant poète, il était égoïste et vaniteux.

Ils filèrent rapidement vers la France; 374,04 donnait les derniers détails; la municipalité avait bien fait les choses, elle avait désinfecté le sol afin qu'on pût s'approcher sans être gêné par les émanations fétides de la terre.

Le gouvernement serait représenté à la fête, l'honorable président de la communauté française, M. Triplezero, s'y rendrait accompagné du ministre des cultes et bonnes moeurs, le très vénérable M. March-Andvin.

Des milliers de machines volantes accouraient en effet de tous les points du globe, il y en avait de lourdes aux ailes incurvées, comme celles des oiseaux; il y en avait de légères à huit paires d'ailes battantes, il y avait des hélicoptères ventrus dont les vingt-quatre hélices horizontales faisaient, en tournant, une musique très douce; il y avait des convois encombrants, des trains dont les derniers wagons battaient de droite et de gauche, si bien que dans cette cohue le service d'ordre était des plus délicats.

Il était assuré par des agents montés sur des machines volantes si rapides qu'on avait pu réduire les surfaces portantes jusqu'à presque les faire disparaître, au point que l'appareil ne se composait plus que d'un axe et d'une hélice, le moteur étant dissimulé dans l'axe. En pleine marche, d'ailleurs, l'hélice tournait si vite qu'on ne la voyait plus, et les agents semblaient ainsi flotter dans les airs comme les poissons dans l'eau. D'ailleurs, il n'avaient qu'à se coucher sur l'axe en le serrant, pour tourner avec l'hélice et devenir invisible comme elle. C'est ce que faisaient les agents de la police secrète; cette rotation, pénible dans les débuts, devenait avec l'habitude presque agréable et certains agents pouvaient tourner jusqu'à six heures de suite à onze mille tours à la minute sans être incommodés.

Déjà, 000,01 et 374,04 arrivaient près du lieu de rendez-vous lorsqu'ils rencontrèrent le cortège présidentiel. Dans le geste qu'il fit pour saluer le Chef de l'État, 000,01 eut un mouvement malencontreux qui décala son immobilisateur; au même instant, il

donnait un coup de barre pour éviter un agent, ce qui amena sa nef en travers du char ailé de l'Etat, où elle s'arrêta complètement.

Le char présidentiel n'eut pas le temps d'éviter la rencontre et ses ailes vinrent se prendre sous l'aile droite de la nef de 000,01, à l'instant précis où le taxiplane de 374,04 se prenait dans son aile gauche, si bien qu'elle se trouva coincée et les trois machines furent définitivement immobilisées.

Le malheur voulut qu'à ce moment, la suite ayant été un peu distancée, le chef de l'escorte ordonna une vitesse de 2 000 kilomètres. De sorte que l'escorte vint s'écraser derrière les deux nefs qui battaient d'une aile pour se soutenir et n'osaient s'écarter de la nef de 000,01 qui serait fatalement tombée.

Le décalage de l'immobilisateur de 000,01 avait donc rendu sa nef indépendante de tout mouvement terrestre, le soustrayant même à l'entraînement atmosphérique. Le char du président était arrêté de la même façon, et pour ne pas venir heurter ce carrosse sacré, tous ceux qui venaient derrière durent décaler leur immobilisateur, si bien que l'escorte présidentielle, les 10 000 dragons dont les ailes enchevêtrées ne faisaient plus qu'une masse compacte contre laquelle s'écrasaient la foule venue de droite et de gauche, l'artillerie, les vaisseaux aériens, les agents et les voltigeurs, tous ayant acquis l'immobilité absolue, virent la terre, qui continuait à tourner sous eux, virer rapidement de l'Ouest à l'Est, et c'était comme si cet immense gâteau d'aéroplanes était, lui–même, vertigineusement entraîné vers l'Ouest.

Et, de fait, ils allaient cognant, bousculant, repoussant ou s'amalgamant tout ce qu'ils trouvaient sur leur route : convois, promeneurs, villes aériennes, etc.

Une des premières choses rencontrées fut, en Espagne, un immense marché ambulant; comme il planait un peu plus haut que l'escorte, il passa sur elle sans encombre, mais ce ne fut que pour mieux tomber sur le char présidentiel, naturellement plus élevé; celui–ci se trouva précipité en plein milieu des étalages de viandes et de poissons, et le chef de l'Etat reçut en une seconde un telle avalanche de trognons de choux, de jurons andalous, de fromages, de tomates, de pastèques pourries, de miel, de morue et d'autres denrées que, dans le brouhaha et le désordre qui suivit, on mit plus d'une heure à le dégager.

000,01 se croyait revenu aux représentations de son premier drame en vers, mais, étant poète, il ne comprenait pas les causes de ce mouvement populaire.

Pourtant, vers l'Ouest, les choses se gâtaient; l'Amérique, voyant un escadron étranger passer sa frontière, et ne s'apercevant pas qu'il avançait à reculon, mobilisa; deux millions d'hommes volèrent vers le fouillis d'aéroplanes français, un million venant du Nord, un million venant du Sud; lorsqu'ils se rencontrèrent, le danger était déjà sur le Pacifique, si bien que le choc eut lieu entre les deux armées américaines, qui s'anéantirent superbement et tombèrent sur le sol comme une alouette abattue par un chasseur.

Cependant on travaillait à désarticuler l'immense agglomération de nefs immobilisées sous laquelle la terre tournait comme un tonneau sous les pieds d'un éléphant.

Ce ne fut que lorsque l'Asie commença à passer sous lui que le char de l'Etat se trouva libéré, de son escorte d'une part, du marché ambulant d'autre part. On hissa alors 000,01 sur la nef du président et, par une manoeuvre simultanée de celle–ci et du taxiplane de 374,04, on libéra la nef en pétales de roses.

Celle–ci, légère et gracieuse, commença à tomber lentement, comme une feuille morte, sa surface était grande, son poids presque nul, les pétales de roses ne pesant guère, mais la vitesse, uniformément accélérée, augmentait rapidement, et la force vive, étant proportionnelle au carré de vitesse, devenait bientôt énorme.

Si l'on remarque que cette nef tombait d'une hauteur de 2 000 mètres, on ne s'étonnera pas que, malgré sa faible masse, sa force vive fut, à l'arrivée, sensiblement égale à celle d'un boulet de canon pesant une tonne et projetée par une charge de dynamite de 100 kilos. On ne s'étonnera pas non plus que, tombant sur un rocher, la nef de pétales de roses le fit éclater comme un obus, détruisant un village et causant la mort de 143 pionniers terriens.

Enfin libéré, le cortège se mit en marche vers la France, il arriva sur le lieu du concours avec six heures de retard, grâce à quoi les organisateurs se trouvèrent prêts.

ce fut en arrivant qu'ils apprirent qu'aux côtés du marcheur Blaireau, un autre concurrent s'était inscrit. C'était Tam–Tam le monopied; son corps, au lieu de se terminer par une queue, se terminait par une sorte de main, longue et plate, affreuse à voir, et qui s'emmanchait perpendiculairement à une espèce de bras postérieur articulé, ou jambe.

On donna le signal du départ. Il y eut un frémissement d'ailes, puis un silence profond; les six millions de spectateurs se

recueillaient.

Blaireau s'élança, il avançait d'une façon étrange, plaçant alternativement l'un devant l'autre, sans jamais se tromper, ses deux membres inférieurs. Sa folie surprenait les plus audacieux. Jamais, pensait-on, il n'arriverait au bout; les cent premiers mètres furent pourtant parcourus d'une traite; là, il hésita, il fit trois pas en zig-zag, s'arrêta, puis repartit; sa figure reflétait d'indicibles souffrances. Ses membres fléchissaient; de partout des cris partirent : «Assez ! Arrêtez !» Au bout de 343 mètres, il chancela et tomba; on le crut mort.

Dans le public, des histoires fantastiques circulaient; l'idée d'accomplir cet exploit lui était venue, disait-on, de la découverte récente d'une statue mutilée, elle représentait un homme sans tête et sans bras, le dos rongé d'une lèpre épouvantable, et les jambes en équerre, elle portait la signature d'un petit sculpteur, Rotin ou Robin, contemporain, croyait-on, de Praxitèle et Michel-Ange; les savants donnaient à cette statue une valeur symbolique : l'homme portant sur son dos la misère du monde, les bras coupés pour éviter qu'il se donne la mort, se voyait obligé, pour se fuir, de marcher et cela lui faisait perdre la tête...

Un remous se produisit soudain : Tam-Tam, sautillant sur son pied unique, venait de partir; Blaireau se releva d'un effort suprême, mais il ne pouvait plus se diriger et, au bout de quelques mètres, il tomba dans un grand trou creusé jadis pour quelque usage mystérieux et disparut; Tam-Tam le dépassa.

A la stupéfaction de tous, il couvrit, sans s'arrêter, les trois quarts du parcours, il souffla un instant devant les ruines des deux petits hangars construits autrefois pour abriter des aéroplanes, comme l'indiquait une inscription presque effacée «Salon de l'aéronautique».

Les spectateurs avaient forcé le service d'ordre, plusieurs milliers se trouvèrent écrasés, leurs cadavres tombaient à terre sans que nul ne s'en préoccupât.

Tam-Tam était reparti; en 434 bonds qu'il exécuta en 1 h. 30, il parcourut les 100 derniers mètres, et tomba au pied du but, tandis que le directeur du «Schola cantorum» agitait le drapeau national rouge.

Le chef de la communauté sociale française, transporté d'enthousiasme, voulait acheter Tam-Tam pour l'Etat.

000,01, le poète crépusculaire, dans un mouvement lyrique incomparable, voulut le presser sur son coeur, mais il ne put le faire

car, étant poète, il n'en avait pas.

D'ailleurs, quand on releva Tam-Tam, on s'aperçut qu'il était mort.

On décida alors de lui faire des funérailles immédiates et royales.

Deux agents, prenant le cadavre sous les bras, s'enlevèrent dans le ciel, à une hauteur insensée, là ils balancèrent par trois fois le corps du valeureux Tam-Tam et le lancèrent dans le vide.

La chute d'abord lente s'accéléra rapidement, au bout de 1 000 mètres, elle atteignait une vitesse de 10 kilomètres à la seconde; lorsque le corps de Tam-Tam arriva à 3 000 mètres des premiers spectateurs, sa vitesse était telle que la chaleur développée par le frottement de son corps contre les couches atmosphériques enflamma ses vêtements, elle devait être de 500 degrés. Quand il passa devant les spectateurs, comme une traînée de feu, le corps de Tam-Tam devait être presque entièrement consumé; un savant calcula que sa température devait dépasser 17 000 degrés.

Enfin, au moment où il toucha terre, il n'en restait plus rien, plus rien qu'une flamme blanche, qui effleura le sol, vacilla et sembla remonter vers le ciel, comme une âme...

Tandis que dans la brise voltigèrent quelques poussières carbonisées, dont la très haute température, jointe aux formidables pressions produites par la chute, avaient fait de petits diamants...





LE FEU SACRÉ
de **Paul MICHEL**
(1923)

Illustre inconnu qui mériterait pourtant de sortir de son anonymat pour le seul livre que nous lui connaissons, La Révolte des singes, *un merveilleux recueil de nouvelles, d'une rare poésie, dominé par* Avions, *un très beau texte de fin du monde, puis par le récit suivant, fort probant exemple de dévolution mentale.*

Tel un fruit contre une branche dans la ramure, la ville avait crû attachée au fleuve et entourée jusqu'à l'horizon d'une immense et inextricable nappe de verdure. Où elle avait commencé à se développer, près des eaux, à l'endroit où la chair du fruit caresse plus étroitement la rude écorce dont elle sort, s'élevait sur un rocher une tour d'allure féodale dominant la cité.

Un vieillard et son fils étaient assis sur la plate–forme crénelée qui couronnait cet édifice. Ils paraissaient absorbés par une contemplation ou par une apathie dont il eût été difficile de les tirer; les ombres géométriques des pierres où ils s'accotaient s'allongeaient auprès d'eux comme celle de la tour sur la ville, sans qu'ils fissent d'autre mouvement que de changer lentement de place, parfois. Rien ne venait ternir la placidité de ces deux hommes, ni de la ville aux maisons unies comme des alvéoles, ni de cette étendue verte qui la ceinturait étroitement sans qu'on y devinât aucune clairière; l'autre rive du fleuve n'avait même pas de berge, tant les grands arbres et le fouillis des lianes avaient poussé jusqu'au bord; seules les eaux avaient arrêté leur avance; et là–bas, de l'autre côté de la ville, ses murailles n'étaient–elles pas l'unique obstacle à la ruée des arbres sur les maisons ?

Ces deux hommes, les chefs de la cité pourtant, semblaient y être comme prisonniers. Cependant rien ne permettait de croire leur ville assiégée : le silence au soleil n'était rayé d'aucun cri de guerre, ni troué de nul geste épique.

La nuit tomba lentement sur eux sans qu'ils eussent dit un mot.

Tout à coup, le vieillard toucha du doigt son compagnon de rêve qui venait de s'étirer plus largement :

«Je t'avais fait venir pour...»

Il n'acheva pas sa phrase; sans mot dire, sans se retourner ni lui

jeter un dernier regard, son fils, qu'il avait élevé avec tout le soin possible et qu'il comptait bien voir lui succéder dans le commandement, venait de se lever et se dirigeait vers les forêts qui entouraient la ville.

Quelque temps encore, le vieillard demeura sur la tour; puis, la ténèbre froide montant jusqu'à lui, il se leva lentement et regarda les forêts que la nuit semblait rapprocher de la ville au point de l'envahir complètement. Des clameurs inhumaines arrivaient de très loin; et quelques pauvres lueurs qui venaient de poindre au-dessous de lui luttaient ridiculement contre l'ombre toute puissante.

Il descendit à un étage inférieur de la tour et entra dans une chambre où il alluma une primitive lampe à huile sur une table; la pièce, ovoïde, était une bibliothèque dont le pourtour se voyait entièrement garni de volumes alignés sur des rayons.

Il s'assit près de la lampe et se remit à songer.

Des siècles, les hommes avaient lutté pour repousser les forêts et cultiver le sol conquis; maintenant les arbres prenaient leur revanche; ils avaient peu à peu fait fuir les hommes qui s'étaient tant bien que mal enfermés comme jadis dans des villes défendues par des tours et des remparts moyenâgeux.

Mais les hommes, dira-t-on, ne pouvaient-ils pas, avec tous les outils et les armes dont ils disposaient, venir à bout de cette invasion des végétaux ? Certes, les moyens ne leur manquaient pas : scies et haches, mises en jeu, en eussent vite triomphé. Mais il s'était produit dans leur cerveau une transformation qui leur faisait considérer l'empiétement des arbres sur leurs cultures comme tout naturel; mieux, les uns après les autres, tous les hommes désertaient leurs maisons et partaient vivre dans les bois, en sauvages.

Cela ne s'était opéré que lentement, au cours de nombreuses années. Peu à peu l'intelligence avait abandonné les hommes : ceux qui ne périssaient pas pour avoir commis quelque bêtise ou par défaut de nourriture allaient dans la forêt toujours grandissante, où ils oubliaient vite l'usage des vêtements, de la maison, du feu et de la parole.

Au début, le monde savant, ému, avait cherché à enrayer ce retour à la barbarie. Mais comment faire ? Vainement, on usa de toutes sortes de moyens pour guérir les hommes et arrêter le progrès de cette épidémie : on ne parvint pas à en découvrir la cause.

En voyant partir son fils, le vieillard comprit qu'il ne reviendrait pas; il fuyait à la forêt retrouver les autres hommes sauvages qui y

vivaient maintenant, se querellant avec les ours et les loups. Ce n'était pas seulement contre les animaux sauvages que les derniers hommes avaient à défendre les murailles de la ville. Parfois une troupe de barbares faisait son apparition qu'il fallait, hélas ! repousser par la force, sans quoi ils eussent tout dévasté. Le plus cruel pour les humains était de voir, au cours d'une de ces luttes, plusieurs des leurs passer à l'ennemi, subitement pris par la contagion.

*
* *

Le vieillard, que nous avons laissé rêveur dans sa bibliothèque, voyait venir la fin de l'intelligence humaine avec résignation. On avait tant combattu le mal les années précédentes sans résultat qu'à présent il acceptait l'inéluctable. Et il se demandait même par quelle sorte de miracle il était resté homme encore, lui !

Mais toute la science, toute la somme des connaissances et des Arts, le total de Savoir et de Beauté amassé par tant de siècles allait-il ainsi périr, oublié, quand les derniers cerveaux seraient à leur tour vidés ? Quelque chose n'était-il pas possible afin que lorsque l'intelligence reviendrait aux hommes – car elle leur reviendrait, il y avait foi ! – ils n'eussent pas à recommencer les mêmes tâtonnements, les mêmes expériences coûteuses, sanglantes et si lentes ? Les Egyptiens avaient bien enclos dans les pyramides des secrets découverts seulement des milliers d'années après que le civilisation eut disparu; ne pouvait-il les imiter de quelque façon ?

Après longue réflexion, il se leva, vivement cette fois, car il avait à présent la certitude de pouvoir agir : il sortit et revint portant un coffre noir qui paraissait d'un métal ou d'une pierre extrêmement dur; l'épaisseur de sa paroi étant assez forte pour en augmenter la solidité, il ne restait à l'intérieur qu'un espace restreint. Il le posa ouvert sur la table; et la lampe à la main, il commença le tour de l'appartement, lisant le titre des livres; parfois il en choisissait un et le portait vers la table où il l'ouvrait pour en lire quelques lignes avant de le ranger précieusement dans le coffret qui fut trop vite plein. Alors il le vida sur la table et il y remit tous les livres en adoptant un ordre nouveau pour les empiler, ce qui lui permit de gagner la place d'un volume qu'il eut tôt fait d'aller chercher dans la bibliothèque. Mais sa vue errant sur le dos des ouvrages lui en fit

découvrir un autre qu'il jugea digne de prendre aussi place dans le coffret : ce fut donc deux volumes qu'il y rapporta. Hélas ! il n'y avait d'espace que pour un seul !... A eux deux, ils empêchaient le couvercle de se rabattre. Il les enleva l'un et l'autre, et, regardant les titres, les maniant, les lisant alternativement, il ne pouvait arriver à décider quel serait l'élu et quel serait le réprouvé. A la fin, il les remit tous deux dans le coffret qu'il referma violemment, et il pesa de tout son poids sur le couvercle rebelle; une mince fente restait encore, il redoubla d'effort, se trémoussant sur le coffre avec des contorsions désordonnées; et il eut enfin la joie de pouvoir donner le tour de clé qui consacrait la fermeture sur les deux livres unis et sauvés.

Tout suant et haletant, il s'arrêta pour reprendre haleine. Puis il coula tout autour du coffre, dans l'étroit espace qui subsistait encore sous le couvercle, une sorte de ciment qu'il fit fondre et qui l'obtura complètement. Maintenant ces quelques livres étaient en sûreté : la solidité du bloc le préservait pour de longues suites d'années des outrages du temps. Mais était-il également hors des atteintes des hommes sauvages qui, s'ils le trouvaient, ne manqueraient pas de le briser, quand la ville n'aurait plus de pensée ?

En quelle cachette sûre le mettre pour que les barbares ne pussent rien contre lui, et que pourtant, lorsqu'ils retrouveraient l'intelligence, il leur fut possible de retrouver ce trésor caché comme le feu sacré des Hébreux ?

Il y réfléchit encore longtemps, plus longtemps encore que tout à l'heure; on eût dit qu'il y avait plus de peine maintenant, toujours seul près du coffre dont les lignes froides et dures abritaient tant de choses si belles et si douces...

Comme mourait sa lampe, il se leva, ayant trouvé. Il chargea péniblement le coffre sur son dos et sortit; un escalier le conduisit dans une sorte de parc joignant la tour et qui dominait aussi les environs.

Il était nuit. La lune, en son plein, éclairait assez le vieillard pour qu'il se dirigeât sans peine à travers les pins et les oliviers qui maintenant poussaient là au hasard. Au bord du roc qui surplombait le fleuve, il déposa son fardeau.

Une faille peu profonde entaillait la pierre : il y fit glisser le précieux coffre et le cala soigneusement. Il le recouvrit de terre; bientôt le bloc noir eut disparu comme un cercueil.

Dans cette terre meuble, il planta soigneusement un jeune olivier.

Un de ces arbres, dont la marée implacable envahirait la ville et engloutirait les maisons après en avoir aspiré les habitants, aurait la mission de veiller sur ce trésor : jusqu'à ce qu'ayant retrouvé une intelligence et son cortège de pensées, de nouveaux hommes, en refoulant à leur tour l'envahissement végétal, l'y découvrissent parmi ses racines séculaires.

Sa tâche remplie, comme épuisé par elle, le vieillard s'assit et contempla longuement l'olivier.

Puis il partit pour la forêt.



Les habitants du Soleil pour Pierre Boitard, prototypes de l'homme de demain.